

L'ARPÈTE

L'AUTEUR

Serge Abiteboul est informaticien, directeur de recherche à Inria et professeur à l'École normale supérieure de Cachan.

Il est membre du Conseil national du numérique, ainsi que de l'Académie des Sciences et de l'Academia Europaea. Il a obtenu en 2013 le Prix Milner de la Royal Society.

Il a déjà écrit trois romans : *L'américain de Sèvres* (avec Yann Fradin), *Hirondelles sur le Web* aux Éditions Studio graph (avec Luc Blanchard) et *Le Livre d'Axel*.

Il est aussi blogueur : abiteboul.blogspot.fr et binaire.blog.lemonde.fr.

L'ARPÈTE

SERGE ABITEBOUL

publie.noir

UNE COLLECTION PUBLIE.NET

PREMIÈRE PARTIE

Nadia



À pleine bouche



La clocharde et le vieux bourge trapu s’embrassaient à pleine bouche. Il avait glissé sa main sous la veste orange de la vieille et lui pelotait le nibard. Le corps de la pauvre femme a été retrouvé le lendemain matin dans un square sinistre, les veines des poignets tranchées.

Les habitués du centre-ville de Sèvres connaissaient bien le beau visage ridé au cutter de la vieille, son épaisse chevelure blanche. Elle pouvait avoir dans les soixante ans, peut-être moins en intégrant les dégâts de l’alcool. Elle s’habillait en bohémienne, avec des robes larges et des vestes colorées. Elle s’installait à la porte du supermarché avec à ses pieds, le gros cabas qu’elle traînait partout. Elle suivait l’actualité sur sa vieille radio.

Quelqu’un l’a vue, un jour devant Shopi, expliquer gentiment à une gamine d’une douzaine d’années que son téléphone portable lui transformait le bulbe en marshmallow grillé. La petite lui a répondu un truc du genre : « y’a rien de prouvé » ; et la vieille avec son sourire lumineux lui a expliqué : « Que la cigarette tue, c’était pas prouvé. L’amiante, c’était pas prouvé. Le trou dans la couche d’ozone, c’était pas prouvé. C’est ta liberté, ma puce ! Mais c’est pas la bonne manière de le prouver. » La mère de la petite est sortie du supermarché et a mis fin à la conversation.

Le soir de sa mort, plusieurs personnes l’ont vue au centre-ville.

Un sous-directeur de banque qui promenait son chien :

– Ce soir-là, vers onze heures, elle était sur le parvis de l'église avec un vieux costaud, une espèce de camionneur avec pas mal de kilomètres au compteur. Je les ai vus qui s'embrassaient à pleine bouche. Le type ? Je dirais la soixantaine. Grand, massif. Mais pas de graisse, fort, puissant, avec un cou de taureau. Un visage bronzé, des cheveux blancs, très courts et des sourcils gris fournis, comme en guerre. Un pull marin, une parka noire, une casquette en cuir. Bien habillé, propre sur lui mais pas facile à ajuster. Ni ouvrier, ni bourgeois. Pas intello. J'ai pensé à un artisan.

C'est quand même précis pour la description d'un inconnu entrevu au hasard de la nuit.

Une nourrice à la retraite :

– Je rentrais d'un baby-sitting. Il devait être aux environs de minuit. J'ai vu la clocharde qui se disputait près du gymnase avec Luigi, son amoureux, un beau rital d'une trentaine d'années. C'est un SDF qui fait à l'occasion un peu de peinture ou de maçonnerie. Il loge dans un foyer, quelque part du côté de La Défense je crois. Ils étaient avec la bande de clodos habituelle. Il y avait aussi un vieux avec eux, que je n'avais jamais vu avant.

La nourrice a assez vécu pour ne pas s'étonner qu'une vieille SDF ait un beau jeune homme pour amoureux.

Le gymnase est sur le chemin entre l'église et le square Brugnat, où on a retrouvé le corps de la SDF.

Le soir de sa mort, elle s'est disputée avec ce Luigi. La jalousie peut-être. Un coup de sang. Deux coups de cutter.

Un suicide par dépit amoureux ? Un crime passionnel ?

Le récit de Luigi :

– Elle est arrivée au soir avec ce type que personne ne connaît. Alors moi, je passe pour un con ? Elle le présente même pas. Quand on demande qui c'est, elle répond « une ombre ». Ça veut rien dire. Je veux un nom. J'insiste. Elle répond : « Appelle-le Procope ! » C'est quoi Procope ? On sait pas comment sa tête à elle, elle fonctionne. J'ai pas supporté les grosses pattes de ce porc sur elle. Je me suis écœuré. Je suis parti.

... Et toi à ma place ? T'aurais fait quoi ? J'ai peut-être crié un peu. Mais j'ai pas cogné. Pas de ça. Je cogne pas les femmes. Ni les vieux.

... J'étais loin et pendant que je dormais, la *mona*, elle est morte. Elle avait dit : quand le moment sera venu, je veux finir dans une fête, avec de la musique, du bon vin, des copains qui chantent, qui s'amusent. Tu parles ! Lui il arrive. Il prend un couteau. Il la saigne. Et elle meurt comme une chienne, sans personne pour lui tenir la main.

... Mais bien sûr que c'est lui. Il est là et elle est vivante. Il est plus là et elle est morte. Tu veux un dessin ?

... Mais il est fou lui ! Pourquoi j'aurais tué Princesse ? Elle m'appartenait pas.

... T'es con ? Pourquoi elle aurait fait ça ? Elle aimait la vie.

... Moi je suis parti à Levallois avec le type d'Espace, dans son camion. Tu peux vérifier. Je voulais plus la voir avec le vieux.

... Te bile pas le neurone ! Procope l'a tuée.

L'alibi de Luigi a été vérifié. Restait à prouver que Procope avait bien tué la SDF et évidemment à trouver qui était ce Procope.

Mohamed, un autre SDF qui était avec elle ce soir-là, se présente spontanément au commissariat de Sèvres, accompagné de Danièle V., une avocate qui passait par là par hasard. Allez comprendre pourquoi on se méfie des commissariats de police quand on s'appelle Mohamed.

Le récit sensiblement différent de Mohamed :

– On a passé une belle soirée. Sauf Luigi, l'amoureux de la folle. Quand il a vu sa femme avec Procope, il a crié pour pas perdre la face et il est parti. Plus tard, quand on n'a plus rien eu à boire, le vieux m'a donné de l'argent pour le Lidl. Une descente, ce vieux. Et les tunes qui vont avec. Mais moi je dis, c'était pas le genre à égorger une gonzesse avant de rentrer se coucher. Pour moi, elle s'est coupée les veines. Je sais pas pourquoi. Peut-être qu'elle a pas voulu éviter de nouvelles galères. SDF ça veut dire « sans désir de futur ».

Les premiers résultats de l'autopsie montrent qu'elle avait un taux d'alcool dans le sang à assommer un pilier de rugby. La SDF devait être quasiment dans le coma au moment de sa mort. Elle n'a pas dû souffrir.

La femme qui valait des millions



Comme l'actualité est vaseuse, *Le Parisien* s'intéresse à la SDF qui trompe son amant de la cloche pour vivre une histoire d'amour à la belle étoile.

Les amants d'une vieille clocharde ? Des cas sociaux qui se contentent d'elle à défaut de mieux. Des pervers à la recherche de sensations glauques pour soulager leur libido ?

Dans les journaux, des personnes qui ont connu la clocharde racontent une intello bohémienne gaie et rebelle, passionnée de littérature et malmenée par la vie.

Une brève le lendemain dans *Le Parisien* :

« On apprend que le corps retrouvé lundi dernier dans le square Brugnat à Sèvres était celui de Nadia Dijkster, une Lyonnaise de soixante ans. On rappelle qu'elle a été vue vers minuit, à peu près une heure avant sa mort, en compagnie d'un homme du même âge qu'elle environ, grand, fort, bien habillé. Son « dernier amant » est activement recherché par la police. »

Et le lendemain dans le même journal :

« Nadia Dijkster était normalienne, agrégée de lettres modernes. Elle a enseigné pendant des années dans un lycée difficile de la banlieue lyonnaise. À cinquante ans, elle a rompu avec l'éducation nationale pour créer sa propre maison d'édition. Il y a trois ans, au dépôt de bilan de la société, au lieu de rester à Lyon et de

profiter du soutien de ses amis, elle a déménagé pour Paris. Elle s'est retrouvée à la rue et a découvert les habitudes qui rendent impossible toute réinsertion. Elle vivait apparemment ses revers de fortune avec philosophie, moins comme une descente aux enfers que comme une plongée consentie dans l'exotisme. »

Son curriculum assez flamboyant la promeut dans les médias à une place respectable, le 20h de France 2 :

« Quand elle était enseignante, Nadia Dijkster a longtemps vécu dans une caravane, refusant de posséder quoi que ce soit, distribuant autour d'elle le peu qu'elle gagnait. Proche des milieux anarchistes, sa maison d'édition publiait des écrits politiquement très engagés. Le dépôt de bilan serait en fait la conséquence d'une disparition soudaine et inexpliquée de Nadia Dijkster, il y a un peu plus de trois ans. »

Dans un troquet de Boudon où elle avait ses habitudes, on ne parle plus que d'elle, la nouvelle gloire locale. Luis, le patron, un vieil anar, raconte à qui veut l'entendre qu'il garde un carton de fringues de la SDF.

Luis :

– Elle venait ici plusieurs fois par semaine. Le Côtes-du-Rhône, elle aimait ça. Elle ne crachait pas non plus sur le blanc-cass'. J'ai entendu à la radio que c'était une vieille alcoolo malheureuse. Vieille et alcoolo peut-être, mais certainement pas malheureuse. Quelqu'un sortait une guitare et elle vous alignait du Brel ou du Ferrat pour la soirée. Tellement c'était beau, on pleurait quand elle chantait « Ces gens-là ».

... Elle en connaissait des trucs. Une tête ! Elle était imbattable à « Qui veut gagner des millions ? ».

... Je lui ai proposé de squatter ma loge, sans obligation de consommer. Elle a pas voulu.

... Je lui garde un carton de merdier. C'est dingue que même clodo, il faut que tu entasses, que tu possèdes ton merdier à toi. Qu'est-ce qui nous définit ? Le volume de notre merdier ? Sa masse ? Sa densité ? La qualité de notre merde ? Que du papier, du merdier d'intello. Des fringues chics, du merdier de star. Je me demande bien ce qu'il y a dans le carton de... Nadia.

On sent qu'il a du mal à se faire au prénom. Comme d'autres, il l'appelait Princesse.

Sous la pression d'un petit groupe d'habitues, il finit par aller chercher le carton. Il le pose sur le comptoir.

Comme elle est morte, il s'autorise à ouvrir le carton, un peu en son hommage. Et comme il regarde régulièrement *Les Experts* à la télé, il enfle ses gants de ménage.

Le contenu : deux paires de chaussures, deux chandeliers en toc, un vieil Opinel rouillé, des morceaux de bougie, des colliers de pacotille, des fringues, des chiffons, du papier Q, quelques vieilles cassettes audio, deux romans d'auteurs qu'ils ne connaissent pas et trois tableaux roulés proprement ensemble, des petits formats. Le nom du peintre est écrit en lettres capitales sur le dos de chacun : un « Maurice Denis » et deux « Sebastian Chabbe ».

Les clients se sont rapprochés pour mieux voir. Le gardien de l'immeuble d'à côté propose :

- Des peintres célèbres ?
- J'ai entendu parler de Maurice Denis, assure un autre client.

Le cliché s'épanouit dans des sourires entendus : « la SDF était millionnaire. »

Un habitué lance une recherche sur son iPhone et après quelques instants, il lit :

– Maurice Denis, 1870-1943, est un peintre, décorateur, graveur, théoricien et historien de l'art français. Il a fondé avec Paul Sérusier l'école des Nabis.

Il précise, après quelques instants passés à lire une autre page :

– Un peintre de Wikipédia, ça vaut de la tune. Et des tableaux de Maurice Denis sont exposés au Musée d'Orsay.

Ils l'observent qui pianote sur son téléphone en attendant avec impatience que les sites s'effeuillent. Son commentaire brise le silence :

– Des faux « Maurice Denis » circulent. Je parie que celui-là est faux.

Soupires de déception.

Le patron se lasse et lui demande de regarder du côté de l'autre peintre. Après un petit moment de silence, l'habitué reprend la parole :

– J'ai du Sebastian Chabbe en vente sur eBay. Ça vaut quelques milliers d'euros, dix mille, peut-être plus. C'est pas le Pérou. Moi, si je dois gagner au Loto, c'est le gros lot ou rien !

Grimaces de fantôme évanoui. La vieille n'était pas millionnaire. Ils auraient dû se douter que, quand on est riche, on ne dort pas à la cloche. Une SDF millionnaire, c'est que dans les romans.

Et une vieille SDF qui embrasse un bourge à pleine bouche avant de mourir, c'est dans la vraie vie ?

Un client propose :

– On l’a peut-être assassinée pour lui voler les tableaux.

Pour quelques milliers d’euros. On a vu des meurtres pour moins que ça.

Le patron ne peut s’empêcher de penser, que, sans doute, pour certains, elle ne valait pas plus, la clocharde du square de l’église.

Le vieil anar a fini par siffler la fin de la récré et refermer le carton. Puis, il a payé sa tournée. Comme il ne savait pas quoi faire du carton, les habitués l’ont convaincu de le porter à la police.

Il a craché par terre avant de pousser la porte d’un commissariat de police pour la première fois de sa vie. Il a été surpris quand la guichetière lui a fait un beau sourire. Il voulait être clair : il n’était pas là pour aider les flics mais juste pour se débarrasser d’un carton encombrant. Il a eu du mal à expliquer cela au beau brin de fille, avec ce qu’il faut là où il faut, qui lui demandait : « Que puis-je faire pour vous, Monsieur ? », avec un sourire à damner Kenneth Rexroth.

Le début de paix qu’il aurait pu faire avec les flics s’est vite effrité quand deux policiers l’ont questionné pendant plus d’une heure.

Le reste de l’après-midi, son troquet n’a pas désemploi. Luis a monté le son de la télé quand la présentatrice de France 2 a abordé « son » meurtre :

« Rebondissement dans l’assassinat du square Brugnat ! Des affaires de la morte ont été retrouvées dans un café de Boudon, notamment un tableau de Maurice Denis et deux d’un peintre encore vivant, Sebastian Chabbe. Même si les tableaux représentaient une certaine valeur, comme Nadia Dijkster ne les

avait pas avec elle, il semble peu probable que le vol ait été le mobile du crime. »

La présentatrice interviewe Betty Biche, experte en art contemporain, une belle noire très classeuse, qui explique que, selon elle, les deux Sebastian Chabbe sont authentiques, le Maurice Denis aussi ; même si elle suggère une expertise plus poussée. La journaliste explique que le peintre Sebastian Chabbe lui-même avait été mis en examen un an plus tôt pour un trafic de faux tableaux, justement des Maurice Denis et que l'affaire s'était terminée sur un non-lieu.

Elle questionne Betty Biche qui répond dans un sourire lumineux : « Je ne vois pas pourquoi Sebastian Chabbe s'amuserait à faire des Maurice Denis. C'est idiot. Il fait des Sebastian Chabbe. »

La caméra fixe la présentatrice qui fixe le téléspectateur, laisse passer une seconde pour faire monter la tension, préparer au scoop. Puis elle lance : « Nous avons appris de source sûre que l'homme qui était ce soir-là avec la clocharde, celui qui embrassait la clocharde devant l'église, a été formellement reconnu. » Elle a un peu traîné sur le « formellement ».

Ensuite, un blanc, une respiration un soupçon trop longue. Mais qui c'est que c'est que ça pourrait bien être ce vieux tordu qui était ce soir-là avec la clocharde, celui qui embrassait la clocharde devant l'église, et qui a été formellement reconnu. Le suspense est insoutenable.

La présentatrice kiffe de connaître la réponse quand la masse informe de ses spectateurs l'ignore encore. Suspendus à ses lèvres, ils n'en peuvent plus d'attendre la révélation.

La présentatrice annonce : « Il s'agit de Sebastian Chabbe. »

Et de conclure : « Le peintre a disparu depuis la mort de Nadia Dijkster. Il est activement recherché par la police qui semble privilégier la piste du meurtre. »

Groupe Série noire



À : bhuti.koirala@nepalimail.com

Je sais que tu fais des recherches sur Sebastian Chabbe. (Juste parce qu'il a peint le tableau au-dessus de ton lit ? C'est dingue.)

J'ai passé la soirée d'hier dans le troquet de Luis. Trop cool ce qu'il m'a raconté sur Nadia. Dès que j'ai cinq minutes pour taper mes notes, je t'envoie ça par courriel.

Je suis aussi tombé par hasard sur le blog de quelqu'un qui dit être l'ami de Chabbe.

Parle-moi de lui



(Extrait du blog)

Sebastian Chabbe est un ouvrier devenu artiste, qui partage sa vie entre Boudon et Paris, où il peint, et la Sologne où il sculpte. Un prolo qui s'éclate dans une vie de bourgeois. Un infidèle chronique, marié à la même femme depuis toujours. Un mécréant qui passe son temps à parler de religion. Un créateur de monde virtuel du Web qui ne sait pas envoyer un courriel.

Il a été vu avec la clocharde juste avant qu'elle ne meure de façon douteuse. Il est le mystérieux amant. S'il était resté s'expliquer, la police aurait peut-être conclu que la SDF s'était suicidée. Mais depuis ce soir-là, il a disparu. Pour parler comme les roast-beefs, il est devenu le témoin numéro un. Pourrait-il l'avoir assassinée ?

Sebastian n'est pas un saint. Une mort violente collerait assez bien avec sa vie amoureuse si compliquée, ses nombreuses aventures, son épouse Arlette complètement cinglée. Il serait mort assassiné par elle ou par un cocu jaloux, je ne dis pas. Mais est-il, lui, capable de meurtre ?

Il ne tuerait sûrement pas pour de l'argent ! Par amour ? Il lui faudrait être capable d'aimer assez pour ça. Ou de haïr assez. Je ne crois pas. Pour se venger ? Pour se défendre ? Avec une clocharde, ça ne le fait pas. Pour rendre service. C'est peut-être

son point faible. Il ferait n'importe quelle connerie pour ne pas dire non à un ami. Mais à qui pourrait servir la mort d'une SDF ?

Les flics finiront par coincer Sebastian Chabbe ; mais ça peut prendre du temps. Il a des amis qui n'hésiteront pas à l'aider. Je n'hésiterai pas à l'aider.

Ni Dieu ni maître



Comme la soirée est déjà avancée, le troquet de Luis est, avec le McDo, une des rares zones de vie du coin.

Soirée d'habitues. Au bar, la conversation se branche assez vite sur le meurtre de la clocharde. Un ami de Luis, typographe à la retraite, Maurice Freman, qui a connu Nadia Dijkster, raconte :

– Nadia est arrivée à Paris il y a deux ou trois ans. Au début, elle squattait une usine désaffectée dans le Bas-Boudon.

– Oui. Une splendeur. Mais, maintenant, on dit Boudon-sur-Seine, corrige Luis.

– Plus ça change, plus c'est la même daube, affirme Freman. Princesse a été adoptée par les mecs de l'assoce, une bande de bobos qui se battaient contre la destruction de cette ancienne usine.

– Il faut te dire, Maurice, que je fais partie de ces bobos, déclare un des habitués.

– Plus grande est l'offense, plus grand est l'offensé. Je serais bien rentré moi-même dans votre assoce mais elle a un chef et les chefs me font gerber.

– Le président de l'association est un tyran ? rigole le membre de l'association. Tu le connais ?

– C'est un pote. Vous connaissez la différence entre un chef et un pruneau ? interroge Maurice.

- Non, répond quelqu'un au hasard dans son auditoire.
- Aucune ! tu le sucés aujourd'hui et il te fait chier demain. Ni Dieu, ni maître ! marmonne le vieux typographe, plus par habitude que par conviction.
- Tu crois encore à ces conneries ? questionne Luis, qui aimerait bien y croire.
- Si je ne crois plus à ça, je ne crois plus à rien. D'ailleurs, je ne crois plus en rien.

Silence nostalgie. Luis ramène la conversation sur le sujet :
– Parle-nous encore de Nadia !

Suite du récit de Freman.

– Une nuit, un clodo s'est fait assassiner dans cette ancienne usine. Je vais vous raconter l'histoire. Deux Serbes squattaient dans l'usine, Mićo, un hyper violent d'une quarantaine d'années, et Božo, un jeune, simple d'esprit, qui lui servait d'esclave. Mićo rackettait les SDF les plus fragiles du quartier. Vers le 6 ou 7 du mois, il savait qui touchait le RSA et il récoltait sa dîme. Au début, il demandait juste une bouteille, un sandwich, un repas. Puis, il devenait exigeant et s'il le fallait, il faisait intervenir Božo qui distribuait les gnons. Mićo, lui, se contentait de brûler les papiers des plus récalcitrants. Pour un SDF, refaire ses papiers c'est la méga galère. J'en connaissais qui disparaissaient après la paye du RSA. Ils dépensaient tout dans un vrai hôtel et ne revenaient que quand il ne leur restait plus rien à se faire racketter. D'autres s'organisaient en petits groupes d'autodéfense. Les plus faibles payaient pour avoir la paix et une vague protection.

Un jour, Mićo a voulu s'en prendre à Nadia. Mais Božo, le simple d'esprit, était amoureux d'elle. Il paraît qu'elle l'avait soigné quand il était tombé en passant par l'entrée des squatteurs. On raconte aussi qu'il adorait quand elle chantait ses chansons. On dit même qu'elle avait couché avec, lui faisant découvrir un monde de tendresse aux antipodes de la brutalité de Mićo. Comme on ne sait pas grand-chose, on imagine ce qu'on veut. Ce qu'on sait, c'est que le simplet a refusé de la frapper. Il a désobéi au maître qui, de rage, s'est mis à le battre. Božo s'est laissé faire sans réagir. Mais quand Mićo s'est tourné contre Nadia, le jeune homme est devenu enragé. Big bagarre. Et, pour finir, l'esclave a planté un pieu en bois qui traînait par là, dans le ventre de son maître, plusieurs fois. Mićo a fini à la fosse commune et Božo en asile psychiatrique.

Ils ont enterré l'histoire, explique Freman. Ils ne veulent pas trop qu'on insiste sur la statistique qui dit qu'un SDF a plus de chance de mourir violemment que de mourir de froid. Tu sais que le clodo parisien a une espérance de vie de quarante-neuf ans, la même que celle d'un villageois en Afrique Centrale ?

Après quelques secondes de silence songeur, Freman poursuit son récit.

– À la mort de Mićo, Princesse a bougé pour le Pont de Sèvres. Elle s'est trouvé une autre bande, d'autres clodos. Je la voyais de temps en temps. Elle m'a parlé la semaine dernière de ce « Procope », le surnom qu'elle donnait à Sebastian Chabbe. Elle ne m'a jamais dit son vrai nom. Elle m'a raconté qu'il habitait dans le coin, qu'elle le connaissait depuis toujours, qu'ils s'étaient retrouvés par hasard récemment. Ils partageaient, en

souvenir du bon vieux temps, un petit plan baise entre adultes consentants. Mais c'est de Luigi qu'elle était amoureuse.

Nadia, c'est une intello. Genre, les émissions littéraires du milieu de la nuit qui citent des mecs, tu sais même pas qu'ils existent. Une folle avec un cœur grand comme une explosion d'étoiles, et assez de joie pour remplir plusieurs vies. Une princesse qui, pour gommer un naufrage, a arrimé sa chaloupe ici, où personne ne la connaissait. Elle a trouvé la paix jusqu'à ce que le passé la rejoigne.

C'est ici que s'arrête le récit de Freman.

Nadia et Sebastian, un amour d'antan un peu rassis, bien loin du cliché de l'éruption du volcan qu'on croyait éteint, deux lignes de vies qui divergent et se retrouvent ; et une des deux disparaît.

Pour comprendre ce qui les liait, il faut revenir au temps où l'artiste en germe fréquentait l'étudiante, à un de ces instants qui ont façonné leurs vies.

Le bac des terres gâchées



Il n'y avait pas alors de compte Facebook, pas d'adresse mail, pas même de téléphone. Pour contacter l'étudiante, il est passé chez elle, un soir après le turbin. Elle a accepté de poser pour lui, de se montrer nue.

Il la modèle dans l'argile. Il caresse une courbe de la terre, façonne un sein, corrige une chute de rein. Un corps débordant de joie de vivre jaillit des doigts de l'artiste.

Elle rit.

Il s'approche d'elle, la touche, la caresse. Elle danse dans ses mains. Les mouvements de la jeune femme le charment et l'obsèdent. Le temps se tord dans une transe. Elle n'a jamais été aussi heureuse. La vie s'allonge devant elle, qui a gagné le droit de choisir son cap. Il la guide ; elle le guide. Elle est la vie entre ses doigts.

Quant à bout de souffle, ils récupéraient sur une couverture qui d'habitude servait surtout à réchauffer les modèles, l'autre est arrivée, Arlette, la légitime, qui a presque tué Nadia, la prétendante. Sebastian a assisté aux insultes, puis aux coups, sans se risquer à prendre parti, comme tétanisé. C'est des voisins qui ont séparé les deux femmes.

Sans dire un mot, il a regardé partir Nadia, honteuse et battue.

Seule dans sa mansarde, elle a fini une bouteille de rhum qui traînait, s'étouffant sur les dernières gorgées. Plongée dans le sommeil, elle a rêvé l'empreinte délicieuse des doigts de Sebastian sur son corps neuf, fatigué par l'amour, meurtri par les coups.

Lui, seul dans son atelier, a modelé la terre pour la faire jouir. Il a fait sortir du chaos de la glaise, une image, une courbe monstrueuse, une forme pure et évidente. Il a travaillé l'ébauche, l'a lissée avec amour, l'a brutalisée.

Elle a fini dans le bac des terres gâchées.

Le psychopathe et la normalienne



Plus on gratte, plus Nadia Dijkster se révèle être fascinante. Elle a fricoté avec des milieux libertaires. Elle a vécu longtemps dans une caravane. Elle a posé pour des photos dans *Paris Match*.

Elle était la compagne du Philosophe, une figure incontournable du milieu lyonnais. Un psychopathe qui se prend pour un intello parce qu'il a baisé une normalienne. On ne sait pas combien de temps a duré leur liaison. Elle a été victime d'un cas banal d'asynchronisme du couple. Quand elle a décidé que le temps de la séparation était arrivé, il n'était pas prêt. À ce qu'on dit, il l'a tabassée. Elle s'est rebiffée et lui a déchiré le visage avec un tesson de bouteille. Il y a gagné plusieurs points de suture et une belle cicatrice. Va savoir pourquoi il ne l'a pas tuée. Il devait vraiment l'aimer sa normalienne.

Il l'a placée en « résidence surveillée » dans une bastide au nord de Lyon. Elle y est restée des semaines. Et... Une nuit, Zorro est arrivé, qui a plombé le gardien et embarqué Princesse.

Quésaco ?

Un inconnu est arrivé une nuit d'été. Les chiens ont été endormis. Le geôlier de La Bastide a été assommé dans son sommeil puis froidement abattu de plusieurs balles de fusil de

chasse. Pas la moindre trace de lutte. Notez que ce n'était pas une grosse perte. Un camé avec, à vingt-cinq ans, un casier aussi chargé que l'haleine de Carlsberg d'un hooligan de Liverpool. Il était à peine moins barge que son patron de Philosophe.

Les enquêteurs de l'époque ont surnommé l'inconnu de La Bastide, le Zorro des Dombes. Pourquoi a-t-il tué le gardien ? Il lui suffisait de le neutraliser. Peut-être Nadia Dijkster avait-elle des raisons de se venger de son geôlier. L'histoire ne dit pas ce qui s'était passé avant, à La Bastide. Mais moi, je n'aurais pas laissé une femme seule avec ce petit mac pourri comme une promesse de Sarkozy.

La police a recherché Nadia Dijkster dont on a retrouvé les papiers dans un secrétaire et le mystérieux Zorro.

À ce qu'on sait, Le Philosophe a pété un plomb. Il a mis des contrats sur la tête de son ex et sur celle du mystérieux sauveur.

À la mort de la clocharde, les journalistes ont fouillé – fouille-merde, c'est une partie de leur boulot. Ils ont ressorti cette vieille histoire. Ça changeait le scénario de la mort de Nadia Dijkster. Retrouvée des années après le meurtre de La Bastide. Exécutée sur l'ordre du Philosophe ?

Et le Zorro des Dombes ?

La présentatrice du 20h : « Il avait été aperçu par plusieurs personnes quand il rôdait autour de La Bastide, quelques heures avant le meurtre : une quarantaine d'années, grand, massif, un cou de taureau. On pense maintenant savoir qui c'était. » Elle va nous refaire le coup du suspense. Sur son visage, le même kiffe de connaître la réponse quand la masse informe de ses spectateurs l'ignore encore.

La présentatrice fait dans le réchauffé : « Il s'agirait de Sebastian Chabbe. Un pompiste qui avait, à l'époque, indiqué son chemin à Zorro, l'aurait formellement reconnu. »

À partir du moment où le lien secret entre Nadia et Sebastian était découvert, il devenait facile de faire le lien avec le meurtre de La Bastide. Le Philosophe avait maintenant un nom à mettre sur sa haine et Sebastian était dans la merde.

Elle est à moitié folle



Changtang, plateau tibétain perdu, au climat aride et imprévisible. L'endroit peut-être le plus reculé de la planète, le plus difficile d'accès.

Pour comprendre ce qui liait Sebastian et Nadia, nous avons remonté le temps jusqu'à leur rencontre. Ensuite, ils se sont moins vus jusqu'à l'épisode de La Bastide. Puis le destin les a séparés. Il faut laisser couler le temps, bien longtemps, jusqu'au jour où l'artiste a retrouvé son amie devenue clocharde.

En remontant la rue du Changtang, les villas s'espacent, les grilles sont de plus en plus hostiles, jusqu'à atteindre l'impasse de l'Enfer, un mauvais chemin entre deux murs froids et infranchissables. Au bout, c'est par un portail qui grince qu'on entre dans l'antre de Sebastian. C'est ici qu'il vit seul depuis qu'Arlette est à l'hôpital. C'est peut-être ça l'enfer, un lieu explosé, loin de tout, un lieu qu'on a aimé et où on se retrouve seul.

Le silence est assourdissant comme un cliché trop rabâché. Des nuages lourds écrasent des parterres de fleurs qui ont perdu toute humanité. Sebastian a renoncé à la grande maison pour vivre dans l'atelier. Pour se réchauffer, il entretient, quand il en a le courage, un feu de bois, à même le sol en béton. Le tas de

boîtes de conserve, dans un coin de sa tanière, témoigne de son régime. Bien sûr, on pense aux hommes des cavernes. Comme eux, il peint sur les murs. Mais eux vivaient en meute, quand il est désespérément seul.

Le temps s'étire d'une lenteur impressionnante. Il ne compte plus les heures. Il ne compte plus les jours. Il ne compte plus rien. Il n'attend plus rien.

Pourtant, un soir comme tous les autres soirs, un bruit viole sa solitude. *Suzanne t'emmène écouter les sirènes.* Une musique de douceur. *Elle te prend par la main.* Une mélodie qui aimerait le ramener à la vie. *Pour passer une nuit sans fin.* La chanson déchire l'espace, explose l'absurdité de l'isolement où il s'est enfermé. La musique est onde de feu qui retentit encore et encore. Il s'est immobilisé dans le vacarme du téléphone qui sonne. Depuis des jours, il n'arrive plus à décrocher.

Le silence revient enfin et s'installe, vite douloureux.

Il s'est arrêté de respirer. Il pourrait mourir bêtement, comme ça, juste parce que pendant quelques instants, l'angoisse de la solitude est plus violente que le désir de vivre.

Et soudain la cloche « Vous avez un SMS » retentit. Il ouvre la boîte à magie : « Je veux te voir. Nadia »

Comment a-t-elle eu ce numéro ?

A-t-il choisi cette chanson comme sonnerie sur son téléphone, juste pour qu'un jour elle accompagne le retour de sa sirène ?

Un goût de thé au jasmin dans la bouche. Sur le corps, la caresse d'une présence oubliée. Dans l'ombre du chêne, le reflet d'un amour effacé. A-t-il été fou de la quitter, la femme au bout du fil ? Il pense : « *Tu sais qu'elle est à moitié folle.* » Et c'est pourquoi il veut la revoir.

C'est ce qu'il attendait d'elle. Des années sans nouvelles et un coup de fil, comme l'appel d'une corne de brume dans l'immensité, pour annoncer un SMS en bouteille à la mer. La dame de cœur a tiré les cartes et l'invite à la rejoindre. Quelques mots pour dire qu'elle a encore envie, qu'elle a besoin de lui.

Il glisse le téléphone dans sa poche, resserre la ceinture de son pantalon, peigne une mèche rebelle. Les affaires reprennent.

Le bac des rêves avortés



Ce soir-là, au bout de la rue du Changtang, dans l'impasse de l'Enfer, Nadia et Sebastian se sont retrouvés.

Il caresse le corps vieilli de la femme. Il la réinvente. Une fois encore, elle danse entre ses doigts. Les mouvements inattendus de Nadia le plongent dans le charme de moments oubliés. Le temps s'étire dans le plaisir partagé. Sous les doigts du peintre, elle redécouvre des sensations disparues. Peut-être n'a-t-elle jamais été aussi heureuse. Et la mort s'impose soudain à elle, négation des galères, du froid, de la maladie, fulgurance de bonheur. Elle a gagné le droit de pointer sa fin.

Quand elle lui a expliqué ce qu'elle attendait de lui, il a refusé. Il lui manquait le courage de graver les lettres du mot *fin* sur le livre de sa sirène. Mais pouvait-il l'abandonner ? En la sauvant à La Bastide, ne s'était-il pas engagé, sans le savoir, à être celui qui l'aiderait à mourir ?

Les veines des deux poignets tranchées avec un Bic qui traînait dans son barda, la vieille femme est seule. Elle finit le rhum d'une traite, s'étouffant sur les dernières gorgées. Elle se laisse emporter, ses mains cherchant délicieusement une dernière fois,

l’empreinte des doigts de Sebastian sur son corps fatigué. Elle meurt le sourire aux lèvres, seule dans le square pitoyable.

Ce soir-là, il a perdu le goût de sculpter, celui de peindre.
Ses désirs se sont perdus au fond du bac des rêves avortés.

Gogol pochtron ou barjo chtarbé



L'enquête sur le meurtre de Nadia Dijkster progresse lentement.

Ils étaient quatre SDF avec Nadia le soir du meurtre. Luigi et Mohamed ont raconté ce qu'ils savaient. Il a fallu plus de temps pour localiser le troisième dans un foyer de Boulogne où il passait la nuit. Banco s'est révélé trop abîmé par la vie pour être utile.

Son interrogatoire :

- Vous répondez à mes questions ? entame l'enquêteur.
- Il veut quoi, le cogne ?
- Poser des questions. Vous voulez bien répondre ?
- Je dis : Banco !
- Qui a tué Nadia Dijkster ? interroge l'enquêteur.
- C'est qui elle ?
- Qui a tué Princesse ?
- Princesse d'Anjou ?
- Je m'intéresse à la SDF qui a été assassinée. Tu l'appelles Princesse d'Anjou ? C'est qui l'inconnu qui était avec elle ?
- Je dis : Banco d'Anjou ! Ourasi était avec elle.
- Banco quoi ?

– Je dis : Banco d’Anjou. Je dis : Ourasi était avec elle. Ça sert à quoi de poser des questions si tu comprends pas les réponses ?

– C’est qui Ourasi ? L’inconnu qui était avec vous ce soir-là ?

– Ourasi c’est Ourasi. Ourasi pas inconnu. Plus facile une question à la fois.

– Tu le connais ?

L’enquêteur lui montre une photo de Sebastian Chabbe. Le SDF n’hésite pas :

– Ourasi !

– C’est Ourasi qui a tué Princesse ?

– Pourquoi tu dis qu’Ourasi a tué Princesse ?

– Pardon. Je ne dis pas. Je pose une question : est-ce que c’est Ourasi qui a tué Princesse d’Anjou ?

– Comment je saurais ?

– Vous savez qui est Ourasi ? Vous le connaissez ?

– Je dis : Banco et Super banco !

– Vous le connaissiez avant l’autre soir ?

– Je dis : Banco !

– Où on peut le trouver ?

– Joker !

– Quoi joker ? s’énervé le policier.

– Forfait, répond le SDF, sans moi !

L’enquêteur comprend qu’il ne le fera pas changer d’avis. Il change son angle d’attaque :

– La nuit de la mort de... Princesse, vous étiez avec qui ?

– Avec Idéal du Gazeau.

– C’est qui cet Idéal du Gazeau ?

– Ça veut dire quoi ta question ?

L'enquêteur lui montre la photo du dernier SDF qu'ils recherchent et répète sa question. Le SDF répond :

- Je dis : Banco ! Idéal du Gazeau.
- Où peut-on le trouver ?
- Joker.
- Réponds ! insiste l'enquêteur.
- J'ai dit joker. Écoute ce qu'on te dit, le cognac !

Un vieux brigadier qui assiste à l'interrogatoire souffle à l'enquêteur :

– Ourasi, Princesse d'Anjou, Idéal du Gazeau. C'est des chevaux. Des gagnants.

– Et pourquoi il m'appelle « le cognac » ? interroge l'enquêteur. Je ne suis pas un tortionnaire.

– C'est du vieux argot. Un cognac est un gendarme à cheval.

– Encore des chevaux. Tu crois qu'il se fout de nous ?

– Non. Je crois qu'il a une jument dans la cacahuète. Demande-lui des nouvelles de Roquépine, suggère le brigadier en rigolant. C'est la jument d'Ourasi.

L'enquêteur retourne interroger le SDF :

- Et Roquépine ?
- Elle se meurt du scid.

Il ne fallait pas poser de question idiote. Maintenant, il faut chercher à interpréter « La jument d'Ourasi se meurt du scid ». Ourasi, c'est Sebastian Chabbe. Sa jument, cela pourrait être l'épouse du peintre, Arlette Chabbe ? Ou une amante ? Quand au scid, il s'agit d'une maladie immunitaire, genre de sida du

cheval. De là à imaginer qu'Arlette est atteinte du sida, il y a plusieurs fois la distance d'une course à Longchamp.

– Où peut-on trouver Ourasi ?

– Demande à Dorilla.

– C'est qui Doria ? demande l'enquêteur qui s'épuise.

– Dori-lla. Pas Dori-a.

– On la trouve où Dorilla ?

– On le trouve. On la trouve. On sait pas. Pialotta ou Zingaro.

On sait pas.

Le vieux brigadier qui décidément s'y connaît en chevaux, explique : Pialotta est une jument de rêve et Zingaro le cheval de Bartabas. « On sait pas ». Ça peut indiquer une ambiguïté sur le sexe de Dorilla. Mais comme on a aucune idée de qui cela peut être, cela n'avance pas à grand-chose.

– Où peut-on trouver Dorilla ? insiste l'enquêteur.

– Ben chez Ourasi avec Chollima !

– Putain ! Il saoule. Dis-moi juste un truc compréhensible.

Dis-moi quelque chose sur Chollima ?

– Ils disent Muriel.

– On la trouve où ?

– Joker.

– Vous voulez rester en taule ? Répondez !

– Retour au paddock. Et c'est mon dernier mot Jean-Pierre !

On ne tirera rien de plus de lui.

Ils apprendront sur le Web que Chollima est un cheval mythique originaire d'Asie, trop rapide pour être monté.

Muriel n'est pas un nom de cheval. Normal, puisque c'est le nom qu'« ils » disent ; les autres ; les gens normaux sans doute.

Le brigadier, chargé d'enquêter sur le SDF, découvrira que Banco, comme il sera vite surnommé par l'équipe, est un ancien jockey qui a fait une mauvaise chute. Ce n'est pas une jument qu'il a dans le cigare, mais toute une écurie.

Des mois plus tard, on comprendra que dans son brouillard, le clochard glissait de nombreux indices. Mais ils étaient incompréhensibles à ce stade de l'enquête. Ils ne faisaient que contribuer à la confusion.

Il faudra une semaine de plus à l'enquêteur pour localiser le quatrième et dernier SDF de la « bande » de Nadia. Effrayé par la police, il se cachait chez un neveu, dans une cité de Saint-Denis où la police hésitait à s'engager.

Les policiers l'ont retrouvé, ensuqué par plusieurs jours de défonce.

Le récit d'Idéal du Gazeau après passage en cellule de dégrisement :

– On a suivi Princesse et Procope jusqu'au square sous l'échangeur. Elle s'est mis une mine vite fait avec son tafia. Puis elle s'est embrouillée avec l'autre.

... L'autre ! Pas Luigi. Elle s'est engueulée avec le vieux. C'était bien après le départ du rital. Ils se criaient après. Avec le bruit de la 118, j'entendais dalle. Quand il a fini par s'arracher, elle avait sa murge mais elle respirait encore, autant que vous et moi. Elle s'est enveloppée dans son duvet. Moi j'ai pensé qu'elle allait pioncer. J'ai déconné. Si j'avais su. Quand je suis allé la voir au matin, elle était saignée à mort. On a merdé !

Pour lui, elle a été assassinée. Par Le Philosophe ou ses sbires, par Sebastian ou par quelqu'un d'autre, il ne se prononce pas. À la question « qui d'autre pouvait en vouloir à Nadia Dijkster ? », il ne se prononce pas. Sur une seule question, il est péremptoire. Il ne croit pas au suicide de Nadia. « Elle aimait trop la vie. »

Si Le Philosophe avait commissionné ce meurtre, il aurait voulu qu'on sache qu'elle avait réglé sa dette. Dans son milieu, la réputation est essentielle. Surtout, il aurait aimé qu'elle souffre alors qu'elle est morte doucement, sans même se voir partir. Peu crédible.

On peut imaginer Sebastian Chabbe attendant que les deux SDF s'endorment et que la vieille dame ait fini son rhum pour revenir en silence lui couper les veines. C'est simple et limpide. Reste à trouver un mobile. Il l'aurait tuée juste à cause d'une dispute ? Peu vraisemblable. Possible : Le Philosophe était sur la piste de Nadia ; elle était condamnée ; par elle, le psychopathe lyonnais allait remonter jusqu'à Sebastian ; le peintre aurait sacrifié Nadia pour survivre. Évidemment, il faudrait admettre que Sebastian, qui a risqué sa vie pour sauver une vieille amie, la trucidait ensuite pour sauver sa propre peau. Peu convaincant.

Reste la possibilité que ce soit elle qui ait demandé à Sebastian de l'assassiner. Elle avait des raisons pour demander à mourir. Elle en avait assez de vivre et avait choisi ce moment pour arrêter de vieillir. Mais bien sûr, cela contredirait Idéal du Gazeau : « Elle aimait trop la vie. »

Peut-on vouloir mourir parce qu'on aime trop la vie ? Mais si elle voulait juste mourir, pourquoi pas un bête suicide. Elle se coupe elle-même les veines et avale sa dernière bouteille de rhum avant de se regarder partir. Une contradiction, le rapport

officiel du médecin légiste raconte qu'elle était trop saoule pour pouvoir s'ouvrir les veines avec un mini rasoir Bic usé.

La dernière bouteille de rhum tient donc une place essentielle dans l'enquête. Si elle a été bue avant que les veines de Princesse ne soient tranchées, Nadia était trop saoule et cela ne peut pas être un suicide. Si elle a été bue après, elle a pu se couper ces fameuses veines. Luigi et Mohamed ne se souviennent pas.

Que disent les deux derniers témoins ?

Idéal du Gazeau :

– Elle avait descendu tout son rhum quand je me suis éteint comme une bougie qu'on souffle. (Donc elle vivait et elle était déjà trop saoule pour s'ouvrir les veines.)

Banco :

– Il restait une bouteille pas encore entamée. (Donc elle pouvait s'ouvrir les veines et avaler ensuite la dernière bouteille.)

DEUXIÈME PARTIE
Sebastian Chabbe



Poussières de confiance



Antoine Biche a été le découvreur de Sebastian Chabbe. Sa galerie a représenté l'artiste depuis toujours, d'abord sous sa direction, et ensuite sous celle de sa belle-fille Betty.

Antoine Biche a passé des heures à parler avec Sebastian, glanant des poussières de confidences. Il a dû écouter des millions de blagues douteuses. De loin en loin, au hasard d'un verre de trop, d'une humeur nostalgique, d'une peine, d'une fatigue, d'un instant de faiblesse, Sebastian laissait échapper des ombres de vérité. Biche admirait son esprit indépendant, original, inclassable, ses goûts surprenants, ses enthousiasmes inattendus, ses opinions décalées. Il s'irritait de la pensée non-linéaire de l'artiste, faussement rationnelle. L'exemple plus ou moins déformé, mal interprété, muait en axiome, pierre de voûte d'une théorie révolutionnaire. Sebastian avait la conviction violente, religieuse. Son bon sens pouvait se perdre dans des dérives suspectes. Biche ressortait épuisé de discussions contre un ami qui n'admettait pas de laisser filer un argument et pouvait débattre jusqu'à plus d'heure, au-delà de toute mauvaise foi.

Ça commençait souvent comme ça. Sebastian se plantait trop près de lui, avec son cou épais, ses yeux brûlés par le soleil, effrayant d'intensité. Il glissait quelques phrases anodines avant de lancer : « Vas-y, Boss. Y'a un truc qui me turlupine.

Dis-moi ! » Ce n'était que précaution de style, prélude d'une joute oratoire comme il les affectionnait.

Quand Biche un jour l'a questionné de manière trop évidente sur son passé, Sebastian s'est énervé et a crié : « Sale fouine ! Tu en as quoi à branler de ces histoires ? Fouille-merde ! Petite bite ! »

Il s'est tu un instant et il a ajouté : « Petite bite ! C'est marrant que « bite » soit un gros mot, même quand elle est petite. » Cette référence à Coluche, une de ses icônes, l'avait calmé. Il avait oublié la dispute.

Par bribes, Biche a découvert la vie de Sebastian, par recoupements, en écartant péniblement un barrage de mensonges, de nuages de demi-vérités. L'artiste se disait parfois le fils secret d'un grand personnage de la République. Une fable. Sa mère s'était défendue à Pigalle. Totalement faux. Il était orphelin de naissance. Vrai. Il se disait un jour bouddhiste, un jour musulman. Faux. Un autre jour, il disait être juif et catho. Vrai, si on arrive à comprendre ce que cela peut vouloir dire d'être les deux à la fois, en même temps qu'athée. Il aimait mystifier et Biche aimait savoir, acceptant les mensonges comme faisant partie du jeu.

Biche a découvert mille facettes de Sebastian Chabbe. L'artiste qui se revendique artisan, le peintre, le sculpteur, le céramiste, le photographe aussi, le poète qui refuse qu'on lise ses poèmes, le bâtisseur de Gaïa. Sebastian est l'époux de toute une vie, et l'adultère incontinent. Il est le prof qui insiste sur le fait que l'art s'apprend dans la rue, mais n'annule jamais un cours même s'il lui arrive d'arriver « la tête dans le cul », épuisé d'une nuit passée à traîner de peep-show en bar à putes. Il peut donner sa chemise à un copain et le lendemain sécher le vernissage de

l'expo du même copain parce que « c'est de la daube ». Il préfère Rire et Chansons à France Culture mais peut vous parler des heures d'Emil Nolde. Il insulte les femmes dans des histoires vaseuses mais les respecte plus que la plupart des hommes de sa génération. Il parle tout le temps de nouvelles conquêtes mais n'est finalement qu'un dragueur médiocre qui cultive avec une fidélité psychotique un cheptel de vieilles amantes. S'il se défend d'être gay, il lui est arrivé de faire l'amour avec des hommes. Ses voisins ignorent qu'il cherche à acheter le bout de terrain au fond de sa propriété. Son agent ne sait pas qu'il s'est remis à la céramique. Son fondeur ne sait pas qu'il a un agent. Il a élevé le secret au rang d'art. Il adore les mensonges pour rien, les mensonges essentiels, la parole pour taire, le silence pour dire. Il n'est jamais aussi sincère que quand il se cache sous un masque.

Juif ou catho



Marcel, il ne s'appelle pas encore Sebastian, est le quatrième enfant d'une famille juive d'Algérie. Il n'a jamais vécu dans le département d'outremer que ses parents ont quitté avant-guerre, avant sa naissance. Pied noir né en France, nostalgique d'un pays qu'il n'a jamais connu, déraciné avant d'avoir même eu le temps de prendre souche, Marcel a été toute sa vie partagé entre un pays perdu, l'Algérie, et un pays qu'il n'a pas voulu gagner, Israël. Il est français.

Son frère aîné, qui a rejoint un maquis FTP se fait exploser en essayant un nouveau type de bazooka parachuté par les américains. Il n'avait pas compris le mode d'emploi en anglais.

Une association juive va envoyer à la campagne les deux enfants restants, Aimé, onze ans, et Françoise, cinq. Ils vont gagner la campagne quelques jours avant la rafle du Vel d'Hiv' et resteront cachés dans une ferme jusqu'à la Libération. À la loterie du placement, ils ont la chance de rester ensemble et de tomber sur des paysans au grand cœur. Aimé passe sa communion solennelle. On peut s'interroger sur ce qui défile dans sa tête quand le seul contact avec la culture juive, pendant des années, ce sera quelques phrases saisies sur le marché : « les boches nous débarrassent de la vermine juive » ; « il paraît que les Juifs finissent en savon ». Comment un homme peut-il finir en

savon ? Et un enfant, ça fait du meilleur savon ? À cette dernière question que la sœur Françoise pose au père de substitution, le paysan bourru marmonne une réponse qu'ils n'ont pas comprise.

Leur vrai père meurt à Mauthausen. Quelques semaines plus tard, c'est au tour de la mère de mourir, en mettant au monde Marcel, le jour de la libération du village d'Ardèche où elle se cache.

Marcel n'a pas un mois quand il retrouve Aimé et Françoise dans une maison d'enfants du sud de la France où ils vont passer plusieurs mois, jusqu'à ce qu'un vieil oncle les retrouve. Ils vivent ensuite dispersés chez des oncles et des tantes qui ont survécu à la guerre.

Dès qu'il le peut, Aimé réunit la fratrie et lui donne son indépendance. Il bosse comme un bœuf sur les marchés pour qu'ils ne manquent de rien. Une épouse lui offre deux garçons plus-débrouillards-tu-meurs avant de disparaître sans laisser d'adresse ; elle ne s'était jamais vraiment introduite dans le groupe ; elle se contentera d'envoyer tous les ans une carte postale, curieusement pour elle, la catholique, le jour du nouvel an juif.

Aimé, trop pris par son travail, laisse son frère, sa sœur, et ses deux enfants livrés à eux-mêmes. Il file la pièce à l'occasion et est toujours présent sans poser trop de questions dans les situations délicates. Si Françoise est douce, studieuse, polie, sérieuse, appréciée de tous, on ne saurait dire qui, de Marcel et des deux fils d'Aimé, est le plus souvent impliqué dans des bagarres, viré de l'école, ramené à la maison par les flics.

Aimé choisit le catholicisme ; il fait baptiser Marcel à l'église. Françoise, par contre, hésite avant de plonger dans le judaïsme ;

elle poussera Marcel, à près de cinquante ans, à passer sa Bar Mitzvah. Après la mort d'Aimé, d'une saleté de cancer, Marcel continuera à rendre visite régulièrement aux paysans qui avaient hébergé son frère et sa sœur. À chaque fois, il profitera de l'occasion pour les accompagner à l'église. À la mort de Françoise, plus causée par la perte de l'envie de vivre que par une pathologie particulière, Marcel appliquera le rituel juif dans toute sa rigueur.

Malgré cela, malgré la présence envahissante de Dieu, sous toutes ses formes, dans ses peintures, Marcel se dit athée et aime citer Woody Allen : « Dieu n'existe pas, et nous sommes son peuple élu. »

De l'exode brutal d'Algérie, de l'ombre de la Shoah, de l'absence de mère et de père, Marcel a tiré la vision d'un monde chaotique où bonté et gentillesse se noient dans des océans de violence et de haine incertaines, le bien et le mal se fondant dans une divinité chthonienne. Dans l'immédiat après-guerre, il a vu refluer les hordes de monstres que la déesse nourricière avait lâchées sur la Terre, il a entendu résonner les échos des massacres. Plus tard, quand une vie finalement confortable et tranquille aurait pu le réconcilier avec l'existence de Dieu, ou peut-être son absence, il a vu trop d'amis décimés par la maladie. Entre Shoah et sida, les angoisses du petit garçon qui n'a jamais connu ses parents, se sont développées pour construire le destin qu'on raconte ici.

L'arpète de La Muette



*Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de
bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote,
est essentiellement une surface plane recouverte
de couleurs en un certain ordre assemblées.*

MAURICE DENIS

Marcel quitte l'école après son certificat d'études. Il fait de vagues boulots, dérivant sans enthousiasme vers une délinquance sans gloire. À dix-huit ans, une rencontre l'écarte du chemin de la prison, celle d'un ouvrier verrier, un vieux communiste, qui l'embauche comme arpète dans son atelier de La Muette. Marcel est pendant quelque temps celui qui écoute, apprend, prépare, celui qui fait les courses, la soupe, le rangement, le nettoyage, mais n'a pas le droit de mettre la main à l'« ouvrage ». Puis, petit à petit, on lui confie les tâches les plus ingrates, les moins nobles. Il apprend le métier par petites touches, jusqu'à ce qu'un jour, le vieux le présente comme son ouvrier. Il ne s'agit pas d'examen mais de passage.

À vingt-deux ans, il rencontre Arlette l'arpette, avec deux t, petite couturière à domicile. Elle pose aussi comme modèle intermittent pour une bande de barbouilleurs qui se rêvent artistes.

Sa rencontre avec Arlette a le goût d'une vieille carte postale en noir et blanc.

Le jeune ouvrier grimpe la pente raide avec deux gros seaux de charbon. Il passe devant le *Lapin Agile*, un hôtel minable qui loue des chambres à la semaine. Il fait ce long détour simplement pour admirer Arlette, la jolie couturière à domicile, à la fenêtre du premier étage. La jeune femme le suit des yeux. La déesse est attirée par l'ouvrier en sueur qui passe devant elle, son visage trop anguleux, ses habits trop rapiécés. Elle a comme un début de béguin pour lui. Il rêve qu'elle sera la femme de sa vie.

Arlette a sa propre version de l'histoire. C'était un autre qu'elle attendait à sa fenêtre. C'est à un avenir avec l'autre qu'elle souriait. Et si elle avait pu lire le futur dans les marques de charbon que Marcel laissait derrière lui, si elle avait su le long chemin qu'ils parcourraient tous les deux, sans le moindre poulbot pour leur tenir compagnie, si elle avait pu entrevoir les déceptions, les illusions perdues, l'ennui, les douleurs qui les attendaient, elle aurait fermé la fenêtre et tiré les rideaux.

Des bourgeois la draguaient, c'est pourtant bien lui, le bel ouvrier sans le sou, qui l'a conquise. Il l'a aimée.

Un premier week-end sur la côte normande avec Arlette.

Elles étaient deux femmes qui marchaient sur la plage, à marée basse, toutes au plaisir de l'eau qui mouille le maillot, le colle sur les fesses, sur les seins, toutes au bonheur d'offrir leurs corps presque nus au vent frais de l'océan. La plus grande, c'était Arlette, blonde comme les blés, accrochée au bras de la brune Nadia, un soupçon plus jeune. Marcel marchait quelques pas derrière elles. Il était amoureux des deux, de l'étudiante Nadia avec son corps ferme, ses hanches pleines, de l'ouvrière

Arlette, grande et mince. Ce soir-là, Arlette et Marcel sont rentrés de Normandie, laissant Nadia derrière eux, qui passait quelques jours chez des amis ; ils ont dormi ensemble dans la minuscule chambre de la jeune femme.

Marcel ne parle pas de Nadia quand Arlette est présente.

La romance inattendue entre l'arpète et l'arpette s'est conclue quelques mois plus tard, en noce sur les bords de la Marne, une petite noce de pauvres, où l'absence de chaleur ne permettait pas d'envisager que le couple allait durer.

À la mort du vieux, il a hérité l'atelier et s'est mis à son compte.

À quelqu'un qui lui demandait comment il est devenu artiste, il a raconté :

– J'étais tranquille. J'étais peinard. Je fabriquais de la verroterie. Ça aurait pu durer la vie si le métier n'avait été une victime collatérale des temps modernes. On ne voulait plus d'allumeur de réverbère, plus de verrier non plus. Il fallait que je trouve autre chose. Ça a commencé avant la mort du vieux. J'ai toujours été du matin. Alors j'allais à l'atelier de bonne heure. Et comme je ne pouvais pas bosser si tôt sans violer les consignes syndicales, je me suis mis à sculpter dans du bois, des trucs inutiles, des trucs insolites, barges. Puis, j'ai essayé le fer, la terre, la porcelaine. J'ai découvert les émaux. C'était un jeu. Je gardais quelques pièces au fond de l'atelier. Un jour, un client les a vues et a voulu en acheter. Il m'a dit que c'était de l'art. Du lard ou du cochon ? poursuit-il en éclatant de rire.

... Comme artisan, tu utilises les techniques qu'on t'a apprises, des recettes de cuisine ; tu suis un cahier des charges ; tu sais exactement comment l'histoire se termine ; tu n'as le droit d'inventer

que subrepticement, à la marge. Comme artiste, tu ne sais pas où tu vas. L'œuvre est tapie au fond de toi ; elle est dans le hasard. Elle se donne à celui qui la crée, à celui qui la regarde. Et toi, tu as échappé à l'enfermement des règles ; tu y as gagné la liberté, et le droit de niquer le monde.

Un jour, un officier de marine en quête de changement de cap, a poussé la porte de son atelier, un certain Antoine Biche. Marcel est devenu le premier poulain de la future galerie « Biche ».

Biche s'est construit une solide réputation un peu en découvrant quelques talents pas évidents, et beaucoup par un comportement singulier, comme de doubler le prix d'une toile si la tête de l'acheteur ne lui revient pas ou de refuser de vendre si les astres ne lui sont pas favorables. Avec « ses » artistes, il ne ménageait pas la critique. Un soir, il a traité Marcel Chabbe de « fainéant plus doué pour se gratter les couilles que pour les mettre sur la table. » Marcel n'était pas d'un autre avis. Antoine Biche avait l'insulte facile, notamment son « ça va plaire », trois petits mots qui démolissaient plus sûrement qu'une critique assassine de plusieurs colonnes dans une revue spécialisée.

Un commentaire de l'artiste dans un éclat de rire : « Le marketing selon Biche, ça s'apprend pas à HEC. Mais il arrive quand même à vendre du Sebastian Chabbe. Faut le fer, comme dirait ma repasseuse ! »

C'est Biche qui a choisi le prénom « Sebastian ». Il trouvait le prénom d'état-civil, Marcel, pas assez glamour et Shlomo, le prénom que sa famille juive utilisait, trop marqué. Il leur aurait préféré Baptiste proche de Jean-Baptiste, le prénom de baptême catholique de Sebastian. Il a aussi flirté avec Bastien,

plus moderne, comme s'il pouvait exister un Bastien de l'âge de Sebastian. Il a fini par se fixer sur Sebastian, en évitant l'accent trop franchouillard.

Marcel a bien essayé de lui expliquer que Baptiste et Sébastien n'avaient pas la même origine. Le premier parlait de Saint-Sacrement, le second de vénération, de crainte religieuse. C'est ce qui a convaincu Biche : « Le Saint-Sacrement n'a rien à foutre d'un pignocheur sépharade. Ta peinture doit témoigner de la colère de Jéhovah. Tu seras Sebastian ! »

Et voilà comment l'arpète Marcel Chabbe est devenu l'artiste Sebastian Chabbe. Laissons le temps filer pour arriver des années plus tard à Gaïa.

Juste pour Dieu et moi



Sebastian s'acharne sur une vieille bétonnière, y enfournant des pelletées de cailloux où le blanc et le rose dominent. Le tas de cailloux diminue lentement. Il savoure le plaisir de l'effort.

Le silence, scandé par le bruit de sa pelle, accompagne le chant des oiseaux. Il transpire sous le soleil. Le coffre de moulage se remplit doucement. Le béton durcit.

Sebastian peut alors, une Kro à la main, admirer la sculpture dans le silence retrouvé.

La chose a vaguement la forme d'une île, d'un monstre marin. C'est un gros volume avec une base presque rectangulaire de 25 mètres sur 10, culminant à une quinzaine de mètres. Gaïa est un monde de béton, avec des collines, des rivières, des villes et leurs grandes places, leurs immeubles. C'est, à la manière de ces tableaux japonais, à mi-chemin entre paysage et bestiaire. Des formes géométriques, biologiques et organiques se mélangent au hasard d'une construction épurée, toute en force et en rigueur. Des lacs se déforment en horizon ou en nuages, des branches d'arbres se transforment en poutres interminables aux formes incongrues qui s'enchevêtrent dans des perspectives impossibles. La palette des couleurs douces de ses bétons répond aux teintes froides de pièces de métal usées, rouillées, laminées. Gaïa est à la fois gothique, baroque, romantique, classique, surréaliste. Elle

propose une révolution nébuleuse, familière dans son étrangeté, inquiétante dans ses différences. Il faut se laisser habiter par Gaïa, la toucher, la sentir, accepter de ne jamais la saisir pleinement. Il faut l'oublier, y revenir subrepticement, la redécouvrir pour accepter son illogisme d'une complexité mathématique hallucinante, d'une simplicité vertigineuse. Certaines parties sont ciselées, travaillées, quand d'autres ont l'aspect brutal de vagues ébauches. Chaque détail s'attache à saisir une image, un rêve, une mémoire. Gaïa est mille instants et une somme de délires, royaume de l'inutile et de l'illusion, triomphe de la mort dans l'immobilité des formes et le silence de ses bétons.

Quand on lui demande pourquoi il s'acharne sur des parties invisibles depuis le « passage des visiteurs » qui longe la structure, Sebastian répond qu'ils sont deux à les voir, lui et Dieu, réponse surprenante d'un athée déclaré.

Son travail sur Gaïa dure des années. Il peut l'abandonner pendant des mois. Mais, un jour, il retrouve le chemin de Sologne et reprend son travail. On ne peut pas parler de continuité car il délaisse généralement le quartier qu'il avait quitté pour ouvrir un autre front ou reprendre une tâche abandonnée depuis des lustres. Il construit cette œuvre comme si c'était la seule qu'il ait jamais réalisée.

Parfois un visiteur a l'impression de reconnaître Gaïa qu'il découvre pourtant pour la première fois. Cette contradiction le met mal à l'aise. Il sait qu'il n'avait jamais avant mis les pieds dans ce coin perdu de Sologne, et pourtant la sculpture lui semble vivante, étrangement familière. Ailleurs, autrement, différemment. Il finit peut-être par comprendre. Il s'agit d'un jeu électronique très populaire, une culture singulière qui a fidélisé

une foule de fanatiques. Le jeu s'appelle Geb. On s'y cherche dans des mondes parallèles qui s'inspirent directement de Gaïa. Les jeunes concepteurs du jeu ont saisi la dimension onirique de l'œuvre de Sebastian et l'ont transformée à leur image. Les détails que seuls Dieu et Sebastian pouvaient voir, ils les ont déclinés sur le Web.

Dans la mythologie grecque, Gaïa et Eros surgissaient du Chaos. Gaïa était déesse de la terre matrice. Geb était le dieu de la terre dans la mythologie égyptienne, fils de Shou, dieu de l'air, et de Tefnout, déesse de l'eau, à la fois frère et époux de Nout, déesse du ciel. Gaïa la sculpture et Geb le jeu. Gaïa réelle et Geb virtuel. Geb la version mâle de Gaïa, une version inversée de la déesse. Comme d'habitude, les geeks avaient tout compris de travers.

Sebastian est respecté dans son coin de Sologne. Quand il descend au marché, les vieux l'abordent respectueusement pour lui demander conseil. Que pense-t-il de la nouvelle école ? Comment s'y prendre pour sauver la coopérative ? Faut-il vendre au promoteur les terrains près de la rivière ? Les paysans se campent devant lui, les pieds plantés dans le sol. Ils s'enfoncent lentement, sérieusement, dans des discussions laborieuses émaillées d'interminables silences qu'on interrompt pour aller s'en jeter un, au Café de l'église. La conversation reprend devant le zinc, engluée dans l'alcool, épaissie par les précautions de méfiance.

Comment en est-il venu à construire Gaïa ? Sa réponse dans une interview pour Playboy.fr :

– Un jour, je me suis aperçu que je devenais une termite, toujours calfeutré dans mon atelier. J'ai eu envie de travailler

au soleil, d'utiliser ses reflets sur des formes nouvelles. J'ai découvert les bétons de couleur et Gaïa est née. Ce ne devait être au début qu'une expérience ; je pensais à quelque chose de la taille d'une voiture. Très vite, je n'ai plus rien contrôlé. La sculpture a enflé. Je prenais mon pied à bosser en plein air, à retrouver le plaisir de l'effort physique. Ce que j'aimais le plus, c'est, qu'avec Gaïa, je n'avais à plaire à personne. Et surtout, comme disait Gaudi, mon client n'était pas pressé ; Dieu avait tout son temps. Non seulement cela ne rapportait rien, mais Gaïa coûtait les yeux de la tête avec tous les matériaux que j'y engouffrais. Une pompeuse de fric, une vraie pute de luxe.

Rire de l'artiste, qui poursuit :

– Et puis, ils ont repris Gaïa sur Internet ; ils ont créé Geb. Je me suis dit que je rêvais. Une bande de petits cons, qui ne pigeaient rien à l'art, se branlaient avec mes délires. Trop cool ! Ils ne reculaient pas devant un canon. Sympas les gosses. Ça m'a rapporté des stock-options dans des startups qui se cassaient la gueule et des visites de frapadingues. Mais finalement, c'est un peu le Web qui m'a fait connaître. Si je ne suis pas près d'avoir une expo à Pompidou, je peux mettre autant de beurre dans mes épinards que je veux. Respect pour l'artisan !

– Mais vous êtes un artiste, insiste l'interviewer.

– Un artiste moi ? Non ! Un truqueur qui baise des gogos. Je peux te dire ce que mes tableaux valent au mètre carré. Ce n'est pas parce que c'est de l'art qu'ils ont un prix. C'est parce qu'ils ont un prix que les gens décident que c'est de l'art. Pipeau ! Et Gaïa. C'est du sang, de la sueur, des larmes. Pas de fard. Pas d'art.

– C'est peut-être ça l'art ? C'est l'universel, propose l'interviewer.

– Dieu est universel et il n'existe pas. Je dois me contenter de mes petites douleurs, de mes obsessions pathétiques, insiste Sebastian. Pour passer son temps à peindre et sculpter, faut être une taffiotte. On te paie pour parler de tes vapeurs, pour passer ta vie à te tripoter en public, à mettre tes couilles en scène. Quéquette à l'air ! Ça pour sûr, ma bonne dame. Je ne suis qu'un vieux dégueulasse qui ouvre son imper pour tout montrer. Je fais ça, pour le regard d'une inconnue qui admirera un de mes tableaux et finira peut-être dans mon lit... Non ! Je rigole.

– Pour laisser une empreinte, une marque ?

– Tu déconnes ? répond Sebastian Chabbe, en éclatant de rire. Je fais ça parce que j'aime ça ! Point barre ! Et quand des trouduc dans ton genre me posent la question, je raconte toutes les conneries qui me passent par la tête. Je le fais parce que je ne sais rien faire d'autre !

– Vos tableaux se vendent cher ?

– Plusieurs fois le SMIC, et c'est un glaviot dans la gueule du mec qui touche ça pour faire vivre sa famille. C'est une insulte à mes potes artistes qui crèvent la dalle. Mais j'ai appris à faire avec. Je ne laisserai pas quelques délires philosophiques m'empêcher de bien vivre. Prends l'oseille et tire-toi ! Et qu'Osiris, Dieu de l'égalité par la bonne pesée et Jésus, Prophète de la fraternité, me pardonnent.

– Vous êtes riche ?

– Tout est relatif. En choisissant Biche comme agent, je me suis protégé d'une gloire trop retentissante. Je ne serai jamais une star. Mais si ça arrive malgré lui, je pisse à la raie des losers !

Sans vainqueur aucun



Le public a aimé le romantisme de Nadia traînant avec des écrivains tellement avant-gardistes que personne ne les lit, des anars, des révolutionnaires de salon. Il a adoré l'image de la madone qui pourrait vivre en bourgeoise et choisit de partager le pain des pauvres. Et puis on a su qu'elle avait été la compagne du Philosophe pendant plus d'un an, une figure du milieu lyonnais, comme on dit à la télé.

Après la mort de la clocharde, on a reparlé du meurtre de La Bastide et du Zorro des Dombes venu délivrer la princesse de Bohème. On sait maintenant qu'il s'agissait de Sebastian Chabbe. On sait aussi qu'il y avait un deuxième truand à La Bastide, que Nadia et Sebastian ont épargné. Ça ne lui a pas réussi, le pauvre. Il s'est fait massacrer quelques jours plus tard. Vilainement torturé à mort, parce qu'il avait mal surveillé Nadia ou parce que Le Philosophe le croyait de mèche avec elle. Allez savoir ! Selon une rumeur, les tortures auraient été administrées par Warni Chemini, un Kabyle cinglé, et ce même Chemini aurait été chargé par Le Philosophe de retrouver Nadia et Zorro.

Récit d'un flic lyonnais qui a déjà serré Chemini :

– Je ne te dis pas le mec. Une jeunesse pourrie. Déjà connu de la police pour violence à l'école primaire. Premier cambriolage

à douze ans. Il a maintenant une quarantaine d'années, dont plus de dix en prison. La dernière fois, il a plongé pour une tentative de hold-up qui a foiré. Il a été libéré il y a cinq ans. Depuis, il a été plusieurs fois soupçonné, jamais inculpé. Il a appris à être prudent.

Wararni est marié avec une jolie petite blonde. Elle tient un salon de coiffure dans le quartier Grolée à Lyon. Ils habitent un appartement juste à côté, dans une rue hyper bourgeoise. Ils ont une gamine de cinq ans. C'est un bon père de famille qui va chercher sa fille à l'école et s'occupe des courses. Le tueur invite des voisins pour l'apéro, rouspète quand les jeunes du quatrième font trop de bruit. Il est même membre du conseil syndical de son immeuble.

Récit d'un autre flic :

– Wararni Chemini est un type sympathique, qui a eu le malheur de naître dans le mauvais quartier. Il a fait des bêtises et s'est retrouvé en prison. Là, il a beaucoup lu ; il a passé un BTS de comptabilité. Il aurait pu bien tourner. Mais à la sortie, il n'a pas trouvé de boulot. Un ex-taulard comme comptable ? Il n'avait pas réfléchi. Comme il n'était pas assez pourri pour être mac, il a essayé de dealer. Ça ne lui a pas réussi. Nouveau séjour en prison. Il a tenté les braquages. Un autre passage derrière les barreaux.

Juste après sa dernière sortie de prison, il s'est fait une réputation en se pointant tout seul dans un squat tenu par des Turcs, pour récupérer un copain qui s'y était fait coincer et passait un sale quart d'heure. Un mort et une dizaine de blessés plus tard, il conduisait son pote à la Croix-Rousse pour le faire recoudre.

Arrêté. Relâché car personne n'a voulu témoigner. C'est un cinglé au grand cœur.

Voilà le type qui recherchait Nadia, peut-être celui qui l'a assassinée, celui qui est sans doute maintenant aux trousses de Sebastian pour achever la vengeance du Philosophe.

Wararni. De la particule « war », *sans*, et du substantif « arni », *vainqueur* en amazighs ; « sans vainqueur ». Faut-il comprendre qu'il n'existe personne qui puisse le battre ou que dans son combat avec Sebastian, il n'y aura pas de vainqueur ?

TROISIÈME PARTIE

Arlette



Faire-part de départ



Faire-part du *Monde* :

SEBASTIAN, MURIEL,

DENISE et GISÈLE

ont la douleur de vous faire part du départ de

Madame ARLETTE CHABBE née Hervieux

Ses obsèques seront célébrées

en l'église de Mesnil-Clinchamps, sa paroisse

PS : merci de contacter

webmaster@chabbe.com

pour la date et l'heure.

Wikipédia :

« Mesnil-Clinchamps est une commune française, située dans le département du Calvados et la région Basse-Normandie, peuplée de 985 habitants (les Clinchampoises). »

Arlette Chabbe était clinchampoise.

Qui peut bien être cette Muriel qui se glisse entre l'époux et les deux amies historiques, Denise et Gisèle, sur la grille de faire-part ?

Dans *Le Parisien* :

« On apprend le décès de Mme Arlette Chabbe qui a été retrouvée morte à son domicile de Boudon. Elle était l'épouse du peintre Sebastian Chabbe qui est recherché par la police pour être interrogé dans le cadre du meurtre en début d'année, d'une SDF, Nadia Dijkster. Mme Chabbe était atteinte d'une très grave maladie. »

Nouvel article dans *Le Parisien* :

« Cet après-midi, confirmant des rumeurs qui ont circulé toute la matinée sur Internet, un porte-parole de la PJ a indiqué qu'une enquête avait été ouverte pour le meurtre de Mme Arlette Chabbe. Il a refusé de donner des précisions sur les circonstances de sa mort. Selon plusieurs sites Web, Mme Chabbe aurait été torturée avant d'être assassinée. Le porte-parole de la PJ a refusé de commenter. »

L'affaire gonfle sur le Web. Dans un site particulièrement trash, on parle ainsi de la morte :

« Arlette Chabbe n'était pas la gentille vieille dame, banale et un peu triste du coin de la rue. On pouvait facilement remarquer qu'elle sortait beaucoup trop. C'était une habituée de plusieurs boîtes « chaudes » de la capitale. C'est ce qui explique sans doute sa maladie, que les journaux n'osent pas nommer. Arlette Chabbe avait le sida ! C'était une « cougar », une de ces femmes déjà mûres avec des amants bien plus jeunes qu'elle. Elle vivait depuis plusieurs semaines une liaison houleuse avec un danseur polonais d'une trentaine d'années. La police est sur la piste de

cet amant qui n'aurait pas supporté qu'elle mette un point final à leur liaison. »

Sur un autre site :

« C'est la gardienne qui a découvert la morte. Sa maison est située à moins de cent mètres de la maison des Chabbe. Elle a entendu du bruit vers deux heures du matin. Elle est sortie pour jeter un œil et a trouvé Arlette Chabbe morte, baignant dans son sang, sur le béton de la cour principale. Elle a appelé le 112. »

Arlette avait le sida depuis des mois. Récemment, son état de santé s'était détérioré. Elle n'en avait plus pour longtemps.

À vingt ans, on oublie les précautions car on pense que la maladie n'est pas pour soi. Mais à soixante-dix ans ? On les oublie car la maladie ne fait plus peur ? Parce qu'on n'a plus rien à perdre. Ou peut-être était-elle contaminée depuis longtemps, depuis le temps d'avant, quand on ne savait pas. Peut-être fait-elle partie de ces miraculés qui ont survécu des dizaines d'années grâce aux nouvelles thérapies. Et Sebastian Chabbe ? Est-il contaminé aussi ?

Suite :

« Arlette Chabbe a passé plusieurs longs séjours à l'hôpital. Elle est revenue chez elle pour la dernière fois, il y a une quinzaine de jours. Elle voulait mourir chez elle. La scène de sa mort aurait pu laisser penser qu'elle s'était jetée par la fenêtre de sa chambre. Mais le rapport du médecin légiste ne laisse place à aucun doute : elle a été torturée.

On sait juste qu'elle a commencé la soirée par une très longue série de blanc-cassis, dans un bar boudonnais qu'elle fréquentait. L'alcool était contre-indiqué avec tous les médicaments qu'elle était censée prendre. En rentrant chez elle, elle s'est gavée de somnifères mais pas assez pour y rester. Et puis son agresseur est arrivé et ça a dû être violent. Quelques heures plus tard, l'inconnu la balançait du premier étage, les mains liées dans le dos pour être sûr qu'elle ne puisse pas amortir sa chute. Ensuite, il a retiré les cordes des poignets et a installé Arlette Chabbe, pourtant déjà décédée, plus confortablement. Allez savoir pourquoi. »

Si on cherchait à la faire souffrir, elle a dû implorer qu'on l'achève. Si on voulait la faire parler, elle a sans doute raconté les secrets de sa mère.

Suite :

« Un voisin aurait parlé avec Sebastian Chabbe dans une rue voisine, quelques heures avant le meurtre d'Arlette. Le couple fréquentait le Donjon, une boîte sado-maso. On pourrait penser à un jeu érotique qui aurait mal tourné. Mais avec une partenaire en phase terminale ? La réapparition de Sebastian Chabbe juste avant la mort de son épouse l'incrimine. Cela engage les enquêteurs vers une thèse de jalousie et de crime passionnel. Sebastian Chabbe aurait perdu tout contrôle en apprenant qu'elle le trompait avec un gigolo polonais. »

Question : Si Sebastian a voulu faire croire au suicide de son épouse, pourquoi ne l'a-t-il pas « suicidée » proprement dans le salon plutôt que cette boucherie dans la cour ?

Réponse : Ça, c'est simple. Quand Sebastian était petit et qu'il se disputait avec sa sœur, Aimé leur répétait : « Si l'un de vous doit tuer l'autre, faites ça dehors ! Je viens juste de finir le ménage. » Arlette venait-elle de finir son ménage ?

Pour La Bastide, Sebastian vient au secours d'une amie. Il tue un truand pour aider une copine. Il tue Nadia, cette même copine, dans une bagarre d'amants alcoolos. Il tue Arlette par jalousie. Un monde simple. On file un coup de main. On tue. On ne se supporte plus. On dégomme. On aime. On massacre. Le petit mac de La Bastide, un ! Nadia, deux ! Arlette, trois. Et un, et deux, et trois. C'est un champion, un *serial killer*.

Soupçonné pour trois meurtres sans le début d'une preuve. À chaque fois, il est vu dans le coin et alors ? Pas de bol ; il est toujours là au mauvais moment. Nadia s'est peut-être suicidée. Et Arlette a très bien pu être assassinée par un porte-flingue du Philosophe. Sebastian n'aurait pas pris le risque d'assassiner son épouse alors qu'il était recherché par la police pour le meurtre de Nadia.

Le truand de La Bastide méritait bien sa mort. Moins un ! Nadia s'est suicidée. Moins deux ! Sebastian n'est pour rien dans le meurtre d'Arlette. Moins trois ! Moins un. Moins deux. Moins trois. Zéro !

Une photo du cadavre d'Arlette sur un site Web. Quelqu'un qui passait par là avec un iPhone ? Comment peut-on être assez pourri pour publier ce genre de photos au mépris de la morte et de ses amis ?

Ce qui gêne sur la photo, c'est une impression de mise en scène, comme si un artiste, peut-être Sebastian Chabbe, avait cherché à transformer la scène du crime en tableau.

Et si un jour tu m'abandonnes



Les amis de Sebastian avaient rarement des atomes crochus avec Arlette. Heureusement, on n'est pas obligé d'aimer les épouses de ses amis. Ils ne la détestaient pas. Ils avaient juste du mal à imaginer comment Sebastian avait pu se laisser séduire par cette grande bringue blonde, froide et vulgaire. Elle devait être très belle quand Sebastian l'a rencontrée, très différente des femmes simples et chaleureuses de la famille Chabbe.

Un cousin de Sebastian :

– On faisait des efforts pour lui mais on n'y pouvait rien, on n'aimait pas son Arlette. Doucereuse, hypocrite avec son sourire faux, figé. Pendant les réunions de famille, elle s'ennuyait aux abonnés absents, décalée, mal à l'aise. Elle nous faisait sentir que notre monde n'était pas le sien. C'était quoi le sien ? Ses amants ? Sa collection de sous-verres à bière ?

À l'époque, la mixité dans le mariage était moins admise qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ses parents à elle, très cathos, avaient choisi de nier jusqu'à l'existence du gendre sémite. Dans la famille juive, l'arrivée d'une belle fille goy, d'une fille des « nations », avait été vécue comme une catastrophe. S'ils

voulaient le bonheur de Marcel, les oncles et tantes Chabbe n'arrivaient pas à imaginer que la perle de la famille puisse s'épanouir au cou de cette étrangère probablement antisémite. Au début, c'était peut-être moins de l'antipathie pour elle, que la peur qu'elle ne les méprise. Et comme Arlette n'a rien fait pour s'intégrer, ils l'ont vite détestée. Lui était déchiré entre la peine qu'il faisait aux siens et son amour pour la blonde.

Il aimait raconter :

– Sur le Titanic, il y avait trois amis, un goy, un ashkèn et un séf, qui voyageaient avec leurs épouses, leurs mères et leurs maîtresses. Il ne restait que trois places sur un canot de sauvetage. Le goy a choisi sa maîtresse et l'ashkèn sa femme. Le séf a donné la place à sa mère bien sûr.

Mais la vie ne se résume pas à une grosse blague pourrie. Sa mère à lui était morte en le mettant au monde.

La famille bruissait de ragots, de ces histoires que l'on raconte en baissant la voix quand passent les enfants. Pour Arlette, ça démarrait par le classique : « À part le train, tout le monde lui est passé dessus. » Puis on détaillait :

– Quand elle était ado, elle s'est agenouillée devant la moitié des hommes de son village. À dix-huit ans, elle s'est sauvée chez un cousin qui réussissait comme négociant dans une ville voisine. Au bout d'un an, elle l'a quitté. Le pauvre a essayé de la tuer à coups de revolver. Mesquine ! Il tirait comme un pied.

Le cousin négociant a vraiment existé. Pour se remettre de son désespoir quand elle est partie, il a écrit un roman médiocre, publié à compte d'auteur, dont un passage parle peut-être d'Arlette :

Elle a proposé : « tu m'héberges ; je partage ton lit deux nuits par semaine ». Une pareille beauté, ça ne se refusait pas. Elle est restée un an. Un jour en rentrant du boulot, il a découvert qu'elle était partie, sans laisser d'adresse. Finalement, le départ de la jeune femme était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Elle savait être totalement soumise et en même temps, parfaitement indifférente. Elle le dominait et le manipulait. Elle l'avait plongé, lui jusqu'alors banalement normal, dans un univers troublant, malsain, nauséabond. Elle l'encourageait à aller toujours plus loin. Elle était l'accompagnatrice, la rabatteuse de proies, qui cherchait à satisfaire les caprices du monstre qu'il devenait. Après, elle était celle qui « nettoyait » quand il s'assommait dans l'alcool pour oublier. Elle ne connaissait pas la honte, immunisée contre toute morale. Moins égérie ou complice que spectatrice sans état d'âme, elle était aussi celle dont la présence motivait les expériences. Il glissait lentement vers la folie, à peine humain dans cette surenchère de mise en scène, de domination, de jouissance, devenu presque impuissant, s'enfonçant toujours plus loin dans l'abject pour reconquérir sa virilité perdue. Quand l'affaire est venue devant la justice, elle était loin. Ils se sont acharnés sur lui.

Bien sûr, on est dans le roman et c'est écrit à l'encre de haine. L'héroïne qu'il raconte n'a peut-être rien à voir avec Arlette. Ou peut-être tout à voir.

Ce qu'on sait : peu après le départ d'Arlette, il a été arrêté pour une histoire de mœurs ; il a été condamné à deux ans de prison, libéré après un an pour bonne conduite ; elle a juste été interrogée.

Quand elle a quitté le cousin négociant, elle est montée à Paris. Elle a trouvé du travail comme apprentie couturière à la Muette. Mais la paie trop modeste ne suffisait même pas à payer ses fringues. Elle posait pour des artistes. On dit qu'elle arrondissait aussi ses fins de mois comme hôtesse dans un bar du Sentier. Mais s'il fallait croire tout ce qu'on dit.

Quand Arlette a été expulsée de son meublé du *Lapin Agile*, elle s'est installée chez un étudiant fraîchement évadé de l'hôtel particulier de ses parents. Après plusieurs mois de vie bourgeoise, elle a fini par admettre qu'il ne voyait en elle qu'une amourette en CDD. Alors, elle s'est installée chez Sebastian. On est moins dans le béguin incontrôlable que dans l'arrangement entre amis, dans le système d'échange local. L'artisan ne répondait pas à ses rêves de promotion sociale. Mais il était amoureux d'elle et son charme chaleureux faisait oublier le corps trop massif, le visage anguleux. Et puis, elle croyait à son talent ; elle envisageait son succès. Et un soir de déprime, parce qu'il la faisait rire, dans l'absence d'alternative, elle a accepté de l'épouser.

La réussite de l'artiste s'est embourbée bien loin des rêves de l'épouse. Pourtant elle est restée, allez savoir pourquoi.

Antoine Biche raconte :

– Je l'ai rencontrée pour la première fois quand nous étions tous très jeunes, dans un bar du côté de Montmartre. Quand je l'ai vue, grande, avec ses cheveux lâchés, sa longue robe rose, j'ai pensé à un tableau d'Edward Hopper, « Oiseaux de Nuit », la même froideur, la même distance et l'absence d'illusion consommée. Derrière son sourire hautain, se cachait une Barbie pétasse au pubis bien lisse, qu'il ne fallait pas embrouiller. Un soir, j'étais dans un bar des Abbesses, en train de prendre un verre

avec Nadia, une jeune prof de lettres qui fricotait avec Sebastian, quand Arlette est entrée. La légitime a pris un pied de tabouret et en a balancé un coup violent sur la prétendante, comme ça, sans sommation. Nadia a eu de la chance. Elle était de dos et elle a reçu le coup sur l'épaule. Après ça a dégénéré. J'ai appris que des mois plus tôt, prise par surprise, Nadia s'était déjà fait déroouiller par Arlette. La petite prof n'était pas du genre à se laisser tabasser une deuxième fois. Elle a cassé une bouteille et s'est servie du tesson. On a dû s'y mettre à plusieurs pour les empêcher de se tuer. Nadia a eu un bras et plusieurs côtes cassées et Arlette, plusieurs points de suture.

Arlette a vite découvert que Sebastian ne pouvait se satisfaire d'une seule femme, qu'il avait besoin de collectionner les conquêtes comme il aimait souffler le verre, modeler la terre, couler le béton, mélanger les couleurs. Elle fermait les yeux sur ses infidélités, les encourageait même quand elles restaient du domaine du jeu, les utilisait pour assurer son emprise sur lui. Pourtant, elle refusait l'idée qu'il puisse en aimer une autre. C'était là l'origine des deux violentes bagarres avec Nadia, comme d'autres sombres règlements de compte. Il paraît même qu'une pharmacienne qui s'intéressait de trop près à Sebastian aurait disparu mystérieusement.

Était-elle sérieuse Arlette quand elle disait à son époux :

– Et si un jour tu m'abandonnes, je saurai te retrouver au bout de la Terre. Je te couperai les couilles et je les ferai sucer à la pétasse que je trouverai près de toi.

Quand il éclatait de rire en entendant ça, elle insistait : « Ce n'est pas une formule de style ! »

Il était normal, pour la famille de Sebastian, d'accepter chez lui ses frasques amoureuses bien naturelles quand celles de son épouse en faisaient une salope. La vieille injustice se perpétuait.

À travers les échecs et les victoires partagées, les moments de bonheur et ceux de détresse, Arlette est devenue la compagne d'une vie. Il ne pouvait pas vivre seulement avec elle. Il ne pouvait pas vivre sans elle. Elle était son témoin, celle qui lui donnait ses médicaments quand il était malade, celle qui lui ferait avaler la dernière pilule quand ce serait l'heure. Cela ne s'est pas passé comme prévu. Elle est morte et il vit toujours.

Ils n'avaient pas d'enfants, un vrai drame pour l'époque. On la tenait bien sûr comme responsable de l'échec du couple : « En couchant à droite, à gauche, elle s'est chopée une chaude-pisse mal soignée qui lui a bousillé le col de l'utérus. »

Une chaude-pisse. On fait plus classe !

Un jour, ils étaient déjà d'un âge avancé, une cartomancienne a prédit à Sebastian qu'ils auraient un enfant. La réaction d'Arlette fut celle de Sarah dans la Bible : « Arrête tes conneries ! Je suis trop vieille. ».

Ils consultèrent des spécialistes, essayèrent des marabouts, jusqu'à ce qu'Arlette comme Sarah « cesse d'avoir ce qu'ont les femmes ». Et comme Sebastian n'était pas Abraham, ils surent définitivement qu'ils n'enfanteraient pas.

Cette absence les conduisit au bord du divorce, dans l'insistance des tantes de Sebastian à ce qu'il fonde une famille. Il résista, peut-être parce qu'un autre échec aurait mis en lumière sa propre stérilité, ou parce qu'en dépit des disputes et des infidélités, il aimait

toujours sa grande blonde trop maigre, qu'il l'aimait plus que son désir de postérité.

Cette absence, ils l'ont compensée un temps par un chien. Un jour, Sebastian est rentré chez lui avec une pauvre bête battue, arrachée au commerçant fasciste qui la martyrisait. Il aimait raconter cette histoire :

– J'ai demandé à mon rabbin de faire circoncire mon chien Isaac. Il a refusé. Je lui ai proposé mille euros, dix mille euros. À cent mille, il a hésité. À cent cinquante, il a accepté avec une bonne excuse : « Doberman par sa mère. C'est juif ça ! »

Suivait une de ses phrases favorites : « Mon humour ne vaut pas ma peinture ! » Et il se trouvait toujours un de ses amis pour dire alors : « Dieu est grand ! Merci pour elle. »

Sur la circoncision d'Isaac, il ajoutait :

– Comme mon bâtard avait une fougoune, Arlette l'a appelée Sultane. Un beau prénom pour une chienne, moitié juive, moitié catho. Mais je persiste et signe. Si elle avait eu un prépuce, je l'aurais faite circoncire et je l'aurais appelée Isaac.

Beaucoup gardent de Sebastian l'image de ce fort des Halles, promenant au bout d'une laisse une erreur de la nature de couleur indéfinissable, qui passait son temps à aboyer, en tapant sur les nerfs des passants.

Si c'est lui qui avait récupéré Sultane, c'est Arlette qui s'en occupait, la nourrissait, la soignait. Contredisant ceux qui la disaient incapable de sentiments, elle a pleuré quand Sultane est morte.

L'absence d'enfants, ils la compensaient aussi en sortant énormément. Pour éviter de se retrouver seuls, face à face ? Côté

pile : cinéma, théâtre, opéra. Côté face : les soirées hard de la capitale. Il ne leur était pas plus concevable de rater le vernissage d'une expo que l'ouverture d'un nouveau club échangiste. Et puis, ils voyaient beaucoup ses amis à lui. Quand elle se plaignait à son époux de l'hostilité de l'un d'eux, il répondait :

– La quasi-totalité de la population du globe n'a jamais entendu parler de toi. Parmi le nombre minuscule de ceux qui t'ont rencontrée, combien te considèrent assez importante pour te détester ? Oublie-les !

Arlette appartenait à une association qui s'occupait de femmes SDF. Les mauvaises langues disaient que c'était pour avoir ses bonnes œuvres comme les autres bourgeoises du quartier. Ceux qui la connaissaient savaient bien qu'Arlette ne faisait jamais rien pour faire comme les autres, ou pour plaire à qui que ce soit. Dihya, une de celles qu'elle a aidées, raconte :

– Les autres nous faisaient la morale. Elle, jamais ! Je me rappelle d'une fois, je venais d'aligner plusieurs jours de défonce. J'étais sale. Je m'étais pissée dessus. Elle m'a lavée en me parlant de la dernière expo qu'elle avait vue à Pompidou.

Une voisine :

– L'été dernier, mon mari s'est tiré après avoir vidé les comptes en banque. Je n'avais même pas de quoi acheter à manger. Les voisins ont fait semblant de ne rien voir ; peut-être même qu'ils n'ont rien vu. Plus d'une fois, je n'ai pu dîner que parce qu'Arlette m'apportait une casserole pour me faire goûter un plat qu'elle venait de préparer. Malgré ses fringues chics, je peux vous dire qu'elle n'était pas d'ici. Elle sait ce que c'est que la vraie mouise.

Elle adorait danser, une passion qui lui collait à la peau depuis son adolescence et les fêtes organisées dans la salle paroissiale. Jeune, elle pouvait passer des heures dans un bal ou une guinguette. Elle ne manquait jamais de cavalier. Moins jeune, elle a continué dans les centres de fitness, les écoles de salsa ou de tango, et des clubs de danse d'après-midi à l'ambiance sinistre où il faut payer les prestations de ses cavaliers. Elle fréquentait régulièrement la salsa des bords de Seine, près de Jussieu.

Son prof d'aérobic raconte :

Elle avait plus de tonus que beaucoup de filles de vingt ou trente ans de moins. Mais elle poussait trop. Si une gamine à côté d'elle accélérait, il fallait qu'elle suive. Elle a fini par nous faire un malaise vagal. Je lui ai dit de se calmer. Tu parles !

Ça médisait dur sur son compte dans le quartier. Une voisine acariâtre raconte :

– La salope couchait avec tout ce qui passait près de sa truffe, gonze ou gazon. Il était cocu grave son chef de gare. Elle se serait fait sauter par un bonobo si elle avait pu mettre la main dessus. Exhibo. Échangiste. Sado-maso. Même pédophile ! Un jour, ils ont récupéré une gosse, une Vietnamiennne, une sale petite vicieuse avec le mal dans la peau. Va savoir où elle traînait avant. Et les fringues, les piercings, le maquillage. La fille de Ronald McDonald échappée de Sainte-Anne. Bien sûr qu'ils se faisaient aussi la gamine. Elle et lui, tous les deux. Des tarés je vous dis. Je l'ai déclaré à la DASS et au commissariat. Ils n'ont rien fait, ces feignants. La petite salope écrivait des cochonneries sur mon mur. Encore une plainte au commissariat qui n'a servi

à rien. Les policiers ont dû se faire polir le jésus par cette petite pétasse pour enterrer le dossier. Sale niacouée ! On devrait la renvoyer dans son pays.

Difficile de croire quelqu'un avec autant de haine et de bêtise.

Le cauchemar de Dorilla



Dans son interrogatoire surréaliste, Banco, un des clochards qui était avec Nadia le soir de sa mort, a dit : « La jument d’Ourasi se meurt du scid ». On ne savait pas alors comment interpréter cette information. Maintenant on sait que « la jument d’Ourasi », l’épouse de Sebastian, Arlette, était en train de mourir du sida. Il a aussi dit : « Du côté de chez Dorilla ». Dorilla, la gardienne de la propriété des Chabbe, faisait une entrée discrète dans l’histoire.

Dorilla devait mettre de l’ordre dans son récit de cette fameuse nuit. Voilà ce qu’elle a raconté tant de fois.

– J’étais assise à côté d’Arlette qui me regardait d’un air bizarre. Était-ce l’étonnement, la peur ou la haine que je pouvais lire dans la courbe de sa bouche, dans son visage abruti par l’alcool et les médicaments ? Et puis ses traits se sont adoucis, son regard usé s’est réchauffé, et dans un murmure, elle a chantonné : « Petit Lulu. Petite Lulu. » Je n’avais pas besoin qu’elle me rappelle que j’ai été Lulu.

Sur l’écran géant, les participants de Koh Lanta vivaient leur vie exotique en *prime time*. Ce qui était inquiétant, c’était moins le silence de la télé dont Arlette avait coupé le son, que l’intensité avec laquelle la vieille dame suivait le jeu, comme si sa vie se résumait à ce choc de héros, très loin d’ici, au Vietnam. Je n’avais

jamais regardé cette émission. J'essayais d'en comprendre les règles, de deviner les défis que j'ignorais.

La beauté des visages de ces inconnus, résultats énigmatiques d'un casting improbable, dépassait la simple esthétique. Elle tenait de l'effort, de la fatigue, des souffrances mises en scène, prises en images, dans des écrans de plages invraisemblables de béatitude. Elles étaient admirables les rides de cet athlète d'une quarantaine d'années. Elle était magnifique la peur de cette femme qui hésitait devant un pont trop fragile. N'était-il pas émouvant l'épuisement du jeune homme au visage constellé de taches de rousseurs ? Ils vivaient ; ils s'agitaient dans un combat douteux.

Arlette était intensément plongée dans le jeu. Soudain, elle s'est agitée, fixant un point à côté de la porte : « Il est là. Il est revenu. » Je lui ai demandé qui ? Arlette n'a pas répondu. Sa bouche est devenue une grimace de haine. Et d'une voix forte et vibrante, elle a hurlé des insultes incompréhensibles dans une langue qu'elle n'avait jamais parlée.

Une minute interminable. Elle s'est calmée, plongée dans l'action qui défilait à l'écran. Répétition !

Murmure de la vieille femme :

– Il faut se méfier des foulards rouges. Le jeune type qui est avec les filles. C'est lui qui va partir. Tu vas voir. Regarde les marques de pas dans le sable disparaître dans le vent. Bientôt, c'est son tour. Bientôt c'est mon tour. Il est déjà venu plusieurs fois pour moi. Mais je ne vais pas partir. Pas ce soir. Même s'il est là.

– Qui est là ? je lui ai demandé.

– Le mal qui tourne autour de moi, qu'on ne voit pas, qui est là. Regarde le jeune ! Il est condamné. Il va emporter le mal avec lui.

La folie qui prenait possession d'Arlette m'a terrorisée. Que fallait-il faire ? Deux fois déjà, j'avais appelé les pompiers. La première fois, quand ils étaient arrivés, Arlette s'était calmée. Elle a plaisanté avec les jeunes hommes, les a gentiment dragués, leur a expliqué que tout allait bien. J'ai dû signer une décharge et ils sont repartis. Je les ai fait revenir une deuxième fois quand la vieille femme a tenté de se suicider. Cette fois-là, ça s'est fini à l'hôpital Ambroise Paré.

J'hésitais à les rappeler. Plusieurs fois, Arlette a plongé dans un délire si sauvage et violent qu'on pouvait croire qu'elle avait définitivement basculé dans la folie. À chaque fois, la tension finissait par retomber. Sebastian est arrivé, enfin. Arlette a retrouvé des forces pour dire :

– Il était une fois une princesse trop belle pour le monde d'ici-bas. Dans son berceau, une sorcière lui jeta un sort : « Tu seras beaucoup désirée. Tu seras beaucoup aimée. Tu finiras par mépriser les hommes à qui tu te seras donnée. Et quand le démon de tous les démons viendra te prendre, tu n'auras plus rien à lui offrir. »

Ces mots ont comme aspiré ses dernières forces. Arlette usée, meurtrie, le regard baissé, la voix hésitante et tremblante, a supplié Sebastian d'abréger ses souffrances. Lui, peut-être parce qu'il n'arrivait pas à imaginer la vie sans elle, a préféré nier la réalité et affirmer contre toute vraisemblance qu'elle allait aller mieux.

Grimace d'Arlette qui dans un murmure a commencé à réciter la litanie des irréparables effets de sa maladie. Soudain, elle s'est crispée et la haine lui a redonné des forces pour hurler :

– Lâche ! Tu as assassiné cette salope de Nadia. Mais quand c'est mon tour, tu n'as plus les couilles. Comment ai-je pu perdre ma vie avec un minable pareil ? Connard ! Fils de pute ! Je ne t'ai jamais aimé. C'est Lucjan qui m'a appris à jouir.

– Alors demande à ton gigolo de t'achever, a répondu Sebastian dans un murmure.

Ils se sont entêtés tous les deux. Plus tard, Arlette s'est tournée vers moi. Elle m'a suppliée à mon tour de l'aider à mourir. J'ai refusé en pleurant.

J'aurais dû. L'an dernier, quand j'ai retrouvé Arlette presque morte dans sa douche, après sa tentative de suicide aux tranquillisants, j'aurais dû la laisser mourir et le cauchemar était terminé. Mais je n'ai pas réfléchi.

J'ai demandé à Sebastian de la faire mourir. Il a refusé. Ils ont recommencé à se disputer. Je ne supportais plus de les voir se déchirer. J'ai abandonné Arlette.

Au début, Dorilla n'a pas dit aux enquêteurs que Sebastian était là. Puis, il est devenu impossible de nier la présence du peintre sur les lieux. Elle a reconnu qu'il était bien là mais elle a insisté sur son refus d'aider Arlette à mourir.

La suite du récit de Dorilla :

– Plus tard, j'ai cru entendre du bruit du côté de la maison. L'inquiétude m'a donné la force d'y retourner. Sebastian était parti. Le corps d'Arlette baignait dans son sang. J'ai appelé la police.

Le poulet m'a dit plus tard qu'elle avait été torturée, méchamment. Comme si on pouvait l'être gentiment, pourquoi pas tendrement. Le nugget prenait du plaisir à me donner des précisions sur les tortures qu'Arlette avait subies. Dans l'espoir que je dénonce Sebastian ? Ou peut-être que de raconter ce genre de trucs le faisait bander ? Je refusais d'écouter.

Quand je l'ai retrouvée morte, je suis restée sonnée pendant un long moment. Ensuite, j'ai mis mes gants de ménage et j'ai « arrangé » la scène. J'ai commencé par redonner à Arlette un peu de dignité. Je lui ai détaché les mains. Je lui ai trouvé une position plus confortable. J'ai remis en place la frange de ses cheveux blonds. Je l'ai installée dans une pose plus sexy. Elle adorait séduire.

Le flic a expliqué à Dorilla comment ce genre de gestes détruisait une enquête. Elle s'est excusée. Elle n'avait pas l'habitude.

Suite :

– Ensuite, je suis rentrée dans la maison. J'ai fait disparaître les traces de Sebastian. J'ai vidé le cendrier dans les toilettes. J'ai lavé les verres qui traînaient dans la cuisine. J'ai essayé d'enlever les empreintes que Sebastian avait laissées. Je me disais que si j'en oubliais, ce n'était pas grave. Il habitait ici jusqu'à la mort de Nadia Dijkster. Je suis désolée. Je voulais protéger un ami. Je lui avais demandé qu'il aide Arlette à mourir. Je ne savais pas pour les tortures. Pourquoi les tortures ? Ça ne veut rien dire.

On connaît mal les gens. Sebastian je le connais et depuis longtemps. C'est impossible ! Ça ne lui ressemble pas. Le meurtre d'Arlette, je ne sais pas. Mais des tortures. Non ! Ça ne lui ressemble pas.

Elle a fermé les yeux et raconté le rêve qu'elle fait depuis ce jour-là :

– Voilà le cauchemar que je fais depuis. Sebastian a choisi cette fin barbare pour se venger des mots cruels qu'elle a prononcés. Il lui a expliqué ce qu'il allait faire. Ils sont calmes tous les deux maintenant. Il lui attache les mains derrière le dos. Les dents serrées, elle le fixe d'un regard glacial, en silence. Elle a accepté le prix à payer. Il ouvre la fenêtre. Il la tient au-dessus du vide par les pieds. Le corps d'Arlette miné par la maladie est d'une impressionnante légèreté. Il la garde un moment comme cela, espérant qu'elle panique, qu'elle hurle de terreur. Mais elle ne réagit plus ; elle est comme absente. Elle pendouille comme une poupée ridicule, sans vie. Alors, il la laisse glisser et elle s'écrase dans un bruit sourd sur le béton, trois mètres plus bas. Elle est allongée, immobile, baignant dans une tache de sang, très rouge, irréaliste. Arlette est morte. Sebastian l'a tuée ! Et je vois cette scène et je ne peux pas y croire. Ce n'est pas parce que j'admire Sebastian que je n'y crois pas, pas parce que c'était un ami, mais parce que sans lui, je ne serais pas Dorilla. Et s'il a fait ça, c'est un peu moi qui l'ai fait aussi.

Luxe, calme et volupté



Selon son médecin traitant, Arlette n'en avait plus pour longtemps à vivre. Elle ne voulait pas que son corps continue d'être un champ de bataille entre les hordes de maladies opportunistes déchaînées par le virus et les légions de molécules belliqueuses pilotées par des sorciers. Elle ne prenait plus que des calmants de plus en plus violents. Elle s'est traînée au Carrefour, en début d'après-midi. On ne sait pas ce qu'elle a acheté. Après, on ignore ce qu'elle a fait. Elle est morte au milieu de la nuit, entre une heure et deux heures du matin.

La mort d'Arlette tombe trop bien. Elle met des sous-vêtements sexy, une belle robe bleue trop courte. Elle se gave d'alcool et de médicaments. Et elle meurt. On attend une fin vaporeuse, dans le luxe, le calme et la volupté de son salon. Mais ça dérape ! La fin de l'histoire est violente. Elle est torturée. Elle plonge de l'étage, les mains liées dans le dos.

Faut-il en faire tout un pâté de ce meurtre, alors qu'il lui restait si peu de temps à vivre ? La gravité du meurtre est-elle proportionnelle à la durée de vie détruite ? Le meurtre d'un enfant est-il plus grave parce qu'il peut moins se défendre ? Ou plus grave parce que statistiquement, on lui prend plus de vie ? Dans le cas d'Arlette, vu le peu de temps qu'il lui restait à vivre, ce n'était qu'un petit meurtre sans importance. Disons trente-cinq

ans de prison si on assassine quelqu'un avec une espérance de vie de soixante-dix ans. Petite règle de trois. Ça fait quinze jours si on compte qu'il restait à Arlette peut-être un mois à vivre. Trop peu pour justifier un procès long et coûteux. Il vaut mieux fermer les yeux. Pourquoi assassiner Arlette alors qu'il suffisait de patienter un peu ? On ne prend pas le risque d'aller en taule pour achever une femme qui n'a plus d'espérance de vie. Cela n'a pas de sens. Et la torture ? S'agissait-il de lui faire dire où se cachait son époux ? Ou voulait-on la punir ? Voulait-on impressionner Sebastian ? Il savait déjà que les tueurs du Philosophe n'étaient pas des rigolos. Qu'est-ce qui pouvait l'impressionner ? Et ça se paie combien de jours de prison de torturer une vieille dame au pied de la tombe ?

Que d'interrogations. Si Arlette avait le sida, Sebastian était-il aussi contaminé ? Est-ce important de savoir si c'est lui qui lui a passé le virus ? Et le porteur précédent ? Était-ce un homme ou une femme ? Ces questions sont intéressantes car elles participent à donner un sens à l'histoire. Une contamination de l'un d'entre eux au champ d'honneur du cul serait plus noble que le partage d'une aiguille pourrie. Mais est-on ici pour choisir ? Si c'est la femme adultère qui transmet le virus, elle devient l'héroïne, celle qui décide la mort. Mais si c'est lui qui apporte la sale bête, le bourreau des cœurs devient bourreau tout court. Plutôt que cette infamie, on peut préférer la thèse des deux époux contaminés ensemble dans une partie carrée, victimes collatérales d'un goût commun pour l'échangisme.

L'histoire ne dit pas. L'histoire ne choisit pas. La maladie restera absurde, intolérable. Et c'est cette injustice qui donne un sens à leur destin.

Un vinyle sur un débris de pick-up



Gisèle a mis un vinyle sur un débris de pick-up. Elle écoute de vieilles comptines en contemplant une photo. C'est la plus vieille photo qu'elle ait d'Arlette, un petit format en noir et blanc.

Arlette est la jolie gamine avec le nœud dans les cheveux qui illumine. Elle est sûre d'elle, souriante. Gisèle est la petite boulotte qui fixe l'objectif du regard. Les notes du piano de la maîtresse se sont évanouies depuis des lustres. Peut-être jouait-elle cette même comptine qui réveille tant de souvenirs. Gisèle ferme les yeux et se met à tourner avec les autres, le nez dans les cheveux d'Arlette, essayant de gommer sa peur du photographe. Elle frotte ses pieds par terre comme on lui a dit de faire. Elle lève maladroitement les bras. Elle s'imagine fantôme. Elle est devenue la gamine dans les pas de son amie, la petite fille un peu boulotte qui danse maladroitement. La vieille dame au cheveux blanchissants essuie une lame ; pendant quelques instants, elle est redevenue la jolie gamine qui danse avec son amie.

La famille de Gisèle était pauvre. Il n'y avait pas toujours à manger chez elle. Quand Arlette est partie à Paris, elles se sont écrit régulièrement. Plus tard, Arlette a convaincu son amie de quitter le village pour venir la rejoindre et lui a fait découvrir la vie

de la capitale. Quand Gisèle a eu un gros pépin, elle l'a aidée sans hésiter une seconde. Depuis, dans une reconnaissance sans limite et une admiration sans borne, Gisèle lui est inconditionnellement dévouée.

Quand après des années de mariage, Arlette a parlé de séparation, Gisèle lui a conseillé de rester avec Sebastian, pour l'argent, pour le confort, pour ne pas retrouver les petits boulots et la précarité. Elle lui a conseillé de « mettre de côté » jusqu'à ce qu'un divorce bien négocié lui assure de quoi vivre convenablement. Des années plus tard, quand Arlette a reparlé de divorce, Gisèle l'a encore incitée à rester ; l'admiratrice inconditionnelle n'a pas hésité à faire remarquer qu'aux négoces de l'amour, le corps d'Arlette avait perdu de sa valeur marchande.

Un jour, une phrase de Gisèle a mis Arlette hors d'elle : « Tu aimes ton Sebastian. Tu l'aimes par habitude. »

C'est vrai qu'après aussi longtemps de vie commune, Arlette aurait eu du mal à se passer de lui. Elle avait besoin de la présence de son artiste, de ses envies, de ses décisions. Même leurs disputes faisaient partie de sa vie. À défaut d'autre mot plus approprié, on va dire avec Gisèle qu'Arlette aimait Sebastian « par habitude ».

Gisèle pleure Arlette, amour adolescent. Elle pleure la seule personne qui l'ait jamais aidée.

Dans le village où elles ont grandi, on raconte cette histoire.

Elles étaient trois amies qui n'avaient peur de rien, qui ne reculaient devant rien. Une nuit bien noire, comme elles s'en revenaient de la fête du village voisin, trois diables les ont rejointes. D'abord ils ont crié de loin des bêtises, des horreurs sur les plaisirs qu'ils allaient leur faire partager. Puis, ils se sont

rapprochés ; ils jetaient des pierres bien dures. Ils riaient. L'orage qui approchait les énervait. Leurs mots étaient de plus en plus crus, leurs propos monstrueux. Elles ne riaient plus. Elles couraient en silence. La plus jeune, la plus fragile, la plus jolie, ils l'ont rattrapée. Elle aurait peut-être été plus rapide qu'eux mais une pierre en plein front l'a fait trébucher. Arlette et Gisèle découvraient la peur qui naît du fond des tripes et submerge ; elles ont abandonné leur amie. Le corps de Suzanne a été retrouvé le lendemain, totalement drainé de son sang, dans la plus pure tradition des vampires. Le village s'est refermé sur le silence. Le jour de son enterrement, un jeune paysan du village voisin a été retrouvé dans son champ, le corps couvert de marques de coups, le sexe tranché enfoncé dans la bouche. Quelques jours plus tard, un de ses amis subissait le même sort. Ils étaient trois amis qui n'avaient peur de rien, qui ne reculaient devant rien. Deux sont morts. Le troisième a disparu. On a d'abord pensé qu'il avait subi le même sort et que son corps pourrissait dans un ravin. On a appris par la suite qu'il s'était enfui. Il ne voulait pas finir comme les deux autres. Lui aussi avait appris à connaître la peur. Depuis ce jour-là, les filles du village hésitent à se rendre à la fête du village voisin et les gars du village voisin n'aiment pas trop quand elles viennent.

Ses couilles à Montmartre



Denise est une amie bien plus improbable d'Arlette. Elle vient d'une vieille famille bourgeoise et protestante. Elles se sont rencontrées à un vernissage et ont sympathisé dans le rejet d'un public prétentieux. Il leur a fallu du temps pour devenir amies. C'est Denise surtout qui se racontait, Arlette écoutant, posant des questions, proposant des options, sans jamais juger.

Même si les principes rigides de Denise se sont beaucoup érodés avec le temps, Arlette savait devenir silencieuse quand elle sentait qu'elle atteignait la frontière floue et mouvante de ce que son amie pouvait entendre.

Denise s'est dévoilée à Arlette comme à personne d'autre.

Un jour que Denise lui racontait en riant ses derniers démêlés avec son époux, Arlette l'a interrompue :

– Ton mari est un gros con ; tes enfants sont des monstres, tes collègues de bureau des débiles profonds ; tu habites dans un endroit nul à chier et ton boulot pue la merde.

– C'est la vie d'une grosse moitié des femmes de ce pays.

– Elles, on s'en fout ! Mais toi, on fait quoi ? interroge Arlette.

– Il n'y a rien à faire.

– Il y a toujours quelque chose à faire. Découpe ton connard de mari en morceaux ! Vingt morceaux, un pour chaque arrondissement de cette ville où il ne veut jamais t’emmener passer une soirée.

– Et ses couilles à Montmartre où habite la salope avec qui il me trompe ?

– Et sa tête par Colissimo à sa mère qui te saoule, conclut Arlette.

Denise a préféré prendre ça comme une plaisanterie.

Pour Arlette, Denise effaçait trop sa vie devant celle de son polytechnicien de mari. Denise aimait être le faire-valoir. Elle était la chatte qui fait la grasse matinée quand lui s’acharne devant son écran, qui fait la sieste à l’ombre de l’olivier quand le maître court d’une réunion à l’autre. Qui est intelligent ? Lui qui gagne l’argent à la sueur de son front ou elle qui le dépense ? Denise savait que la vie n’est qu’un souffle qui s’évanouit trop vite et elle en tenait compte.

Un jour, elle a osé dire à Arlette qu’elle n’aimait pas la peinture de Sebastian. Arlette a avoué qu’elle était du même avis, qu’elle trouvait trop confus les barbouillages de son mari. Elle a demandé en riant à Denise de ne pas trahir le secret. L’ancien modèle qui courait les vernissages et les expositions, l’amie de peintres, de sculpteurs, de critiques, de mécènes, de galeristes, n’appréciait pas plus que ça, les arts plastiques. L’impiété de la gardienne du temple aurait fait mauvais genre.

Denise pleure la mort d’Arlette. Elle pleure de ne plus avoir personne à qui elle puisse tout raconter.

Les vieux meurent sur Facebook



Une vidéo sur le Web : le peintre dirige l'accrochage de ses tableaux dans une galerie rue de Seine. Arlette participe discrètement. Elle lui glisse un mot dans l'oreille. Elle est l'assistante, le webmestre, la secrétaire, l'intendante, la comptable, la conseillère principale d'éducation, la maîtresse, l'épouse. Elle n'est rien.

Il aimait lui dire :

– Quand je serai mort, tu seras la gardienne du temple. Tu inaugureras mes expositions ; tu préfaceras mes biographies ; tu donneras des interviews. Surtout tu gèreras mon site Web, mes blogs, mon groupe Facebook.

– Quand tu meurs, répondait-elle invariablement, je bazarde tout ça ! Je n'aurai pas de temps à perdre avec l'héritage spirituel de Sebastian Chabbe. Je ne trouverai même pas les quelques euros à payer pour garder ton nom de domaine. Circulez ! Il n'y a rien à voir.

– Tu auras à cœur de valoriser le portefeuille de tableaux que je te laisserai.

Aucun des deux ne semblait douter qu'elle lui survivrait. Ils se sont trompés.

Sebastian n'a jamais compris d'où venait le talent autodidacte de son épouse pour tout ce qui pouvait ressembler à un logiciel. La mamie damait le pion des jeunistes et des machistes qui auraient aimé voir la vieille blonde pétrifiée devant un clavier. Elle jonglait avec les nouvelles technologies.

Elle prenait son travail de webmestre très au sérieux. Elle était le designer du site Sebastian-Chabbe.fr. Le site était techniquement parfait ; son esthétique plaisait. Antoine Biche, le galeriste de Sebastian, avait donné un avis sans appel : « Guimauve ! »

Elle surveillait ce que le Web disait de Sebastian. Sous plusieurs pseudos, elle contribuait à la célébrité modeste de son époux. Avec sa disparition, qui va veiller au grain ?

Elle était finalement bien plus confortable avec les autres dans la distance imposée par le réseau. Elle échangeait des courriels avec une foule d'interlocuteurs. Consciencieusement, elle lisait tout ce qu'on lui envoyait. Elle écrivait de longues réponses, soignées, avec accents et majuscules, au style soutenu, un peu laborieux.

Par courriel ou par chat, ils étaient plusieurs à lui confier leurs secrets, même les plus inavouables. Un jour, elle s'en est plainte à l'un d'entre eux : « Je ne t'ai jamais rencontré et tu me décris des détails intimes de ta vie de couple. Quelle raison as-tu de te dévoiler ainsi à une inconnue ? C'est vulgaire ! C'est obscène et ça ne m'intéresse pas. »

Il a répondu : « Je n'ai personne d'autre à qui parler de ça. »

Ils peinent sous le fardeau trop lourd de secrets qu'ils ne peuvent partager. Alors ils débattent dans le virtuel. Le destinataire de tels dégazages sauvages n'existe pas vraiment. L'interlocuteur,

c'est le réseau, plus moderne qu'un prêtre, moins coûteux qu'une pute, plus efficace qu'un psychanalyste.

Denise, à qui Arlette a montré des textes particulièrement pornographiques qu'elle avait reçus, a proposé une explication :

– Ces trucs ne se racontent pas entre mecs. Ils ne peuvent pas non plus les dire à une compagne ou une amante. Tu n'es qu'un prénom sur un écran. Alors ça commence à s'épandre et tant que tu les laisses parler, ils continuent à déverser toute digue brisée. Arrête-les !

– Ça les soulage.

– Ils ont une queue à la place du cerveau. Ils te méprisent parce que tu les écoutes. Pour eux, tu es l'obsédée. Tu es la pute, leur salope privée. Tu n'es qu'un objet, un miroir.

Denise resta silencieuse, quelques instants. Puis elle poussa une autre piste :

– Tu es aussi leur flirt. Ils focalisent sur toi leurs désirs, leurs obsessions, même si par ton comportement, tu n'as jamais indiqué que tu pouvais être intéressée. Ils expriment leur envie de te sauter. Parler de cul avec toi, c'est déjà un rapport sexuel.

– C'est Freud qui dit ça ?

– Non. C'est mon beauf ! Un connaisseur. Il m'écrit des trucs cochons pour m'exciter et me mettre dans son lit. Et comme ma sœur me fait gerber, je le laisse dire. C'est lui qui m'a expliqué que de parler de cul, c'était un peu comme de baiser.

– Le roi de la psychologie *hard discount*, conclut Arlette.

Elle avait de nombreux contacts sur Facebook. Il faudrait compter combien parmi eux n'étaient que des losers qui n'avaient accepté ou même demandé à être son « ami » que pour améliorer leurs propres scores ? Donnant-donnant. Tu fais plus un et moi

aussi. Ils sont nombreux à avoir oublié qui était Arlette Hervieux ou à ne l'avoir peut-être même jamais su.

À sa mort, son compteur de contacts s'est bloqué. Facebook va continuer à la proposer comme amie, dans de troublants clins d'œil de l'au-delà qui font frissonner ceux qui savent. Une occasion de se souvenir.

Avec un employé pour des centaines de milliers d'utilisateurs, on comprend que Facebook ne fasse pas dans la dentelle. Un jour, une des amies d'Arlette trouvera peut-être le bouton de déclaration de décès. Un contrôleur de la mort vérifiera qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie. Peut-être accolera-t-il alors au nom « Arlette Hervieux », une petite croix, pour elle, la si peu catholique. Et ses pages Facebook deviendront un mausolée.

L'issue ne fait pas de doute. Le site Sebastian-Chabbe.fr se figera. Encore quelques années et il sera fermé, entraînant avec lui dans sa mort la mention « Webmestre Arlette Hervieux ». Tous les sites où elle écrivait s'éteindront eux aussi l'un après l'autre. Ça prendra du temps, mais ses marques sur la toile s'estomperont, disparaîtront. Dix ans, vingt ans, cent ans, l'infini pour un Web encore en devenir, et Arlette finira fossilisée sur la Wayback Machine, fosse commune des internautes disparus.

Les vieux meurent aussi sur Facebook.

Je ferai pleuvoir le feu



À Gisèle qui lui demandait quelques jours avant sa mort, ce qu'elle imaginait pour son enterrement, Arlette a répondu :

– Je veux être enterrée dans le village où je suis né, Mesnil-Clinchamps. Juste pour faire chier ma famille une dernière fois. S'ils ne viennent pas, il leur faudra expliquer aux voisins pourquoi ils ont raté l'enterrement d'une cousine. Et s'ils viennent, ils montreront encore une fois la bande de faux-culs qu'ils sont, tous sans exception.

Allez contrarier les morts !

L'orgue démarre sur une cantate de Bach dans une interprétation frotteuse.

Le curé est un des amis de Sebastian Chabbe qui a dû insister pour avoir le droit d'officier ici.

Au premier rang, Denise et Gisèle ont les yeux rouges.

Les cousins d'Arlette sont venus en nombre. C'est ce que le conseil de famille a décidé. Ils se sont installés eux aussi au premier rang, mais sur le côté droit, le plus loin possible de Denise et Gisèle. Ils pensent à l'héritage. L'argent tomberait à point pour moderniser l'exploitation, garder les jeunes à la ferme. Ils pensent aux millions qu'elle laisse peut-être. Il n'y a pas de honte à rêver. Ils ne se doutent pas qu'ils n'auront rien.

La directrice de l'association de défense des femmes SDF qu'Arlette soutenait s'ennuie, seule au deuxième rang. Elle ne sait pas que ce qu'Arlette lui lègue permettra d'équilibrer les comptes pendant de longues années.

Les représentants de la famille juive de Sebastian se sont regroupés au fond, près de la porte, mal à l'aise dans l'église. Tante Yvette murmure en silence une prière. Quand elle a fini, elle rajoute en français une phrase du Kaddish : « Il ressuscitera les morts, les élèvera à la vie éternelle. »

– Amen, répond machinalement le vieil oncle à côté d'elle, qui doit avoir un million d'années. S'ils n'aimaient pas Arlette, ils sont venus quand même pour honorer Sebastian.

Les élèves de Sebastian, des jeunes aux regards d'ennui, forment un groupe compact, agrégé dans un recoin de l'église. Bref dialogue :

– Total nase. Ça ne ressemble pas à Arlette. Pourquoi pas enterrer Kurt Cobain à Disneyland, râle un grunge, jeans troués, tee-shirt coloré et Converse.

– Plus belle la vie ! ajoute une gothique, lunettes teintées, RG512, l'iPod nano scotché aux oreilles.

– Elle était athée, murmure un jeune homme, look anodin, cheveux courts, jeans, chemise blanche, et baskets.

– T'es ouf. Elle était bouddhiste, affirme une fille dans le même uniforme. Il lui aurait fallu une crémation en bord de Seine où on aurait radiné sur le bois et des morceaux d'elle auraient flotté jusqu'à la mer.

Une jolie vietnamienne trop pâle, au regard brûlant, en pantalon noir et veste traditionnelle rouge et un cybergoth à

tendance manga, teint blafard, dreadlocks multicolores, vêtements déstructurés avec toute une panoplie d'accessoires en vinyle, complètent le groupe.

Un homme blond d'une trentaine d'années est assis tout seul à l'écart. C'est Lucjan, danseur mondain et un peu gigolo. Il a été le dernier cavalier d'Arlette aux guinguettes des bords de la Seine, son dernier amour. Il chante silencieusement en boucle une chanson qu'il a composée pour elle. Plus que les larmes de Denise ou de Gisèle, c'est cette chanson qui aurait plu à Arlette. Lucjan s'esquivera rapidement dès la fin de la cérémonie.

Antoine Biche est resté dehors, athée trop inconditionnel pour franchir le porche d'une église.

Un type d'une quarantaine d'années arrive, pas très grand, lunettes de soleil, costume croisé impeccable. En entrant dans l'église, il retire sa casquette de base-ball des Mets, qui jure avec sa tenue très distinguée. C'est un truand venu pour le cas où Sebastian se déciderait à réapparaître. Peu après, deux flics tout aussi reconnaissables dans leur tenue civile arrivent à leur tour. Ils sont là pour la même raison.

Sebastian brille par son absence.

Silence.

Le curé s'éclaircit la voix et se lance brutalement :

– Sebastian m'a appelé au début de l'année, complètement paniqué. Il a bredouillé qu'il avait tiré sur Arlette en nettoyant un revolver et qu'il pensait qu'elle était morte. Je lui ai dit de se calmer et de s'assurer qu'elle était bien morte. Après un silence, j'ai entendu un coup de feu et il a repris le téléphone pour me dire : « OK ! Elle est bien morte maintenant. » Nous sommes nombreux ici à pouvoir témoigner de la lourdeur de ses blagues.

Mais il était comme ça. Aujourd'hui, nous pensons à elle, la femme discrète, l'épouse sur laquelle il s'appuyait, celle sans laquelle il ne serait peut-être pas le grand artiste qu'il est. Arlette.

– C'est én-o-rme, murmure le cybergoth. Et le jeune homme décroche jusqu'à ce que le curé lise un extrait d'Ezékiel :

– J'appellerai l'épée contre lui sur toutes mes montagnes, dit le Seigneur. L'épée de chacun se tournera contre son frère. J'exercerai mes jugements contre lui par la peste et par le sang ; par une pluie violente et par des pierres de grêle. Je ferai pleuvoir le feu et le soufre sur lui et sur ses troupes. Et sur les peuples nombreux qui seront avec lui. Je manifesterai ma grandeur et ma sainteté. Je me ferai connaître aux yeux de la multitude des nations. Et elles sauront que je suis l'Éternel.

Sur un mur de Gaïa, Sebastian a écrit ces mots, une vision d'Ezékiel annonçant la fin des temps et le royaume de Dieu, des mots à l'origine du Kaddish. Le curé s'embrouille sur cette prière qui a influencé le « Notre Père » et d'autres prières chrétiennes. De là, il glisse vers la fin des temps, la Shoah, le sida, le réchauffement climatique. Sebastian se retrouverait dans le discours touffu. Le curé mentionne même « le petit garçon qui meurt près de sa mère ». C'est à croire que Sebastian lui a dicté son texte. Est-on à l'enterrement d'Arlette ? On finit par en douter.

Quelques secondes de silence pour reprendre son souffle, ménager ses effets. Le curé retourne à son sujet :

– Arlette ? Tu ne voulais pas mourir. Avec tes convictions, tes certitudes, ta force, tes coups de gueule. Tu faisais peur parfois. Tu n'aurais pas voulu qu'on dise...

Il ménage ses effets et se lance :

– Arlette. Tu n’aurais pas voulu que *je* dise comment tu aidais ceux qui étaient dans le besoin. Tu aurais détesté que j’utilise pour toi des mots comme « amour du prochain » ou « charité chrétienne ». Mais, tu es morte. Alors, je vais dire ce que je veux, même si ça ne te plaît pas. Arlette. Tu étais du côté des pauvres, des malheureux, des déshérités, des rejetés. Tu étais au côté du Christ.

Une vague contestation agite le public.

Tante Yvette marmonne dans sa moustache : « Tu étais un démon. »

Un cousin glisse à son voisin : « Il parle de la traînée ? »

La Vietnamiennne murmure au milieu de ses larmes : « Tu étais une belle salope. » La gothique lui murmure :

– Elle t’adorait.

– Je l’adorais aussi. Elle va trop me manquer, conclut la Vietnamiennne.

Une larme minuscule coule le long du losange parfait de son visage. Elle enlève son chouchou et ses cheveux raides, noirs, brillants coulent jusqu’à son cou.

Gisèle se penche vers Denise :

– C’est le curé de Sebastian. Il n’a rien à faire ici. Arlette se fait voler ses funérailles par son cornard de mari.

– Elle n’en a plus rien à foutre. Tu as vu ? Lucjan est venu.

– Beau gosse ! murmure Gisèle, tournant sans discrétion la tête pour admirer le danseur. Il est libre ?

– Arlette m’a dit que c’était un bon coup.

– Et un danseur génial, ajoute Gisèle. Un coup, ça dure au mieux une demi-heure. Avec un bon danseur, tu en as pour la soirée. Arlette t’a expliqué pourquoi Dieu a créé l’homme ?

– Non. Pourquoi ?

– Parce que les vibromasseurs ne savent pas danser.

La liturgie est exécutée. La cérémonie arrive à son terme. Ils sortent et se retrouvent sur le parvis, gênés par le soleil.

Un déjeuner rapide est prévu dans un café, pas loin de l’église.

Un cousin d’Arlette appelle la jeune vietnamienne et lui montre une place entre lui et une grosse blonde : « Voulez-vous vous asseoir entre Solange et moi ? »

Ça ne se refuse pas sans être impolie. Le cousin a la tronche épanouie d’un trader commentant la chute du CAC 40 et la jeune vietnamienne s’installe à contre-cœur.

Elle avait raison de se méfier. La blonde après quelques formules de politesse, se lance dans une longue conversation avec son voisin de gauche. Quant au cousin qui a insisté pour qu’elle s’asseye près de lui, il ne lui adresse plus la parole du repas. Bonjour l’hospitalité ! Une demi-heure plus tard, elle a à peine échangé quelques mots avec un jeune couple de paysans sympathiques de l’autre côté de la table. Ils sont loin, le niveau sonore est trop élevé et elle arrive juste à se déclencher un mal de crâne.

La beauté asiatique s’appelle Muriel, comme la pole position du faire-part du décès d’Arlette.

La jeune femme choisit de sauter le dessert et d’abandonner le champ de bataille à ses voisins qui l’ignorent. En se levant, elle remercie le cousin : « C’était sympa mais ne me croise pas

un jour de pluie, je pourrais enfoncer un parapluie dans ton petit cul-béni. »

Le cousin d'Arlette, ahuri, la regarde s'éloigner. Il marmonne à sa voisine que la « pétasse » est complètement folle. Muriel a entendu la remarque ; elle hésite. Son regard croise celui de tante Yvette, trop sourde pour avoir entendu mais assez fine pour avoir remarqué le regard de Muriel et ses poings serrés. Un petit sourire, un signe de tête et elle lui a fait comprendre que ce n'était ni le temps ni le lieu pour une rixe.

Muriel s'est baissée pour embrasser la vieille dame. Elle s'est penchée sur son parfum âcre, aux arômes d'agrumes et de médicaments. Ensuite, elle a discrètement dit au revoir aux rares personnes qu'elle connaissait. Elle les reverra peut-être à l'enterrement de Sebastian, ou pas.

Elle passe par les toilettes. Ce n'est pas le jour de chance du cousin impoli, car il s'y trouve aussi. Un coup de pied dans les ouaouates suivi d'un dans le ventre et d'un autre sur la figure. Le cousin est allongé devant la porte des chiottes, sonné, le nez en sang.

Le temps de récupérer son manteau et elle se retrouve dans le village désert, qui se meurt doucement au gré du dépeuplement des campagnes, trop loin d'une ville pour attirer une population de substitution.

Installée dans sa voiture, elle allume une cigarette. Elle démarre son moteur.

Un peu de crème à raser



Muriel n'a pas fait une dizaine de kilomètres qu'elle remarque une grosse voiture qui la suit. Elle ne s'en serait sans doute pas aperçu si elle n'avait raté une intersection. Elle a vu le signe « Paris » trop tard et a dû faire demi-tour à la barbare. La Mercedes l'a dépassée mais quelques kilomètres plus loin, la grosse allemande est de nouveau derrière elle.

Qui la suit ? Flics ou gangsters ? Une Mercedes. Faut pas rêver !

La Twingo ne fait pas le poids même si la route est sinueuse.

Un œil sur le rétro, une cigarette dans une main et le portable dans l'autre, Muriel appelle le 15. Elle tombe sur un type assez éveillé pour comprendre rapidement la situation et assez dynamique pour passer sans hésiter à l'action. Elle met le haut-parleur et pose le téléphone sur le siège du passager.

Une quinzaine de kilomètres plus loin, elle arrête sa voiture à côté d'une voiture de gendarmes garée proprement sur le bas-côté de la route. Quand la Mercedes arrive, un pandore fait signe au poursuivant de s'arrêter. La bêtaillère à teutons donne l'impression de mettre juste un instant de trop à se décider, mais finalement elle se range à son tour sur le bas-côté. Les gendarmes ont la main sur leurs armes.

Muriel n'est pas surprise de voir descendre le truand à la casquette de base-ball, celui qui était à l'église. Le gendarme exagère dans le ton obséquieux :

– Bonjour Monsieur. Vos papiers s'il vous plaît.

Le poursuivant s'exécute. Après avoir donné l'impression qu'il voulait apprendre par cœur tout le texte de la carte d'identité, le gendarme interroge :

– Monsieur Chemini. Pourquoi suiviez-vous la voiture de Mademoiselle ?

– Qui suis-je ? répond en souriant le truand. Je reviens de l'enterrement d'une amie.

– Vous étiez un ami d'Arlette ? questionne Muriel.

– Il fallait bien l'être pour arriver jusqu'à ce bled paumé, répond Wararni.

– Et vous étiez aussi un ami de Nadia Dijkster ?

– Oui ! Mes amies meurent beaucoup en ce moment.

– Et de morts suspects, propose la jeune vietnamienne. Vous expliquez ça comment ?

– La faute à pas de chance. Je ne sais pas. Je suis juste consultant en management.

On imagine plus facilement le bodybuilder en train de pousser les poids qu'en train de conseiller la direction d'une société.

Après une demi-heure de vérification, les gendarmes le laissent repartir. Wararni a toujours le sourire en partant. Il s'adresse à Muriel :

– Ça a été un plaisir de vous rencontrer, Mademoiselle. J'espère que nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

Il a mis de la chaleur dans ses mots qui ont pourtant sonné comme une vraie menace.

Elle n'avait jamais rencontré Wararni. Elle ne sait pas ce qu'il veut. Elle imagine qu'il aimerait remonter jusqu'à Sebastian grâce à celle dont le prénom était placé juste après celui d'Arlette sur le faire-part, avant celui des meilleures amies, Denise et Gisèle. Il est attirant, ce gangster. Mais ce ne serait pas une bonne idée de devenir l'amie d'un type aussi dangereux. Et encore moins de faire partie de ses ennemis.

La route jusqu'à Paris est longue et ennuyeuse. Quand elle pénètre sur le périph, FIP passe une comptine qu'elle a apprise d'une copine colombienne :

Yo soy un artista que viene de Paris

Tu eres un cuentista, que no has estado allí

Yo sé tocar muy bien y nosotros también

Yo sé tocar el violín, ding ding ding ding...

Elle arrive enfin à penser à autre chose qu'à Wararni.

Prévenez vos gendarmes



Biche reçoit un courriel de Sebastian Chabbe.

De : seb.gaia@gmail.com

À : antoine.biche@wanadoo.fr

Salut Boss,

Ils disent que j'ai tué ma femme et ma meilleure amie. Mais la vérité c'est qu'Arlette et Nadia sont toutes les deux parties parce qu'elles en avaient assez de vivre. Et je n'y suis pour rien.

Ils disent que je suis malade et que je vais mourir. Mais il me reste encore des blagues à raconter, des bouteilles à finir, des femmes à honorer, et sûrement des tableaux à peindre.

J'aimerais prendre un verre avec toi.

Bises

Sebastian

De : antoine.biche@wanadoo.fr

A : seb.gaia@gmail.com

Salut à toi,

Si tu n'as rien à te reprocher, livre-toi ! Ta fuite n'arrange rien.

Raconte-moi toute l'histoire.

Amicalement

Antoine

De : seb.gaia@gmail.com

À : antoine.biche@wanadoo.fr

L'histoire est trop longue pour mon nombre de caractères à la minute. :)

Devant une bière...

Bises

Sebastian

La prise de deuil est compliquée



Le temps passe.

Et puis, la rumeur naît et enfle sur le Web.

On avait fini par croire qu’avec les progrès de la médecine, on ne mourait plus du sida que dans le tiers monde, en Afrique surtout. Détrompez-vous bonnes gens ! Le sida tue chez nous aussi. Sebastian Chabbe en est mort.

Les « sources » sont précises sur la date : le 14 juillet. Et les proches unanimes confirment. Le doute persiste sur le lieu :

– Il est mort chez un ami, à Saint-Cloud. On l’a inhumé au Père-Lachaise, dans le caveau familial.

– Il se cachait en Israël, chez un cousin, dans le kibboutz Hanita, à la frontière libanaise. Il est mort et a été enterré là-bas.

– Il est mort à quelques pâtés de maisons du Pacifique. Il a été incinéré à Santa Monica.

Toutes vérifications faites, personne n’a rejoint récemment le caveau familial. Le cousin de Hanita ne se rappelle plus quand il l’a vu pour la dernière fois. Aucune trace de Sebastian non plus au crématorium de Santa Monica.

La date a été choisie avec soin : le 14 juillet, pour partir au milieu du bal et des feux d'artifice. Artifice, le mot lui va si bien. On imagine Sebastian distillant dans de derniers courriels, d'ultimes fausses vérités, tissant des mensonges jusqu'à ses adieux. Cette mort lui ressemble.

Sans lieu précis pour fixer l'image, dans un temps suspect que rien ne vient vérifier, sans rituel pour accompagner le passage de la mort, la prise de deuil est compliquée.

Le jour du mort-vivant



Le prochain métro dans 3 minutes ; le suivant dans 7.

Biche devrait aller au bout du quai pour gagner du temps à l'arrivée. Les attributs du parisien : la Navigo dans la poche ; dans la tête, le plan du métro et le détail qui fait gagner quelques instants, savoir s'il faut choisir le wagon de tête, celui de queue, ou un au milieu.

Il devrait longer le quai mais il lui faudrait alors passer juste à côté du clodo. Sans s'en rendre compte, le vieil homme aviné allongé sur le sol a créé comme une bulle de vide autour de lui, un *no man's land* sanitaire que les usagers de la RATP évitent. Gêne de Biche qui s'approche pour voir si le type n'a pas besoin d'aide. Ça a l'air d'aller. Il est saoul à un stade où on se moque de tout.

2 minutes avant le prochain métro. Le temps s'est arrêté.

Biche repart dans l'autre sens en direction d'une jeune beauté qu'il ne saurait aborder. Il veut juste entrevoir un éclat de sa fraîcheur, peut-être saisir un soupçon de son parfum, glaner une pincée de plaisir de sa présence.

1 minute. Il compte dans sa tête. Si le métro entre sur le quai entre cinquante-cinq et soixante, il a gagné.

Il se rapproche vaguement de la jeune femme, peut-être pour partager son wagon, pour prolonger leur « histoire » commune.

Son regard glisse sur le quai opposé, quelques femmes usées, un vieux très digne et cet homme trapu, en chemise à carreaux, un sac à dos, une barbe grisonnante, un cou de taureau. Lui ? C'est impossible ! On a annoncé sa mort. Pourtant Biche croit reconnaître la force paisible, le visage buriné par le soleil. L'homme n'est peut-être pas assez massif, son cou trop ridé, son bronzage un peu jaune. Putain ! S'il se tournait, Biche pourrait capter son regard, ne serait-ce qu'un instant, cela suffirait. Il l'appelle mais son cri est couvert par le fracas du métro entrant dans la station, dans le rugissement habituel.

Soixante ! Biche a gagné mais il est en train de perdre l'homme trapu au cou de taureau. Il bouscule quelques personnes pour entrer dans un wagon et se précipite vers la fenêtre. L'homme lui tourne toujours le dos. Un métro arrive de l'autre direction. L'homme y monte. Biche l'aurait vu presque de face sans ces deux ados qui se sont intercalés. Les deux métros s'ébranlent l'un après l'autre, chacun dans sa direction.

Était-ce bien Sebastian, revenu du monde des morts ? Biche n'en est plus tout à fait sûr.

QUATRIÈME PARTIE

Dorilla



Impasse de l'Enfer

– voie privée



Biche a appelé la famille et plusieurs amis de Sebastian. Tous jurent la main sur le cœur que l'artiste est bien mort. Certains finissent quand même par avouer qu'ils répètent cela surtout pour que flics et voyous arrêtent de poursuivre l'artiste.

Le galeriste se décide à contacter la gardienne de la maison d'Arlette et Sebastian. Il voulait le faire depuis longtemps mais la mort d'Arlette lui avait fait abandonner l'idée. Cela devient trop compliqué de gérer les œuvres de Sebastian Chabbe.

Elle a une voix sympathique, cassée, trop grave peut-être. Elle accepte de le rencontrer. Si elle ne peut pas le faire entrer dans l'habitation, il pourra visiter l'atelier. C'est dingue. Il représente Sebastian depuis toujours et il n'est jamais venu à son atelier de Boudon. C'est vrai qu'il n'aime pas passer le périph.

Le taxi de Biche s'enfonce dans la banlieue sombre, sous un ciel triste. Arrivés à Boudon, ils quittent les grandes routes et les rues éclairées pour plonger dans un labyrinthe de voies sinistres. Qu'est-ce que Sebastian est venu chercher si loin de tout ? Qu'a-t-il pu trouver dans ce quartier perdu ? Biche guette du coin de l'œil le rongeur qui grignote imperturbablement les

unités. Ça finit par faire cher. Il aurait été plus intelligent de prendre une Autolib’.

Même Miss TomTom finit par jeter l’éponge dans le labyrinthe de sens interdits et d’impasses menant à des pavillons claquemurés de remparts hostiles, des entrepôts déserts, d’autres impasses. Et le chauffeur concède sa défaite. Il indique à Biche la rue qu’il cherche sur une carte en papier, préhistorique : « Elle est très proche. Avec les sens interdits, vous y serez plus vite à pied. Par là, puis première ou deuxième à gauche. Je crois... »

Phase deux de l’expédition. Biche est maintenant livré à lui-même dans une banlieue menaçante. Quelles sont ses chances d’accéder à la terre promise quand la pro de la carte numérique a failli ? Il en profite pour fumer enfin la cigarette interdite dans le taxi, en méditant sur l’idée stupide qui l’a conduit ici. Il erre quelques minutes sans conviction. Mais qu’allait-il faire dans cette galère ?

Miracle ! Le hasard l’a conduit rue du Changtang, la rue qui conduit à l’impasse des Chabbe.

Quelqu’un a eu l’humour assez corrosif pour baptiser une rue, « Changtang », du nom de la région la plus élevée du plateau tibétain, une des régions les plus paumées du monde.

Instant évasion : Biche s’imagine sur la route. Passage à Korla. Puis trois ou quatre semaines pour atteindre sa destination à plus de 5 000 mètres d’altitude. Idiot ! Qu’irait-il faire là-bas ?

Retour dans le 9-2 pour savourer la victoire de la chance sur le numérique. Il a atteint son Changtang à lui. Mais la victoire est fragile car sur les maisons, les numéros sont invisibles. Impossible de trouver le 41-bis d’où est supposée démarrer l’impasse qui

conduit à la maison de Sebastian. À quoi sert de donner des numéros aux maisons si elles ne les affichent pas ?

Il abandonne et finit par appeler la gardienne qui jure contre ces sapins incapables de faire correctement leur boulot en conduisant le client à destination. Elle propose de venir le chercher. Il décrit vaguement ce qu'il voit autour de lui. Elle a l'air de reconnaître.

Attente dans la nuit sous le bruit ouaté de la pluie. Finalement, une lumière jaillit d'on ne sait où, et une Twingo s'arrête près de lui. La porte s'ouvre :

– Bonjour. Je m'appelle Dorilla.

– Antoine Biche. Merci d'être venue me sauver. J'aurais pu me perdre à jamais dans votre banlieue de merde.

– Ça nous débarrasse des branleurs parisiens qui n'ont rien à faire par chez nous, dit-elle sans conviction.

Biche s'installe dans la voiture. Il inspecte du coin de l'œil la conductrice. Cheveux mi-longs blonds, bronzée, épaules de camionneur, poitrine opulente, un kanchuli vert trop serré et une ample jupe longue orange fendue très haut sur le côté, qui dévoile des jambes musclées mal épilées. L'ombre de barbe confirme le doute.

Ils roulent quelques instants en silence dans la nuit.

Onde d'angoisse irrationnelle. Biche a le sentiment sourd qu'il pourrait disparaître à tout jamais dans ce lieu pourri. Il éprouve le besoin de dire : « Je n'ai pas tellement de temps. Je dois retrouver un copain à la gare de Boudon. »

Il n'a personne à retrouver mais c'est le truc minable qu'il a inventé comme police d'assurance, pour faire savoir qu'on ne peut le faire simplement disparaître. Gêne et honte.

Derniers virages ; PNC aux portes ; désarmement des toboggans ; vérification de la porte opposée.

Deux pancartes se télescopent : « Impasse de l'Enfer », « Voie privée ». Même l'enfer ici est privatisé. Et qui à part Sebastian, pourrait vraiment choisir de vivre impasse de l'Enfer, au bout de la rue du Changtang ?

Biche est soudain impatient de voir la dernière demeure du peintre. Une série de grands portails protège des propriétés qui se cachent derrière de hauts murs peu accueillants. Les gens d'ici sont riches et ils tiennent à leur tranquillité. C'est peut-être cela l'enfer, un ghetto de solitudes pour riches. Au bout du chemin, encaissé entre ses deux voisins, le domaine des Chabbe.

On entre dans une grande cour. L'atelier occupe le bâtiment principal d'une ancienne usine. Dans sa façade de briques rouges, on a découpé de grandes baies vitrées de part et d'autre d'un portail métallique qui date peut-être de l'époque de l'usine en activité. À droite, un cube de béton peu gracieux de deux étages, les anciens services administratifs qui semblent à l'abandon. Sur la gauche, juste séparée par une allée de gravier, la maison de maître, plus massive qu'élégante, témoigne d'un temps où les patrons voulaient garder un œil sur leurs ouvriers et leurs machines-outils.

Elle gare sa Twingo en désordre et le conduit sans dire un mot vers l'atelier. Ils ne sont pas trop de deux pour pousser l'énorme portail de métal rouillé. L'électricité ne marche pas et la visite se fait à la lueur d'une lampe de poche que Dorilla a sortie de son sac.

Sur le mur, quelques esquisses, comme figées par une catastrophe naturelle. Les œuvres plus achevées ont dû être déménagées par crainte des voleurs. Apparemment, l'atelier

n'est plus utilisé depuis longtemps. Il est plongé dans un profond sommeil, victime d'un charme, une malédiction peut-être. Quel princesse viendra au bout de l'enfer, pour le réveiller ?

Dorilla commente :

– Cette grande toile est de Sebastian, la petite de Florin, un de ses élèves. Le mural est de Muriel.

Muriel.

Biche admire la toile de Florin. Une jeune princesse est prisonnière d'un diamant magique sur une planète mystérieuse. En quelques traits, le jeune peintre est arrivé à suggérer qu'elle fabriquait elle-même ses propres chaînes.

Une longue et très haute étagère occupe tout un mur. Elle a été vidée sauf pour quelques plâtres. Le long d'un autre mur, des armoires fermées. Sans doute le matériel, peintures, vernis, émaux, laques, terres, résines... Et dans les longs tiroirs, les pinceaux et autres instruments de travail. À côté, de gros chalumeaux. Sebastian a toujours aimé sculpter le métal. Quelques carcasses traînent dans un coin, vestiges de machines indéfinissables.

Une petite porte conduit à un autre atelier, un peu plus petit, la salle de « cours ». Au centre, une plate-forme ronde qui tourne pour les modèles vivants. Un mur est occupé par un superbe mural, toute une galerie de personnages qui attendent un train dans une gare. Il interroge Dorilla. Elle sourit et lui répond :

– C'est un travail commun de Sebastian et de ses élèves. Dans la foule, sur le quai, chacun d'eux a peint son autoportrait. Florin est le petit grunge sublissime. Erzulie, la gothique dans le coin gauche. Le cybergoth qui lui tient la main, c'est Arthur. Et là, tu as Lydia, l'adorable poupée un peu enrobée.

– Et là c’est Muriel.

– Tu connais Muriel ? interroge Dorilla.

– J’aimerais la connaître. C’est son élève préférée ?

Biche a vu passer une hésitation dans les yeux de Dorilla. Il aimerait comprendre pourquoi le prénom de Muriel était juste derrière celui de Sebastian sur le faire-part de la mort d’Arlette.

Voudrait-il vraiment savoir ? Oui si c’est une parente d’Arlette ? Non s’il s’agit d’une perversion du vieux couple ?

Biche n’ose pas poser de question sur Muriel alors il interroge : « Ses élèves aimaient Sebastian ? » Elle réfléchit quelques instants et répond :

– Il était le meilleur prof qui soit. Il savait expliquer. Il avait l’humour détartrant, la critique corrosive, le compliment chaleureux. Il savait montrer et il savait laisser faire. Les élèves l’adoraient et rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Il insistait surtout pour qu’ils ne le prennent pas pour un petit Dieu. Il les encourageait à tout critiquer, à refuser toute règle. Florin s’est plaint un jour que les cours ne laissaient pas assez de place à la passion. Sebastian lui a répondu que la passion n’était pas une excuse pour la médiocrité. Il a allumé une cigarette. Tous les élèves s’étaient arrêtés de travailler et attendaient la suite, une révélation importante. Après quelques instants de silence pesant, il a éclaté de rire et leur a dit : « Au boulot, petits cons ! »

Elle raconte la petite famille que Sebastian formait avec ses élèves. Il copinait, draguait gentiment les filles, se moquait des garçons, se laissait gentiment adorer. Il était toujours prêt à aider de ses conseils, à héberger, nourrir, dépanner de quelques sous, pistonner chez des amis galeristes. Il choisissait ses élèves au

feeling, au coup d'œil du vétérinaire. Florin par exemple n'avait jamais touché un pinceau en arrivant à l'atelier. Sebastian l'a accepté juste pour un tag bombé sur un mur de la SNCF. Il a recherché celui qui se faisait appeler le « Gaveur de sortilèges ». Il l'a retrouvé dans un squat.

Un grand panneau de liège. Punaisées dessus, une foule de cartes postales. Biche reconnaît au hasard Yellowstone, Venise, Times Square, l'Acropole. Un peu à l'écart, une carte postale vit sa solitude. Le paysage attire le regard de Biche. Il croit reconnaître un lieu qu'il a aimé. Il interroge :

– C'est Penne dans l'agenais ?

Elle a hésité une seconde de trop :

– Oui, répond-elle.

Biche détache la carte et regarde sa légende : « Panorama au-dessus de l'abbaye de Spineta ». C'est la Toscane. Tout se mélange. Spineta, le Petit Lulu et Sebastian. Le texte couvre toute la carte. Une signature qu'il reconnaît instantanément, celle de Sebastian.

Le texte commence : « Salut à vous. Il nous fallait revenir à Spineta où tout a commencé. » Ensuite, la carte retrouve le ton du genre, les mentions de ciel bleu, de farniente, de paysages superbes.

Dorilla s'empresse d'empêcher les questions en s'éloignant.

La visite de l'atelier achevée, ils se rendent à la maison d'habitation. Dorilla n'en a pas les clés. Les volets sont fermés et on ne peut rien voir à l'intérieur. Elle lui montre sans dire un mot une tache rouge marron sur le béton. Elle n'a pas besoin d'expliquer ce que c'est. Il fait la grimace pour indiquer qu'il a compris.

Il l'interroge :

- Vous n’étiez pas aux funérailles d’Arlette ?
- Quand j’ai besoin d’un carnaval, je vais à Rio. J’ai passé la soirée dans un club de salsa, à danser à sa mémoire. Pas envie d’écouter un pingouin aligner des conneries.

Pour finir la visite, elle conduit d’autorité Biche chez elle, un minuscule chalet en bois, de l’autre côté de la cour.

Un énorme chien d’une laideur incommensurable monte la garde. Dorilla se met devant Biche. Il apprécie qu’elle le protège de la « bête » avec sa forte carrure, jusqu’à ce qu’il comprenne que la manœuvre vise seulement à empêcher le « molosse » de sortir du jardin. Il lui faut se serrer contre elle pour passer. Le « fauve » n’est finalement qu’un gentil toutou à sa mémère qui se frotte lascivement sur la jambe de Biche.

Dorilla installe Biche devant un « jaune » et se lance dans la préparation de joints. La fille de Bohème, le HLM. Petite pensée pour le chanteur qui habite près d’ici, et qui doit détester chaque instant qu’il passe si loin de tout.

Biche se décide à interroger Dorilla sur la jeune vietnamienne. Elle hésite et finalement raconte :

– Muriel. Le genre de gamine oufissime avec des fringues noires sans forme, des piercings, un tatouage trop cool. Totalement déjantée. Un concentré de spleen dopé de métal. Elle arriverait à me faire kiffer les filles.

– Pourquoi était-elle numéro deux sur le faire-part ?

– Demande-lui !

– Comment on fait pour la rencontrer ?

Dorilla ne répond pas. Biche se décide :

– Il couchait avec elle ?

– Tu déconnes ?

Pourquoi a-t-elle eu l'air si gêné ? Dorilla a du mal à accepter le côté obscur de Sebastian, du vieil homme qui profite de son autorité de prof ?

Nouvelle question de Biche :

– Elle a quel âge exactement Muriel ?

– Vingt-et-un, vingt-deux.

– Et quand elle est arrivée ici, elle avait quel âge ?

– Quinze à peine.

Biche se souvient d'une vague rumeur d'adoption par les Chabbe. Il avait repoussé l'idée. Trop invraisemblable. Pourtant, il repense à la gêne de Dorilla quand il a demandé si Sebastian et Muriel couchaient ensemble. Une adoption. Un autre secret de Sebastian ? Un de ces secrets qu'il chérit tant. Les Chabbe auraient adopté Muriel ? Cela expliquerait la place d'honneur sur le faire-part. Le mari et la fille avant les amies, même les plus proches.

Un tel secret ? Ça aurait fini par se savoir. Pourquoi le secret ?

Biche écarte l'idée.

Les murs de la « loge » de Dorilla sont couverts de tableaux. On se croirait dans une galerie.

Biche ne peut s'empêcher d'imaginer une descente de police dans le petit chalet. Le motif, va savoir : faux tableaux, drogue, prostitution, complicité de meurtre. Il angoisse à l'idée du sourire du flic de banlieue découvrant un notable plus très jeune partageant un joint avec un travelo, au milieu de tableaux volés.

Il interroge Dorilla :

– Cette histoire de trafic de tableaux ?

– Ça faisait rigoler Sebastian. Depuis des années, il donnait comme exercice à ses élèves de peindre à la manière de maîtres, souvent de Maurice Denis ou Meissonier. C'étaient des exercices parmi d'autres, des prises de tête que les jeunes n'aimaient pas trop, des échauffements avant du travail plus créatif. Sebastian gardait parfois les tableaux qu'ils peignaient. Et puis des élèves ont eu l'idée d'une arnaque. Au départ, je crois qu'ils voulaient juste s'amuser. Un truc de gosses. Mais la tune s'est mise à rentrer et c'est parti en vrille. Une galerie pour touristes des puces a porté plainte. Enquête. Les flics ont débarqué à l'atelier. Sebastian savait qui avait déconné mais ce n'est pas une balance. C'est pour ça qu'il a été mis en examen. La procureure a essayé de l'impressionner. Tu sais comme ces pourris s'y prennent pour faire craquer.

– Sebastian en avait peint lui-même ?

– Va savoir, répond Dorilla en rigolant. Enfin moi je sais. Tiens en voilà un de tes faux Maurice Denis.

Pour le montrer à Biche, elle a retourné une peinture assez jolie de paysage industriel peint par Florin. Le verso reprend le même sujet mais traité à la manière de Maurice Denis. Le plagiat est signé Auris de Nîmes. Elle explique :

– Depuis les ennuis avec la police, Sebastian leur demande de signer Auris de Nîmes plutôt que Maurice Denis ; c'est un vrai Auris de Nîmes, ajoute-t-elle en riant.

Elle lui montre un autre tableau de Florin. Le trait est agressif mais maladroit. Dorilla indique que c'était un des tout premiers tableaux du jeune homme. Elle ajoute :

– Quand il sera célèbre, ce sera le joyau de ma collection.

Elle ne doute pas de cette future célébrité. Elle lui montre un dessin plus récent. Les traits sont simples, épurés. Il se dégage comme une musique lascive et lancinante, malsaine aussi comme pendant la redescente d'un mauvais trip.

Biche connaissait assez Arlette pour réaliser la blessure du manque d'enfants, les déchirures planquées derrière les sourires. Une fille adoptive, c'est du bonheur, c'est intense. Pourquoi auraient-ils tenu cela secret ? Pour ne pas déplaire à la famille ? Parce que Muriel était étrangère ? La famille catho avait refusé Sebastian, le juif. La famille juive avait mal accueilli Arlette, la chrétienne. Qu'auraient-ils fait du vilain petit canard ? Comment Arlette et Sebastian auraient-ils pu tenir un tel bonheur secret ?

Dorilla accepte de raconter l'histoire de la jeune vietnamienne :

– La mère de Muriel est arrivée du Vietnam très jeune pour bosser dans un massage clandestin. Elle aurait été « rachetée » par un ingénieur marseillais qui l'a épousée. Ils ont eu assez vite la gamine et lui ont offert une enfance de merde. Elle détestait son père ; elle ne m'a jamais dit pourquoi. Elle fuguait et tout le monde, y compris sa mère, s'en foutait. Elle s'est retrouvée très jeune à zoner à droite à gauche, dans des squats, des foyers ou chez de vagues copains. Puis sa mère est morte et elle a rencontré Sebastian. Il l'a ramenée chez lui, comme il avait ramené Sultane, la mère de Pacha, le taré qui se frotte sur tes jambes. C'est Arlette qui s'est occupée de la gamine, comme elle s'était déjà occupée de la chienne. Les premiers temps, Muriel était maigre, pâle, souvent malade. Arlette passait des nuits à la veiller. Je n'étais pas encore la gardienne à cette époque. Mais j'habitais déjà le quartier.

Biche lui demande comment elle-même a rencontré Sebastian :

– Je connais Sebastian depuis toujours. Comme je cherchais un taf, il m’a proposé le poste de gardienne.

– Et tu gagnes bien ta vie ?

– Trop. Je fais un peu tout pour les Chabbe. Et cela me laisse assez de temps pour ma thèse de bio.

– Tu fais une thèse sur quoi ?

– Les tumeurs du Pin d’Alep.

– Cool !

– Je ne dirais pas ça mais sûrement passionnant !

Biche se décide à poser une question qui lui brûle la langue :

– Tu sais où est Sebastian ?

Elle ouvre un ordinateur portable et se connecte sur Facebook, sur le groupe de Sebastian Chabbe. Elle lui montre un mot du mur :

« Il fallait s’attendre à la mort de Sebastian Chabbe. On savait qu’il était séropositif depuis des années et qu’il refusait de suivre une polythérapie. Il est mort la semaine dernière et a été enterré selon le rituel juif dans un endroit qu’on nous a demandé de garder secret. »

Comme Biche est sceptique, elle insiste :

– C’est moi qui l’ai posté. Sebastian est mort. Basta ! Je sais qu’on a du mal à s’y faire, mais c’est la vie.

– Tu l’as eue comment cette info ?

– Je ne peux pas dire.

– Alors je ne peux pas te croire.

– C’est ton problème. Je ne suis pas la seule à l’annoncer sur le Web.

– La merde se propage à la vitesse de la lumière sur le Web. S’il est mort, pourquoi on n’a pas de preuve, un corps, une tombe, un enterrement. Explique-moi !

– C’est de l’acharnement ! Il est mort, affirme Dorilla.

– Et Muriel ?

– Je ne sais pas. Pas de nouvelle, bonne nouvelle.

Pour changer de sujet, Biche interroge Dorilla sur sa vie personnelle. Elle essaie de fermer d’une phrase la porte à tout récit autobiographique :

– Ma vie ne mérite pas ton intérêt.

– Laisse-moi en juger.

Il insiste et elle finit par se lancer :

– Dans ma famille, on est polytechnicien de père en fils. Les filles ont le droit d’aller à normale sup. Nous étions deux frères programmés pour nous épanouir en grands serviteurs de l’État, nous marier et faire 2,5 enfants. Il était la star du lycée et se sortait les canons. J’étais le geek accroché à son clavier, celui que les filles ne voient même pas. Il s’est foutu en l’air en moto avec plus d’un gramme d’alcool dans le sang. Je suis toujours vivante. La vie est mal faite. Ses admiratrices l’ont oublié à la vitesse de sa moto au moment de l’impact. Pas moi. Sa mort a été l’électrochoc. Je ne savais pas ce que je voulais, mais il fallait que ça zappe. J’ai traîné à Paris, dans des lieux inouïs. Je me suis mise à la colle avec un journaliste argentin hallucinant qui a disparu un matin en me laissant la plus belle lettre d’adieu jamais écrite. Je te raconte pas la fête pour son départ. Au final, j’ai démontré qu’il y avait une vie après la geekerie. Je me suis inscrite en fac de bio. Maintenant je suis en thèse et je gagne ma vie.

Elle a conclu par un petit sourire timide. Pendant quelques instants, quand elle parlait de son frère, elle a pris les mains de Biche et les a serrées. Les mains de la jeune femme sont froides, rugueuses. Il a baissé les yeux pour ne pas croiser son regard et en a profité pour admirer le vernis à ongle rose fuchsia. En racontant, elle a cherché à convaincre qu'elle savait être heureuse, qu'elle ne voulait pas qu'on la plaigne. Le visage aux traits trop carrés, aux pommettes saillantes, s'est illuminé dans un sourire quand elle a parlé de son amant argentin. Biche a admiré les yeux. Le regard est resserré, intensifié par un surlignage des contours. Des arabesques grises et froides se détachent sur des paupières nappées de violet, de bleu et de blanc, qui miroitent de paillettes argentées. C'est à la fois beau et inquiétant.

Coup de téléphone pour Dorilla. Biche en profite pour repenser à la carte postale de Spineta. Deux noms, Spineta et Dorilla, ont fait surgir du passé l'histoire que Sebastian racontait à Lulu.

Quand elle raccroche, il la branche sur le sujet :

– Tu t'appelles Dorilla. Sebastian t'a raconté l'histoire de Dorilla, comtesse de Spineta ?

Dorilla a un petit sourire. Elle ne répond pas.

Il arrive que la pensée s'accélère, explore toujours plus vite la gamme des possibles. Au début, il y avait Lulu, Sebastian et l'histoire de Dorilla. Plus tard, Sebastian et Dorilla. Sebastian, Lulu et Dorilla, comtesse de Spineta. Spineta et Sebastian, qui se cache là-bas, peut-être avec Dorilla, la nouvelle Dorilla. « Il nous fallait revenir à Spineta où tout a commencé. » Sebastian est revenu à Spineta mais qui est l'autre du « nous » ? Tout a commencé avec l'histoire de Dorilla, à Spineta, entre Ludovic et Sebastian. Et il

est revenu à Spineta avec Dorilla. De Ludovic à Dorilla. Lulu aurait près de vingt-cinq ans. L'âge de Dorilla.

Biche pourrait demander à Dorilla si elle a été le petit Ludovic qui jouait sur les genoux de Sebastian. Il pourrait insister pour savoir si Sebastian se cache à Spineta, si elle y est allée avec lui. Il ne le fait pas.

Il resterait bien plus longtemps à fumer et causer avec elle mais il se rappelle qu'un copain est supposé l'attendre à la gare. Il repart donc à pied dans la banlieue profonde, après avoir refusé avec regret la proposition de Dorilla de le raccompagner.

Bien sûr, il se perd. Évidemment il se fait tremper. Inévitablement, il rate le dernier train. Et il passe vingt minutes à attendre un taxi. La soirée aurait été vraiment pourrie s'il n'y avait eu la gentillesse de Dorilla, spécialiste improbable des tumeurs du Pin d'Alep.

The Web is for porn



*Pornographie amour délice orgie
Philosophie d'un monde qui s'ennuie
Pornographie l'argent et les yeux brillent
On se maquille aux couleurs de la nuit*

GEORGES MOUSTAKI

Rentré chez lui, Biche envoie un courriel à Dorilla et ne lui pose qu'une seule question : « Tu es Lulu bien sûr ? »

Il pense à cette éventuelle adoption de Muriel Tran. Il a obtenu de Dorilla le numéro de portable de la jeune fille et l'appelle plusieurs fois ; il laisse des messages. Elle ne répond pas ; elle ne rappelle pas. Alors il cherche son nom sur le Web.

Pas de bol. Un prénom trop commun. Un nom trop répandu. Cela aurait pu être pire, elle aurait pu s'appeler « Myriam Nguyen ». Mais c'est déjà pas mal. Juste sur Facebook, elles sont sept « Muriel Tran ». Trois sont discrètes, sans photo, sans détail, qui se protègent. On ne peut pas leur donner tort. Au village, on ne pouvait rien cacher. Tout se savait. Quand le village est devenu le Web, l'espace transparent des secrets dévoilés s'est mué en étalage planétaire.

Toute en contraste avec les profils refusés, une mère de famille raconte sa vie et ses chairs, au détour d'un clic. Biche zappe. Elle est trop vieille pour le rôle.

Une jeune fille trop bon-chic-bon-genre pour faire l'affaire.

Il a épuisé Facebook. La tentation d'abandonner. Mais il s'obstine. Il plonge dans les résultats de Google.

Une musicienne classique avec un MP3 gratuit : *Rhapsodie en B mineur, Op. 79*. Il zappe.

Une politicienne et ses pages sans autre contenu que publicitaire. Sa Muriel a peu de chance d'avoir migré en politique. Retour à la case départ et sa liste interminable. Il s'acharne.

Des URL plus loin, une vidéo porno sur Xtube. Il a bien une excuse de faux-cul pour entrer sur site. Mais il n'a pas de temps à gaspiller. Il passe.

Une autre gamine trop jeune. Il abrège.

Enfin une touche. La photo floue d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, aux traits asiatiques, au piercing et au visage bien découpé en losange un peu étroit, qui pourrait être elle. Un long texte évoque une dispute incompréhensible, une fête avortée, des personnages incertains, des amitiés détruites, des relents de haine et de vengeance. Est-ce que c'est elle ?

Au détour d'une phrase, le cours de Sebastian Chabbe est évoqué. C'est elle ! Des liens vers d'autres pages qui ne disent rien. Et un lien qui le ramène vers la même vidéo porno de Xtube. À cette différence près que cette fois, il pense que c'est Muriel. Quand Biche l'agrandit, les traits rasterisés sont imprécis. Il hésite. Accepte-t-il de violer l'intimité de celle qui est peut-être la fille de Sebastian ? Il finit par cliquer.

Des images mal filmées où on la reconnaît. La nudité qui se décline. Un étalon vieillissant, caricature de mauvais garçon avec ses tatouages, immonde de médiocrité et de ridicule.

On est dans le porno gonzo, dans le feu de l'action, dans son absence d'esthétique. La caméra portée, tremble. L'étalon tient la caméra en même temps. Immersion dans l'acte. Gros plans qui soulèvent le cœur. Est-ce plus authentique parce que c'est si maladroït ?

Un vague décor, une chambre à coucher crade, triste comme un monde sans insouciance. Une vague mise en scène. Un scénario pathétique avec la fille d'à côté en bimbo siliconée. La femme d'à côté. La gosse des voisins. On est presque dans le docu. On devient voyeur de misère, explorateur de contrées navrantes, sans exotisme.

La jeune femme au regard voilé participe presque machinalement aux ébats, le corps obéissant mécaniquement aux ordres d'un directeur invisible ; ses rôles répondent aux halètements de l'étalon. Muriel est abîmée sur le Web, pour toujours offerte aux regards d'inconnus, à jamais salie aux yeux de tous.

Pour quelques milliers d'euros, en passant par une boîte spécialisée, Biche pourrait peut-être lui obtenir une virginité. Il suffirait d'écrire aux sites qui publient ces saletés. Avec du temps, des efforts, des menaces, on pourrait les convaincre. À l'époque du tournage, elle était sans doute mineure. Et si l'évocation de l'âge ne suffit pas, on argumenterait qu'elle n'a jamais cédé ses droits de diffusion sur Internet (ils n'existaient probablement pas alors). Ces vidéos sont là en toute illégalité. Il pourrait les faire retirer. Mais elles ont peut-être été reprises sur des sites étrangers, en « paradis de liberté du Web », comprendre en zones de non

droit. Les probabilités jouent contre Muriel. Et puis, le mal est fait. Des amis ont vu cette vidéo ; des collègues peintres aussi. Ce n'est plus d'avocats dont elle a besoin mais de psychologues.

Est-ce que cela expliquerait sa disparition ?

Biche a été conquis par le charme singulier de la jeune femme, sa pureté rebelle. Elle a l'attrait de la fragilité à protéger.

Il a surfé longtemps, se perdant dans l'immensité du Web. Il est tard. Avant d'aller se coucher, il consulte une dernière fois sa boîte à courriels, comme si cela ne pouvait attendre. Un message de Dorilla l'attend : « Oui. J'étais ou je suis Ludovic Legendre. Comme tu veux. Bises. Dorilla ».

Il aurait préféré oublier



Il est des événements qu'on préférerait oublier. Mais c'est justement ceux que notre mémoire incertaine choisit de préserver. Peut-être dans un champ miné par Alzheimer, ce seront les derniers souvenirs à s'estomper. L'histoire de Lulu est un de ces moments que Biche aurait aimé voir s'effacer, le moment où il a douté de son ami Sebastian.

Ils avaient été invités tous les deux à partager les vacances d'un ami commun, un client de Sebastian pétri d'oseille, qui travaillait dans un ministère. L'ami avait loué une villa en Toscane, à la limite de l'Ombrie, à moins de deux cents kilomètres au nord de Rome, dans le domaine de l'abbaye de Spineta, une ancienne étape, un havre de tranquillité, sur le chemin des pèlerins vers Rome, lieu de recueillement, d'étude et de prière. Le nom Spineta vient des épines des massifs forestiers denses et impénétrables d'antan. Convoqué par son ministre au dernier moment, l'ami était finalement absent et c'était son épouse, Jacquie, que Sebastian et Biche connaissaient à peine, qui accueillait. Le programme était simple : se détendre, jouir de la nature et du soleil.

Biche se souvient de cet après-midi très chaud. Sebastian avait pris le Petit Lulu, le fils de Jacquie, sur les genoux et lui

racontait l'histoire de Dorilla, une ancienne comtesse du château dont on peut encore voir les ruines depuis l'abbaye.

Biche relit une page dactylographiée : « La vraie histoire de Dorilla. » C'est l'histoire de la comtesse Dorilla racontée par Sebastian au Petit Lulu et retranscrite par l'autre Dorilla, la gardienne des Chabbe. Celle qui a été le Petit Lulu l'a imprimée pour Biche.

L'histoire de Dorilla selon Sebastian



Au huitième siècle, le château de Moiane, un château de pierres situé juste à côté de Spineta, une bâtisse sombre et massive au sommet d'une colline, était la demeure de la comtesse Dorilla.

L'abbaye voisine était alors dirigée par un père abbé particulièrement rigide et sévère, d'une austérité exceptionnelle. Il jouissait d'une autorité incontestée dans la région à l'exception de ce château dont l'ombre violait ses terres. Les paysans vénéraient la comtesse qui les protégeait de la cupidité de moines pilliers de récoltes. Une sourde animosité régnait entre le château et l'abbaye.

Dorilla avait un beau visage dur, de fortes épaules, et une longue cicatrice sur le sein gauche. Elle courait la campagne, sur son cheval fringant, en armure, portant hallebarde, visière baissée, un faucon agrippé à sa main gantée, dévalant les pentes à la poursuite de ses proies, entourée de ses chiens déchaînés, avec à ses trousses, une poignée de chevaliers qu'on disait ses amants. Le château bruissait de fêtes joyeuses, quand l'abbaye était un îlot de sérénité et d'ennui dans l'océan vert de la forêt, avec ses parterres de fleurs, son cloître et ses moines en prière.

Le conflit entre Dorilla et le père abbé, que tous appréhendaient, finit par éclater un soir de Noël. La neige était tombée d'abondance et recouvrait la région d'un tapis blanc d'innocence, prenant sans hésiter le parti de Dieu. L'abbé avait interdit qu'on se rende au château. La comtesse envoya un messenger pour exiger qu'un moine vienne dire la messe de minuit. L'abbé refusa.

La comtesse était folle de rage. Elle remplit le grand calice de vin de messe, et se tournant vers sa cour qui se pressait dans la grande salle du château autour de feux immenses qu'elle avait fait allumer, elle cria : « Au diable, l'abbé ! » Dans le silence qui suivit, on entendit le carillon des cloches de l'abbaye, doux, assourdi par la neige, célébrant la gloire de Dieu. Dorilla éclata de rire, et se débarrassant de son armure, elle ordonna à son sacristain : « Toi aussi, appelle à la messe ! » Et le son de cloche du château se détacha alors, haut et clair, gai et entraînant, couvrant facilement l'appel sinistre de l'abbaye.

Les petits nobles s'interrogeaient : « C'est l'appel à la messe de minuit. Avez-vous vu le moine arriver ? » Non, personne n'avait rien vu venir. Et elle criait de faire sonner la cloche, toujours plus fort, toujours plus gaie. Puis elle disparut dans ses appartements, les laissant seuls, inquiets, redoutant un nouveau défi.

Aux douze coups de minuit, les courtisans se rendirent à la chapelle du château. Ils crièrent sept fois le nom « Dorilla », subjugués par la volonté de la jeune femme, séduits par son audace, inquiets de la colère de Dieu. Quand la porte étroite de la sacristie s'ouvrit, le silence se fit. Et la comtesse apparut dans un long surplis blanc, couvert d'une chasuble d'or, exhibant le calice d'argent du château. Pour l'occasion, elle avait serré ses

longs cheveux roux en queue de cheval. Et si sa carrure ou les traits masculins de son visage pouvaient faire illusion, des formes bien féminines se dessinaient sous l'habit.

Dorilla dévoila clairement son intention de dire la messe en faisant un ample signe de croix et en commençant dans un murmure : « Introibo... ». Comme elle connaissait mal la liturgie, les accrocs au rituel furent nombreux mais elle les compensa par la bonne volonté et la bonne humeur, n'hésitant pas à emprunter le texte de chansons à boire quand les paroles officielles faisaient défaut. Quelques dames de l'auditoire, par peur de l'excommunication, s'esquivèrent avant la fin. Mais la chapelle était tellement pleine à craquer que cela se remarqua à peine. Le banquet se prolongea tard dans la nuit. Ce fut une fête inoubliable. On épargnera aux chastes oreilles le récit de l'orgie qui s'ensuivit.

Le château se réveillait lentement avec la gueule de bois en milieu de matinée quand un tremblement de terre se déchaîna. Une boule de feu enroba tendrement la comtesse, roula le long du coteau de la montagne, entraînant la jeune femme dans un torrent d'étincelles et de flammes. Elle atteignit le fond de la vallée et se précipita avec sa prisonnière dans une fosse très profonde dont les vieux paysans ont gardé la mémoire. Ils l'appellent la « maison du défi ».

Arlette, fais les valises.



Jacquie décida qu'il fallait partir au marché, au risque d'y être trop tard et de voir le frigidaire rester vide. Biche et Arlette choisirent de l'accompagner. Sebastian préféra rester avec Lulu, qui exigeait une autre histoire. Les autres invités, deux couples très flous dans les souvenirs de Biche, étaient partis à l'aube visiter un village voisin.

Arlette plongée dans la lecture du *Monde* à une terrasse de café, Jacquie et Biche se retrouvent en amoureux à déambuler d'une échoppe à l'autre. Ils savourent l'ombre de la petite place, les odeurs, les accents, les sourires. Un moment de calme et de douceur. Elle lui prend la main en une promesse silencieuse d'adultère.

La suite du récit de Biche :

– Nous avons retrouvé Arlette et nous sommes rentrés à Spineta. À peine arrivée, Jacquie s'est esquivée pour aller rejoindre son fils.

Quelques minutes ont passé. Arlette et moi avons à peine eu le temps d'entamer des bières bien fraîches quand Sebastian a débarqué :

– Arlette, fais les valises. On rentre à Paris.

– Quoi ? Pourquoi ? a répondu Arlette ahurie.

– Jacquie me vire. Un malentendu, a expliqué Sebastian.

- Un malentendu, à propos de quoi ? a questionné Arlette.
- Une connerie.
- C'est quoi cette connerie ? j'ai demandé à Sebastian.
- Boss. Tu connais la différence entre un footballeur, un handballeur et un pédophile ?
- Non, je lui ai répondu, avec comme l'impression que mes plans de vacances étaient compromis.
- Le footballeur marque du pied, le handballeur marque de la main, et le pédophile Marc Dutroux !
- C'est la vanne la plus naze au monde. Qu'est-ce qui se passe ? a crié Arlette.
- Tu sais ce que c'est qu'une parfaite Lolita ? a insisté Sebastian.

C'est le moment qu'a choisi Arlette pour se mettre à hurler : « Arrête ! »

Sebastian a compris qu'il ne pouvait pas s'en tirer par une pirouette. Alors il a expliqué : « Jackie m'accuse de pédophilie. Avec Lulu. Elle a mal interprété. Ce n'était que de l'affection. »

Je suis resté sans voix. Quant à Arlette, soudain calmée, elle s'est dirigée vers l'escalier qui menait à sa chambre. Elle n'essayait même pas de défendre son époux.

Ensuite tout s'est passé très vite. Sebastian et Arlette sont partis sans me laisser le temps de réfléchir, de choisir.

Le chant des oiseaux s'est tu. Le vent s'est levé, la douce tiédeur du matin d'été s'est transformée en une chaleur oppressante, annonciatrice d'orage.

Les vacances en Toscane se sont poursuivies dans une atmosphère tendue. J'aurais préféré partir aussi. Mais cela aurait pu être interprété comme un soutien pour Sebastian. Alors je suis

resté. La vague idylle avec Jackie avait été tuée dans l'œuf. Nous n'avions plus la tête à ça.

Lulu n'avait pas treize ans !

Si Sebastian était innocent, pourquoi ne s'est-il pas défendu ? Pourquoi ce départ au goût d'aveu ?

Géné, j'ai interrogé Jackie :

– Je n'arrive pas à y croire. Tu es sûre ?

– Sûre ! Je crois que quelque part je m'inquiétais. Alors je me suis approchée en silence. Et j'ai vu.

J'ai insisté :

– Dis-moi exactement ce que tu as vu.

– Tu me fais chier. Tu veux quoi ? Du porno ?

Qu'est-ce que vous faites quand on vous dit qu'un ami, quelqu'un que vous respectez, que vous admirez, est pédophile ? Un pédophile, quelqu'un qui s'attaque à des êtres sans défense. C'est très haut au Panthéon des horreurs.

La mode des années soixante et ses tentatives de défense de la sexualité entre adultes et enfants était passée. À ses débuts, elle évacuait toute dimension sexuelle ; mais l'envahissement par le sexe était déjà programmé.

On peut essayer de relativiser : « Ce n'était que de la tendresse ; il ne s'est rien passé. » Mais où était le choix de l'enfant ? Est-ce que ces quelques instants ont pu perturber la vie de Lulu ?

Sebastian n'avait peut-être pas eu le temps de commettre de « crime ». Est-ce que cela l'excuse ? Peut-être n'aurait-il rien fait ? Peut-être aurait-il résisté à la tentation ? Faudrait-il l'admirer pour cela ?

Biche sait depuis longtemps que le monde n'est pas en noir et blanc, que le gris domine. Il faut savoir accepter ses propres

démons, les laisser se fondre dans les brumes de la conscience. Contre soi, il est plein de petits combats que l'on perd mais l'essentiel est de tenir la ligne. Est-ce que ce jour d'été Sebastian a tenu la ligne ?

La fin du récit de Biche :

– Quand nous nous sommes revus de loin en loin, brièvement, chez des amis communs, pour un mariage, un vernissage, il n'y a pas eu de discussion, pas de reproche, pas de dispute, pas de cris, pas d'argument. Je ne lui ai rien dit. Nous aurions dû nous expliquer. Au lieu de cela, nous avons laissé s'installer entre nous un silence insurmontable qui nous étouffait. Je ne pouvais oublier. Je n'arrivais pas à accepter le doute. Et pour lui ? La gêne était-elle trop forte pour qu'il ne puisse tourner la page ? Ou alors m'en voulait-il trop de ne pas avoir cru en lui ? Notre amitié s'est transformée en un souvenir embarrassant qui refusait de disparaître. Au lieu de se dissoudre avec le temps, elle a survécu, fanée et douloureuse.

Et puis, Ludovic est devenu Dorilla, la gardienne des Chabbe. Et il n'est pas impossible que Sebastian se cache à Spineta.

L'huile d'olive et la croix



Pour aller à Spineta, on prend la route de Radicofani, une petite route en lacets, jusqu'à la borne 12 d'où démarre l'allée de cyprès, immuable dans son angle aigu avec la route. On s'arrête un instant pour admirer les trois absides courbées de l'église romane avec leurs rangées de blocs de travertins et le petit lac endormi. La réception est peut-être fermée en cette fin d'après-midi accablée de soleil. Alors on se gare sur le petit parking et on se balade dans le parc en attendant qu'elle ouvre. On est ébloui par la beauté plastique des chevaux, les cyclamens, les primevères jaunes dans le sous-bois, les nuances de vert et de jaune de l'herbe, les faisans et les lièvres qui s'enfuient au moindre bruit. On cherche du regard la biche sur le pré, mais ce n'est sans doute pas son heure et on doit se contenter du trot synchronisé de quatre poulains qui se donnent en spectacle. Le domaine de l'abbaye écrasé par les collines alentour est sans vie sous le vent du Val d'Orcia, le vent de la folie ; peut-être la seule vraie excuse de Sebastian.

C'est à la villa Banditaccia que Sebastian a habité avec les autres, des années plus tôt. C'est là qu'il est revenu. Passés des étables et des hangars à foin, l'ancienne ferme s'étale à flanc de colline.

On peut admirer un tableau de Sebastian dans le grand hall à la décoration sobre et moderne. Sebastian est un peintre

« mineur ». Le propriétaire du domaine fait observer à Biche que Spineta fait partie de la Toscane « mineure », moins connue que le nord et ses chefs-d'œuvre universels et que pour cela, elle reste relativement épargnée des hordes de touristes. Il est des avantages à être mineur. Le tableau de Sebastian a sa place ici, à l'écart, comme épargné d'une trop grande ferveur ; on peut le découvrir, le déguster en privé comme on partage un plaisir rare et secret.

Maria, la vieille dame qui fait les ménages dans les villas de la propriété se montre intarissable. Sebastian habitait avec une jeune femme de très « mauvais genre », raconte la grosse dame. Le vieux était malade. Il passait parfois des jours, enfermé. Quand ça allait mieux, il faisait seul de longues balades à pied. La jeune femme ne s'occupait pas vraiment de lui. Elle a expliqué à Maria : « I am not a nurse ». Elle passait ses journées à lire et écouter de la musique, hautaine, trop maquillée, avec des épaules trop larges, des jambes mal épilées ; elle parlait trop fort en utilisant une jolie panoplie de gros mots anglais et français. Elle mettait des tee-shirts si petits et serrés que c'était presque comme d'exhiber ses nichons au vent. Elle se promenait dans la propriété avec des jupes trop courtes et des bottes en cuir rouge. En été ! Pour finir, c'était une souillon qui ne levait pas le petit doigt pour faire la cuisine ou nettoyer et qui laissait traîner partout des dessous en soie que Maria devait ramasser. La conclusion de Maria : « Puttana ! » et en prime, du bout des lèvres d'un air écœuré : « Travestito ! ».

C'est une confirmation mais Biche savait déjà. Sebastian est toujours vivant ; il est revenu à Spineta. L'annonce de sa mort n'était qu'un écran de fumée pour décourager les policiers, peut-être les gangsters à ses trousses. Non seulement Sebastian est

vivant mais il a pris quelques semaines de vacances en Toscane. Et la compagne du peintre, le travesti qui a tant déplu à Maria, ne peut être que Dorilla, la gardienne de la propriété des Chabbe.

La bibliothécaire de Sarteano, une charmante quinquana, ne se fait pas prier pour raconter à Biche l'histoire officielle de la comtesse Dorilla :

– Au huitième siècle, le château de Moiane, était la demeure de la comtesse Dorilla. On disait que les jeunes vierges du village disparaissaient si leur beauté portait ombrage à Dorilla ; on disait que la comtesse se nourrissait de leur sang comme cure de jouvence...

La belle femme s'exprime dans un anglais chantant des plus charmants. Son récit diffère très notablement de celui de Sebastian :

– À peine eut-elle prononcé la bénédiction du vin que dans un énorme grondement, une flamme sortie du calice se transforma en serpent et l'emporta dans une boule de feu qui roula sur le coteau de la montagne, dans un torrent d'étincelles et de flammes. Elle descendit encore et encore jusqu'à disparaître dans une fosse que les moines appelèrent la « fosse de l'enfer ». En même temps, un tremblement de terre détruisait le château et ensevelissait les témoins de ce triste événement. Sur le chemin de la boule de feu, rien n'a jamais repoussé, pas le moindre brin d'herbe, pas la moindre fleur. Plus personne ne revit jamais la comtesse Dorilla qui avait défié la puissance de l'église. Les moines se signent encore de nos jours quand ils passent à côté des ruines. On dit qu'en souvenir de la honte de la comtesse, ils versent un

peu d'huile d'olive en forme de croix sur la soupe chaude avant de la manger, l'huile de ces oliviers qu'ils cultivent.

La bibliothécaire raconte : « Dorilla est morte sans descendant. Le château a disparu. L'abbaye a survécu. »

Fosse de l'enfer ou Fosse du défi, il faut choisir son camp. Celui des moines qui auraient tordu le cou à la réalité pour écrire l'histoire des vainqueurs. Celui des paysans sous le joug de l'église qui auraient rêvé d'une fin plus glorieuse pour leur Dorilla.

CINQUIÈME PARTIE

Muriel



Pas de quoi enthousiasmer les foules



À force d'être annoncée, la mort de Sebastian a fini par s'imposer sur le Web. Avec le sida vérifié d'Arlette, elle est vraisemblable. Quelques meurtres non homologués par un artiste peu connu, pas de quoi enthousiasmer les foules pour bien longtemps. L'enquête s'assoupit.

Réglage de détail



Le couple Chabbe aurait adopté. Le secret absurde de l'adoption. Biche aimerait en savoir plus sur cette fille possible. La jolie vietnamienne l'a envoûté, par quelques gestes un peu maladroits, malgré la vidéo porno de mauvaise qualité, à cause de ces images affligeantes. Si Sebastian et Arlette sont morts, s'ils l'ont adoptée, l'héritage des Chabbe et surtout tous les tableaux de Sebastian sont à elle.

Comment vérifier cette histoire ? Dorilla ne veut rien dire. D'autres savent peut-être aussi, qui ne disent rien. Et d'autres, qui ne savent rien, racontent n'importe quoi.

Le notaire des Chabbe accepte de parler : « Muriel Tran. Elle utilise Tran, le nom de sa mère. Les Chabbe l'ont adoptée. Elle est la seule héritière d'Arlette. Elle sera aussi celle de Sebastian, à la confirmation de sa mort. »

Le notaire a des papiers à faire signer à Muriel mais elle ne donne pas signe de vie. Il ne sait pas comment la joindre.

Rave à Boudon



La rave est annoncée dans l'ancienne usine de Boudon. Un chant du cygne avant la destruction annoncée. Quand Dorilla et Muriel arrivent ensemble, la fête bat son plein.

En jouant sur un éclairage gris, les organisateurs ont créé une ambiance métallique, affaiblissant les liens avec le monde réel, distordant le temps en plongeant l'architecture d'une époque révolue dans les reflets de la musique d'aujourd'hui. Le rythme synthétique répété jusqu'à l'obsession, s'accélère et entraîne vers des rivages inconnus. Les basses trop fortes, envahissantes, hypnotisent, bousculent. Une transe sauvage guide les pas. La musique brûle la tête, viole l'esprit dans une brutalité latente. Elle altère la conscience dans un vertige sauvage, suivant des règles rigides qui réfutent la normalité. La soirée se défait dans le vacarme.

Est-ce l'ecstasy, la musique ou juste un reste de grippe, Dorilla, brisée par un voyage douloureux, décide de rentrer soigner son spleen dans la solitude de son pavillon de banlieue.

Muriel hésite à la suivre. Son regard s'égare sur le corps d'une jeune fille aux yeux brûlants, un corps désarticulé. La jolie blonde ne cherche pas à plaire, ignore l'esthétique ; elle se contente de s'exhiber sans règle même plastique. Sa danse est

jeu, pulsion, spectacle, violence, ondulation, répétition, viol de l'espace. Muriel, scotchée, la rejoint.

Perdues, solitaires au milieu de la marée d'inconnus. Leurs corps se trouvent, se collent. Après quelques mots échangés sans succès, quelques rires libérés, elles laissent leur corps parler, se répondre, s'épouser. La musique les emporte, plus sensuelles que sexuelles, écrasées l'une contre l'autre, à en perdre conscience.

Quand la fête bat encore son plein, elles partent ensemble.

Quelques heures de plaisir plus tard, Muriel dort encore quand la jeune inconnue referme doucement la porte.

Zaza dite la Bordelaise



Un article d'un blog parle d'un réseau anarchiste dans les années soixante-dix. Sebastian Chabbe y est mentionné dans un bref paragraphe. Il aurait participé à la logistique du réseau et notamment à la production de faux papiers. L'article dit que l'artiste a été arrêté et mis en examen.

À la lecture du blog, on a du mal à comprendre si les membres du réseau étaient d'innocents idéalistes persécutés par une police nazie ou des révolutionnaires héroïques en première ligne dans le combat antifasciste. Les deux arguments se mêlent pour arriver à la conclusion qu'une condamnation aurait été inique.

C'est le Web qui raconte, pas les bases de données de la police ou de la justice, étonnamment muettes sur cette histoire.

Sur un autre site, une photo jaunie illustre un article sur les maisons closes dans la seconde moitié du xx^e siècle. L'article parle de l'arrestation d'Isabelle Martineau dite Zaza la Bordelaise, au cours d'une descente de police dans un lupanar de luxe. Au centre de la photo, la forte femme ne peut être que la fameuse Zaza, professionnelle du bitume et tenancière de maison close. Elle tient la main d'un type qu'on préférerait ne pas rencontrer dans un lieu désert, après la tombée de la nuit. Le texte ne dit pas son nom. On reconnaît à droite de la photo, Sebastian, la trentaine, pas très à l'aise dans un costume trois pièces.

Entre révolution de salon et petit banditisme, Sebastian rejoint Nadia par ses fréquentations.

Une annonce dans *Le Monde*, reprise sur le Web. Le notaire de Sebastian et Arlette Chabbe recherche leur héritière, Muriel Chabbe née Tran.

Le patrimoine des Chabbe est cossu. Les revenus de quelques locations d'appartements couvrent largement les dépenses d'entretien courantes de la maison et de l'atelier. La seule héritière est Muriel qui ne donne pas signe de vie. Une rumeur la dit au Vietnam.

Pour la nouvelle génération de flics nourris de bilans comptables, on a assez gaspillé pour retrouver Sebastian Chabbe qui n'est finalement recherché que pour le meurtre d'une petite frappe, d'une SDF, et d'une épouse en phase terminale. Quel mal y a-t-il à débarrasser la planète des criminels, des asociaux et des malades incurables ? De tels meurtres ne pèsent pas lourd dans les tableaux Excel face aux coûts d'une enquête. Est-ce que Chabbe est vivant ou mort ? On peut dire que les flics s'en foutent comme de la dernière capote que l'artiste a utilisée.

À défaut de cafards



On le dit mort. Il boit son café tous les matins dans le même troquet minable près du canal de l'Ourcq. Il admire la devanture surréalistiquement belle du magasin d'en face. Un studiolo. Une cour des curiosités. Qui pourrait acheter ces trucs, ces choses, ces machins qui s'exhibent en vitrine, des billes de verre, des morceaux de poupées, des yeux, des jambes, des troncs, des boules de billard vintage, des mystères de pacotille vendus à prix d'or ? La vendeuse s'y meurt d'ennui, entraînée dans des mondes de fantaisie, baroques, hallucinants, maléfiques. Un soir, on la retrouve un œil dans la soupière, les jambes sur une étagère pointant vers ses bras pendus au plafond, le reste du corps dissout dans la mélancolie. Une autre prend sa place, plus jeune, plus belle, qui s'hallucine dans la vie qui l'évite, qui se fond dans l'immobilité. Le magasin replonge dans le sommeil.

Attablé à la terrasse du café, il a sorti sa tablette et chate avec elle. Le visage pixelisé de la jeune femme. Les mots qui s'inscrivent sur l'écran.

Les mots surgissent sur l'écran des irréalisables et inévitables rencontres. Combien de temps depuis que leurs chemins se sont pour la première fois croisés ? Combien de montagnes russes et de tendres croisières, pour les retrouver au coin de la rue des bouts du monde ? Le canal de l'Ourcq se jette dans le

Chang Jiang ; l'orient et l'occident se caressent dans les miasmes d'électrons récalcitrants.

À la terrasse du bar des nostalgies, il déguste le goût amer du café, bercé par un vague zéphyr. Elle est bousculée par Typhon, fils de Gaïa. Il l'imagine sacrifiant à des mœurs inconvenantes, savourant des mets de cigales, sauterelles et libellules, ou poursuivie par des gangsters hongrois, séducteurs pressants, brassant tonnes de chanvre et millions de dollars.

Dans la douceur de l'été enfin installé sur Paris qui s'étiolait de l'attendre, Sebastian chate avec sa fille.

Clavardage sur le net



- Comment tu vas ? interroge Muriel.
- Je préfère qu’on parle d’autre chose, répond Sebastian.
- Tu veux qu’on parle de quoi ?
- Paris ne te manque pas ? demande-t-il.
- J’avais besoin de bouger.
- De partir loin de moi ?
- Juste de partir ailleurs.
- Pourquoi tu n’as pas voulu qu’Éva parte avec toi ? interroge

Sebastian.

- Pourquoi tu n’as pas quitté Arlette ? questionne Muriel.
- Je dois manquer d’imagination.
- Je dois en avoir trop.

Côté pile, Muriel l’artiste, installée dans une vie de couple.
Côté face, Muriel la rebelle aux piercings, Muriel des bastons.

Il insiste :

- Pourquoi tu as quitté Éva ?
- Pour mettre un point final à une petite vie tranquille. Parce je ne voulais plus vendre mon travail à la petite semaine pour faire bouillir la marmite. Parce que je devenais la dame du coin de la rue, interchangeable, invisible, qui n’existe que par le panier de la ménagère. Je voulais autre chose, ailleurs.

– C’est une connerie de penser que c’est différent ailleurs. Tu peux bouger ton cul à l’autre bout du monde, ce sera toujours pareil, avec des riches qui profitent de leur fric et des pauvres qui rêvent d’en avoir plus. Les McDo sont les mêmes partout.

– Donc il faudrait que je me contente d’une vie médiocre et de rêves avortés. Tu n’as jamais cherché autre chose qu’une cage tue-rêves, jamais rêvé ?

Ce qu’il pensait peut-être :

Je vais te dire à quoi je rêvais quand j’étais jeune, petite conne. Je rêvais d’avoir de quoi bouffer. On priait pour qu’il n’y ait pas de pépin, comme une maladie grave, qui nous aurait fait basculer dans le puits noir. La famille était sacrée parce que c’était le seul rempart contre la mouise. On ne rêvait pas d’être riche. Ça, on n’y pensait même pas. Ça n’était pas pour nous. On rêvait d’avoir un peu plus. Un peu de putain de beurre dans les épinards. De quoi payer un vélo au petit, s’offrir une semaine de vacances à Berk plage. On rêvait d’un appartement avec une chambre de plus. C’étaient nos petits rêves étroits, nos rêves de pauvres. Alors maintenant, oui, j’aime mon compte en banque. J’aime le fric que j’ai gagné.

Il a pensé ça, mais il a juste écrit :

– Ce n’est pas une cage tue-rêves. C’est ma vie.

– Viens me rejoindre au Vietnam ! propose-t-elle. Les couleurs de mon paradis te plairont. Quand je vivais encore dans la rue, quand tu m’as rencontrée, tu m’as demandé quel était mon rêve. Je n’avais pas de réponse. Aujourd’hui, j’ai rencontré ce rêve.

Il a dû prendre quelques instants avant de taper sa réponse :

– C’est ton rêve. Pas le mien.

– Une vieille du village guérit tout, propose-t-elle.

– Lumbagos, piqûres de serpent. Putain ! J’ai le sida ! Tu as une réponse à ça ?

Elle a fixé longtemps son écran avant de trouver sa réponse :

– Viens ! Je te préparerai le meilleur pisse-papi au monde.

La sorcière qui souffle dans le cou



Un courriel de Sebastian à Biche :

De : seb.gaia@gmail.com

À : antoine.biche@wanadoo.fr

Mort du Sida, ils disent. Le virus, c'est dans la tête. Avec l'alcool et le corps des femmes comme médicaments, et surtout les nouvelles thérapies, j'ai l'intention de les enterrer tous.

Oui, je suis vivant.

Je vis au bord de la plus belle plage du monde. Je m'assieds sur la terrasse pour écouter le bruit du vent et la rumeur des vagues, pour profiter de l'odeur d'épices, la coriandre, le basilic, la citronnelle, les autres.

Je n'attends rien de la vie.

Mais je te connais ; je te parle de bonheur et tu fais tourner ton ordinateur interne. Tu dissèques mon texte pour y trouver des indices du lieu où je me trouve. Laisse tomber !

Bises

Sebastian

Biche cherche dans Wikipédia : « La citronnelle est originaire du sud de l'Inde. On la trouve aussi dans différentes régions de

l'Afrique et des Antilles ». De la coriandre, il apprend la mention biblique : « La maison d'Israël donna à cette nourriture le nom de manne. Elle ressemblait à de la graine de coriandre. » Il ne cherche pas basilic.

Biche décide que les épices, c'est pour l'enfumer. Donc Sebastian est en France. Le ciel de nuages, voilà le vrai indice. Donc c'est la Bretagne. Il se demande quelle est la plus belle plage de Bretagne. Web lui répond que c'est Guidel dans le Finistère sud. Mais tout le monde n'est pas d'accord. Lui se souvient de plages sublimes en Corse, à Bali, ailleurs. Et c'est sans compter toutes les plages qu'il ne connaît pas.

Suite :

De : seb.gaia@gmail.com

À : antoine.biche@wanadoo.fr

Je n'ai pas besoin de tes médicaments. J'ai découvert ici une sorcière qui me souffle dans le cou. Son haleine suffit à éloigner la mort.

Bises

Sebastian

PS : Non je ne suis pas à Guidel mais « tu chauffes ». Tu finiras bien par lire mes coordonnées géodésiques entre les lignes de mes courriels. Je vais te donner un autre indice : j'ai perdu le nord. Il me restait le sud qui est devenu le nord.

Vérification sur Wikipédia : Vietnam signifie les Viets du Sud. Les Viets ont perdu tout le nord de leur pays, conquis par les Chinois. Cela expliquerait : « J'ai perdu le nord. » Ils ont ensuite

gagné des territoires au sud, d'où : « Il me restait le sud qui est devenu le nord. » Un peu tiré par les cheveux mais possible.

Les vagues meurent sur le rivage



Sebastian est allongé dans un hamac vert, sur une plage de Nha Trang, les yeux rivés sur le bleu sombre de l'horizon. Il a oublié la bière qu'il est censé siroter, qui tiédit et s'évente à côté de lui.

Les vagues viennent mourir sur le rivage.

La mort de sa femme l'a secoué. Il n'avait pas prévu de se retrouver veuf. Après des années de disputes, Arlette était devenue une habitude, une nécessité. Son absence est invraisemblable. Il lui faut apprendre à vivre avec la solitude, avec la maladie qui la rongait et qui est tapie en lui. Il lui faut explorer le rétrécissement des futurs.

Les vagues viennent mourir sur le rivage.

Muriel lui demande de lui rouler un joint. Il commente :

– Fumée des fumées. Tout est fumé !

– Arrête tes clichés nombrilistes ! Tu es sur l'une des plus belles plages au monde. Profites-en ! Peins ! Vis !

– Plus on me croit mort, plus je me sens mort.

Ça a commencé après la mort de Nadia.

Il s'est retrouvé squattant chez l'un, chez l'autre. Pour la première fois depuis qu'il avait commencé à peindre, il n'avait pas d'atelier. Il s'installait où il pouvait, la tête saturée d'images, d'idées, de projets, d'envies qui finissaient par se fondre dans un magma innommable, dans une angoisse qui le prenait aux tripes. Il faisait quelques esquisses au crayon qu'il s'empressait de mettre à la poubelle. Il avait toujours été mal à l'aise avec le papier. Encore l'aquarelle, ça pouvait passer, mais pas le crayon. Il jetait vite fait quelques couleurs tristes sur une toile. Mais l'envie était absente. La magie n'opérait plus. Alors, il passait des heures à fixer le vide, à rêver du temps où les images jaillissaient de ses doigts.

Il a fini par oublier qu'on pouvait peindre.

Et puis Arlette est morte.

Bois ta tisane, Papi !



Sebastian est affalé dans un fauteuil avec une bouteille d'un mauvais whisky. BÉBé a passé un moment avec lui. Ils ont joué au backgammon et il a perdu une cinquantaine de dollars, ce qui a mis la patronne d'excellente humeur. Ils ont beaucoup ri.

Elle lui a posé sa question favorite : « Quel a été le moment le plus agréable de ta vie ? ». Il a hésité et il a fini par lancer sans grande conviction : « J'ai mille instants qui me viennent à l'esprit. Mais tu en demandes un... »

Il hésite puis raconte :

– J'étais avec une fille, trop jeune pour moi mais pleine de bonne volonté. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau que son visage. Et je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai peut-être fait un geste qu'elle a mal interprété. La terreur s'est glissée dans son regard. J'ai mis longtemps à la calmer, la tranquilliser. Finalement, elle s'est forcée à sourire mais il restait sur son visage comme une maladresse et sur sa bouche, comme une grimace maquillée. Il me restait trois heures à passer dans sa ville. Nous sommes allés nous promener. Nous avons pris un thé et des gâteaux dans la meilleure pâtisserie ; nous avons marché dans le parc en nous tenant la main, nourri les canards. Quand le temps a été épuisé, elle m'a raccompagné à la gare. Avant de me quitter, elle m'a embrassé. Le moment le plus agréable de ma

vie, je l'ai connu ce jour-là mais je ne sais pas dire exactement quand. Peut-être devant l'étang, quand elle s'est serrée contre moi et que, dans son regard, la crainte avait laissé la place à la joie d'une enfant ?

BéBé est retournée à son travail. C'est la fin de journée et le club s'anime doucement. Il faut qu'elle surveille son petit monde.

Une nouvelle pensionnaire, une gamine, danse au son d'un rock langoureux, devant la cheminée qui trône dans le décor kitsch aux multiples nuances de rouge. Sebastian admire le charme de ses mouvements. Elle est vêtue à l'européenne avec un pantalon élégamment déchiré et un chemisier sans forme. Comme elle lui tourne le dos, son épaule nue devient le centre du monde, frôlée par des cheveux d'or, brillants, très raides. Son corps bouge avec l'élégance maladroite de l'enfance dans des mouvements trop mécaniques. La petite vietnamienne est perdue dans ses songes.

Il lui crie en français de se joindre à lui pour un verre. Elle lui jette un bref regard et lui répond en anglais, assez fort pour couvrir le son de la musique : « Qu'est-ce que j'ai à faire d'un vieux ? »

La soirée continue. Il observe de loin la gamine qui se laisse vaguement peloter par des types interchangeables. Pour « monter », elle choisit ses partenaires au hasard de ses caprices. Elle a accepté un gros avec de grandes marques de sueur sous les bras, qui avait dû insister pour qu'on le laisse entrer dans ce club sans doute au-dessus de ses moyens. Elle a refusé par contre au jeune héritier d'une des fortunes de la région. Quand elle a dit non à un policier en civil, la situation s'est brusquement tendue.

Le capitaine Ngoc-Rao a passé sa soirée à boire, traînant sa bouteille de whisky d'une pièce à l'autre. Quand il offre un verre, il faut comprendre que ce n'est pas une option. Pour les filles, ça fait partie du boulot. Pour les clients, il vaut mieux éviter les ennuis. La gamine n'a pas eu cette prudence. Sebastian l'a vue qui refusait de la tête. Et comme sans doute le flic insistait, elle a ajouté en anglais à haute voix : « Tu pues des pieds. »

Il a levé le poing prêt à la frapper. Elle l'a fixé d'un air narquois. Un silence pesant s'est installé. Une serveuse s'est éclipsée en silence, pour aller chercher BéBé. Des clients ont baissé la tête, de honte de ne rien oser. Sebastian avait les yeux rivés sur le flic.

Ngoc-Rao était dans sa ville. Il pouvait traîner la fille par les cheveux, lui cracher au visage, la bourrer de coups de pieds sous les yeux de tous, la traîner à l'étagé pour la violer. Il pouvait aussi la faire arrêter et jeter en prison. Toute entière à sa merci, il ne faudrait pas longtemps pour qu'elle se traîne à ses pieds en implorant sa pitié.

Il jeta un regard autour de lui.

Un de ces minables oserait-il l'affronter ? Peut-être le vieux français qui le défiait du regard. Le type avait l'air solide. Il pourrait se montrer récalcitrant, mais un ou deux coups de crosses de révolver le calmeraient. Les autres ? Des vermines qui ne bougeraient pas. Il craignait un peu BéBé. Il la sentait capable, dans un mois, dans dix, de se venger en lui tranchant la gorge.

Avec ce que la gosse avait dit, s'il ne réagissait pas, il perdait la face. Pourtant il hésitait. Il imaginait ce qu'on dirait de cette affaire, comment on raconterait qu'un des hommes les plus puissants de la ville s'était acharné sur une gamine qui

n'avait pour protection que celle d'une tenancière de bordel. Les instants de plaisir qu'il prendrait à la frapper pour son insolence, il risquait de les payer pendant des années, par le mépris de tous. Il n'y avait pas de gloire à dominer un être aussi faible.

Alors, il a préféré avaler une lampée de whisky pour se soulager et quitter la pièce en hurlant : « Petite pute ! Tu paieras. » Sans se retourner, elle a murmuré « Du ma ! », un truc comme « nique ta mère », sûrement assez pour lui faire perdre la vie s'il avait entendu.

La nuit est maintenant bien avancée. Ngoc-Rao et la plupart des clients ont quitté le club. Sebastian retrouve la jeune fille seule dans le boudoir de BéBé, où elle s'est retirée pour un peu de calme. Elle a abandonné ses allures de femme, pour n'être plus qu'une enfant qui sirote un Coca. Il lui demande pourquoi, au début de la soirée, elle a refusé de venir avec lui. Elle répond :

- Tu es assez vieux pour être mon grand père.
- Alors tu me dois le respect.
- Parce que tu bandes mou ? interroge la gamine.
- Les femmes ne se plaignent pas de mes prestations.
- Les Françaises ne connaissent que des tarlouzes.
- Je croyais les femmes de chez vous plus polies.
- Qui a le temps d'apprendre la politesse ?

Un silence, et il propose :

- Je veux t'offrir un peu de l'enfance que tu n'as pas eue.
- Tu n'as pas plutôt des dollars ?

Il sort une belle liasse de billets et en a fait un bouquet qu'il offre à la jeune fille. Elle sourit :

- Papi sucré ; je vais passer du bon temps dans ton lit.
- Je ne crois pas.

– Pourquoi ? T’as pas envie ?

– J’ai fait assez de conneries dans ma vie. Alors, avec un peu de sagesse et un peu moins de désir, je vais essayer de tenir la ligne.

– Je ne comprends rien, dit-elle en faisant une grimace.

– S’il y avait quelque chose à comprendre, ça se saurait.

Un ange passe. Il rompt le silence :

– Comment tu t’appelles ?

– Roxane.

– Tu es jolie, Roxane !

Elle éclate de rire :

– J’ai une tête à m’appeler Roxane ?

– Comment tu t’appelles vraiment ?

– Je m’appelle Luu.

– Lulu ?

– Non. Luu.

C’est au tour de Sebastian de rire, au clin d’œil du hasard.

Ils ont parlé longtemps.

Il lui a demandé de raconter sa vie. Elle le fait sans gêne :

– Un jour, j’ai poussé la porte d’une petite maison où vivaient de jolies dames, que l’on voyait parfois à leur fenêtre, pas très habillées. Je voulais gagner ma vie facilement comme elles.

Et avant :

– Je préfère ne pas me rappeler.

– J’aurais aimé que tu racontes, insiste Sebastian.

– Je vais plutôt te raconter l’histoire d’une jeune fille, très pauvre, qui marchait dans le froid. Elle aperçoit un énorme brillant dans une flaque d’eau gelée. Elle essaie de le prendre

mais il est pris dans la glace. Alors elle pisse dessus pour le détacher.

– A-t-elle trouvé la richesse ?

– Non ! Elle s’est réveillée dans son lit humide.

Ils restent quelques instants silencieux. Sebastian sourit :

– Tu es le diamant dans la glace. Tu n’es qu’un rêve.

– Le rêve, c’est quand je me réveille dans le lit humide, répond Luu. Dis-moi ! Raconte-moi le plus bel instant que tu aies jamais vécu.

Luu a pris les habitudes de la grande BéBé. Sebastian réfléchit quelques instants, puis se décide :

– C’était il y a bien longtemps. Nous étions quelques-uns à peindre un joli modèle. Elle s’appelait Arlette. J’étais très amoureux d’elle et j’avais passé toute une séance à essayer de peindre une ombre sur ses hanches. Après s’être habillée, elle est venue voir mon tableau. Elle m’a souri et m’a proposé de l’inviter à dîner. L’instant le plus beau de ma vie, c’est quand je nettoiais mon pinceau en rêvant aux promesses de cette soirée qui m’attendait.

– Et qu’est-il arrivé ?

– Ils se marièrent et eurent une belle enfant. Leur vie fut tout sauf un conte de fées. Mais on ne leur enlèvera pas cet instant magique quand elle a dit oui.

Ils se taisent quelques instants puis il lance :

– Raconte-moi une vraie histoire.

– C’est l’histoire, démarre-t-elle sans hésiter un instant, du King d’un pays qui part en sucette. Excuse le manque de respect, c’est ton histoire. Dans son pays, ça caille grave car le chauffage

est en rade. Le King a deux meufs, Maggy et Myriam. Maggy fait chialer Myriam en répétant sans cesse que l'épicerie est foutue.

– Je ne suis pas épicier, contredit Sebastian.

– Qui te demande ton avis ? Tout se vérole dans ton épicerie. Et tu ne t'en rends même pas compte. Il n'y a plus que Myriam pour entrer dans ton jeu de King à la con et te dire que tout va redevenir comme avant.

– Elle n'est pas gaie ton histoire, Princesse.

– Elle n'est pas triste mais elle se traîne. On croit que c'est fini, que King va mourir mais que dalle. Même si c'est pas la gloire, il dure ; il s'accroche. Je vais te la faire courte. Ce qui est drôle quand même, c'est que plus il meurt, plus l'épicerie disparaît, et tout son monde aussi. À la fin, il ne reste plus que quelques dattes dans un carton de pêches gâtées, devant le trou d'un entrepôt désert.

BéBé, qui est arrivée pour la fin de l'histoire, gronde gentiment Luu. La gamine n'est pas payée pour pourrir l'ambiance. Sebastian l'arrête :

– Laisse BéBé ! C'est moi qui ai demandé. On ne peut pas lui en vouloir d'avoir trop bien compris.

Quand il a quitté le club, la fille aux cheveux d'or lui a fait une bise, une caresse douce et chaude de chaton.

Il peint de lumière noire



Imprégné du parfum de la jeune fille, le goût âpre de l'alcool dans la bouche, il se rend à l'atelier.

Son pinceau hésite. Dans la pénombre, il le pose sur la toile vierge. Une touche noire naît au clair d'une lune lascive qui l'invite à partager son mystère. Une autre. Et une autre. Il décline la palette des ténèbres sans se presser, dans le silence du temps qui fuit. Et toute la gamme des noirs se mêle sur sa toile pour imiter la vie.

Avec le soleil levant, il tente le rouge, attentif au dialogue naissant entre les deux couleurs qu'il réinvente. Il hésite sur l'or des cheveux de la jeune fille ; le bleu suit, puis les autres couleurs qui baissent avec le hasard pour accoucher d'une de ses plus belles toiles.

Juste une autre utopie



Une brève dans un site Web sur l'art moderne :

« De nouveaux tableaux de Sebastian Chabbe sont apparus sur le marché parisien. Selon des sources parisiennes habituellement bien renseignées, Sebastian Chabbe ne serait pas mort comme cela a été maintes fois annoncé. Il se serait même remis à peindre après des années sans avoir touché à un pinceau. Il se cacherait au Vietnam. On rappelle qu'il est toujours recherché comme témoin dans plusieurs enquêtes, sur le meurtre de La Bastide près de Lyon, sur le meurtre d'une SDF, ainsi que sur la mort suspecte de son épouse. »

Le Vietnam : « J'ai perdu le nord. Il me restait le sud qui est devenu le nord. »

Le Web, paradis des rumeurs, une fois encore ne déçoit pas. Pendant plusieurs jours, c'est la confusion. Des sites confirment la présence de Sebastian au Vietnam. D'autres s'en tiennent à sa mort proclamée, victime du sida. Dans ce brouhaha, le camp de la mort appuyé par les déclarations répétées de ses proches, finirait par l'emporter si les autorités françaises ne se décidaient à lancer contre lui un mandat d'arrêt international.

Communiqué du ministère de l'Intérieur :

« La présence de Sebastian Chabbe au Vietnam a été confirmée par les autorités locales. Nous l'encourageons vivement à rentrer

en France pour se faire soigner et répondre aux questions de la justice. Nous envisageons de demander son extradition. »

Évidemment, ce ne sont que des gesticulations et pendant plusieurs semaines, il ne se passe rien.

La branche vietnamienne d'un groupe de Facebook, Série noire, des passionnés de roman policier, s'intéresse à l'affaire.

Extraits d'un article du blog d'une des membres, traduits de l'anglais :

« M. Chabbe habite l'hôtel K&M près de Nha Trang, sur une des plus belles plages du Vietnam. Pour y arriver, il faut une bonne heure de mauvaise route depuis l'aéroport. L'éloignement est la protection idéale contre les hordes de touristes. Il vit là-bas dans un havre de paix et de tranquillité, au sein d'une nature flamboyante, préservée, sauvage. L'hôtel partage la presque île avec un village de pêcheurs, une minuscule *guest house* pour routards, et quelques fermes. Le K&M a ouvert récemment. Le plus extraordinaire est la présence permanente de l'art, partout, dans l'architecture des bâtiments, les jardins, le spa, les meubles, la décoration, les vêtements des employés, la cuisine qu'on y sert. Les murs sont couverts de tableaux et le jardin envahi de sculptures plus surprenantes, plus intenses les unes que les autres. On peut admirer les œuvres de nombreux artistes, dont certains payent ainsi leurs séjours à K&M. La propriétaire, Mme Kimi, est elle-même une artiste. Si on peut jouir à K&M du confort le plus poussé, la cassure d'une ligne ou un tableau vous font garder en mémoire que la vie n'est pas de la guimauve. K&M est fait pour méditer et se ressourcer. Les clients se mélangent aux employés pour les repas et participent aux travaux ménagers. Tout ce luxe a un prix. Je ne pourrais pas me payer une nuit là-bas. »

L'article est accompagné de photos d'un lieu étonnant, avec son mur d'enceinte baigné d'une explosion de crépis de couleurs vives et de céramiques où se mélangent la finesse japonaise et le hasard de raku aux formes minérales. Une citation barre le fronton du portail d'entrée : « Ne cherche pas ici de frontière avec le monde des songes. » Comme c'est aussi la devise de Gaïa, on peut imaginer que Sebastian est plus qu'un simple client de K&M. A-t-il participé à la décoration des lieux ? Difficile à dire, c'est tellement loin de son style. On peut toucher, sentir, caresser, sans que cela soit pour autant moins utopique, et en cela on retrouve un peu de Gaïa.

Dans un chat sur Skype avec un ami, la membre du groupe propose d'autres informations qu'elle n'a pas voulu publier :

« M. Chabbe mène une vie discrète. Il est très proche de Kimi, la propriétaire du K&M. Je ne suis pas arrivée à savoir s'ils étaient amants. Il fréquente un club privé dirigé par une des figures locales, la grande "BéBé". Elle est grande suivant les critères locaux, 1 mètre 75. On dit que M. Chabbe apprécie beaucoup les jeunes masseuses de l'établissement. »

Un autre membre du groupe propose une série de photos d'un tableau de Sebastian, en vente dans une galerie de Saigon, et annoncé comme peint cette année. Un homme qui pourrait être le peintre lui-même s'éloigne de la côte sur une petite jonque poussée par la bise. Il se dirige vers un monstre à peine esquissé. Une armée d'ombres s'échappe du ventre de la bête. Cela pourrait être le même monstre qui, sur un mural de Sebastian dans un musée de Berlin, veille sur le ciel gris d'un camp de concentration.

Une rumeur du Web disait que Sebastian ne peignait plus. Si on en croit ce tableau, il s'est remis à peindre et même à K&M où tout est luxe, calme et volupté, il peint de lumière noire, l'ombre de la fin du monde.

Du rifici à Nha Trang



La rumeur de la présence de Sebastian à Nha Trang s'est propagée. Elle a été entendue par « quelqu'un » qui a immédiatement pris le chemin de Nha Trang. C'est un homme pas très grand d'une quarantaine d'années, en costume de soie, cravate, avec des cheveux très courts, un bel homme à la carrure de bodybuilder qui porte en permanence une casquette de base-ball et des lunettes de soleil.

Il s'est baladé quelques jours dans le bourg. Il s'est lié avec le responsable local de la police, Ngoc-Rao, qui est craint car il abuse facilement d'un pouvoir qu'ils sont peu à oser affronter. Le flic aime l'argent, et lui et l'étranger sont rapidement tombés d'accord sur un prix. Le Français a payé sans hésiter ; ça s'appelle de l'investissement. Le flic fermera les yeux sur la mort de Sebastian ; il donnera un coup de main s'il le faut.

BéBé :

– Allô Sebastian ? Un Français est arrivé et pose des questions sur toi. Un mec baraqué avec une casquette de base-ball et des lunettes de soleil. Il est en ville.

– Il s'appelle Wararni. C'est un type dangereux.

– Et il a de l'argent. Il a rencontré le chef de la police, Ngoc-Rao. Tu ne peux pas comprendre. Tu viens d'un pays avec une vraie justice, des journaux indépendants. Chez nous,

un flic à ce niveau dispose de tous les pouvoirs. Il peut te faire disparaître pour toujours sans procès, sans que personne ne dise un mot. Tu ne trouveras pas un journaliste pour écrire une ligne sur le sujet. S'il le décide, tu n'existes plus.

– C'est gai. Merci de me prévenir.

– Écoute-moi ! poursuit BÉBÉ en chargeant sa voix de toute la conviction dont elle dispose. Mets les voiles ! Si tu paies l'essence, mon frère peut te conduire aujourd'hui même, en camion à Saigon.

– On pourrait payer Ngoc-Rao pour ma protection ?

– J'ai essayé mon ami. Ngoc-Rao ne veut pas en parler.

– Il a donné sa parole à Wararni ?

– Sa parole ? répond BÉBÉ en riant. S'il le pouvait, ce type vendrait sa mère pour quelques dollars, alors tu parles, sa parole... Je crois que le Français lui fait peur. Ngoc-Rao ne veut pas qu'on puisse raconter qu'il négocie avec toi. Il a la trouille. Ça doit être quelque chose ton Wararni.

– C'est ce qui se fait de pire par chez nous.

– Qu'est-ce qu'il te veut ? interroge la grosse dame.

– Me torturer peut-être. Me descendre sûrement, répond Sebastian, faussement détendu.

– Disparais ! Tu ne fais pas le poids.

– Je sais.

La fin d'un skipper pitoyable



Quelques jours plus tard, *Le Parisien* s'intéresse de nouveau à Sebastian :

« On apprend de source bien informée que le peintre Sebastian Chabbe, qui s'était réfugié au Vietnam, aurait disparu en mer. Sa jonque aurait sombré, victime d'une sévère tempête tropicale. »

Sebastian n'a peut-être pas sept vies, mais il a sûrement plusieurs morts.

Les journaux se contentent de répéter la nouvelle. D'autres sources racontent que l'artiste a été enlevé par une mafia locale.

Le chapitre vietnamien de Série noire est à la pointe de l'information. Un article du blog d'un de ses membres :

« Le peintre français Sebastian Chabbe a disparu au début du mois au large des côtes du Vietnam. Les recherches ont été dirigées par le président Chuong Nguyen du comité populaire de la province de Khanh Hoa. Elles ont duré plusieurs jours, avec la participation de navires de l'Otan qui croisaient dans les parages pour des manœuvres conjointes avec la marine nationale. Elles ont été infructueuses. Le jour de sa disparition, M. Chabbe a pris son

petit-déjeuner sur le port, de très bonne heure, avec sa compagne, Mme Kimi, propriétaire et PDG de K&M, le club de vacances où il résidait. Selon elle, il était de bonne humeur et pas du tout dépressif. Ils ont même parlé de passer le week-end à Saigon pour assister à un concert de rock et dîner avec des amis. Il est parti peu après sur sa jonque d'une dizaine de mètres, *Pingouin et Goéland*, seul, comme il le faisait souvent. »

Sebastian disparaît et on apprend que la propriétaire du K&M était sa compagne. Le corps d'Arlette est à peine froid ! Mais pouvait-on attendre autre chose de lui ? Et son bateau s'appelle Pingouin et Goéland, les surnoms de Roger et Simone Hagnauer, ces deux instituteurs anarcho-syndicalistes et pacifistes qui, à La maison d'enfants de Sèvres, ont sauvé des dizaines de gosses juifs pendant la dernière guerre. Le peintre s'est souvenu de cette histoire pour baptiser son bateau. Pour la connaître, il vous faudra lire « Hirondelles sur le Web ».

Suite de l'article :

« La météo était médiocre mais c'était un marin aguerri qui avait l'habitude de sortir par des météo encore plus médiocres. »

Sebastian a bien fait de la voile en Bretagne. À l'époque, il n'avait rien d'un marin aguerri. C'était plutôt un skipper pitoyable aux réactions impulsives, parfois dangereux, limite psychopathe. Suite :

« Des pêcheurs l'ont vu s'éloigner de la côte. Il était seul à bord. Comme il n'était pas rentré à la tombée de la nuit,

Mme Kimi a prévenu les autorités. La police écarte absolument la thèse du suicide. »

Comment peut-on écarter *absolument* la thèse du suicide ? Par respect pour la mémoire du disparu ? Parce qu'il a laissé un mot pour dire qu'il ne se suicidait pas ? Pour que les recherches ne soient pas interrompues ? Pour ne pas rendre impossible un enterrement religieux ? Pour ne pas mettre en péril une prime d'assurance ?

Suite :

« M. Chuong Nguyen a déclaré qu'il était surprenant qu'aucune trace du bateau de Sebastian Chabbe n'ait été retrouvée. Un bateau ne s'évanouit pas ainsi dans une mer aussi fréquentée. Il réfute la thèse des pirates. Selon lui, M. Chabbe aurait été enlevé et assassiné par des gangsters français qui auraient été repérés les jours précédant sa disparition dans la ville de Nha Trang. Il faut aussi savoir que Sebastian Chabbe venait de souscrire une assurance-vie d'un million de dollars au bénéfice de la société K&M, dont il est un des actionnaires. »

Une vieille escroquerie à l'assurance ?

Un courriel d'un membre du groupe Série noire :

« Une histoire bizarre circule. Juste avant la disparition de Chabbe, des yakuzas français sont arrivés à Nha Trang. Ils cherchaient Sebastian Chabbe, pour une affaire d'honneur. Ils l'auraient trouvé et l'auraient fait disparaître. »

Les journaux se font l'écho de cette rumeur. Un article du *Courrier du Vietnam* paraît quelques jours plus tard :

« Le mystère s'obscurcit autour de la disparition de M. Chabbe. La police s'interroge sur la présence à Nha Trang, juste avant la disparition de M. Sebastian Chabbe, d'un gangster français qui a été brièvement mis en garde à vue, puis pour des raisons inexplicables, relâché. Il a disparu. Selon des sources proches de l'enquête, il ferait partie d'une mafia française. Il aurait organisé l'arraisonnement du bateau de M. Chabbe avec l'aide d'asociaux d'une branche locale du Nhon-hoa-duong. Selon une source proche de l'enquête, le gangster était l'amant de Mme Kimi Chabbe. Selon cette même source, Mme Kimi aurait commandité le meurtre de son mari pour une sordide histoire d'assurance. La jeune femme a été relâchée après une longue garde à vue, « pour manque de preuve ». Mme Arlette Chabbe, la première épouse de l'artiste, et Kimi Chabbe, la seconde, ont refusé de répondre aux questions de notre journaliste. »

Serait-il incongru de penser qu'Arlette est bien trop morte pour refuser de répondre aux questions des journalistes ? Et voilà Mme Kimi renommée Kimi Chabbe. Sebastian se serait remarié avec cette Kimi ? Après une fille adoptive, une nouvelle épouse, la famille de Sebastian n'arrête pas de s'enrichir. Et c'était une amie de Wararni ? Wararni à Nha Trang ? S'il a mis la main sur Sebastian, c'est fini. Mais Sebastian savait que les truands risquaient de remonter jusqu'à lui. Il devait être prêt. Et dans la campagne vietnamienne, l'arrivée du gangster français ne pouvait pas passer inaperçue. Il a cherché à fuir, pour rencontrer sa mort sur la mer ?

La fille aux doigts d'or



Biche s'interroge sur cette Kimi Chabbe dont parle la presse, la nouvelle épouse de Sebastian. Il passe deux ou trois coups de fil. Dorilla lui répond en riant : « Kimi est une amie à moi et je peux te promettre qu'elle n'est pas mariée à Sebastian, avec personne d'autre d'ailleurs. Et elle s'appelle bien Kimi Chabbe. »

Silence de Biche. Si ce n'est pas l'épouse... Une nièce à la mode asiatique, une jeune fille entretenue. Une autre fille adoptive des Chabbe ? Pendant un instant, c'est ce qu'a pensé Biche. Et puis il a compris. Dorilla confirme : « Oui. Kimi est le nom d'artiste de Muriel. Ça vient de son nom vietnamien, My-Kim. La fille aux doigts d'or. »

Kimi est Muriel et Muriel est au Vietnam. Et elle est peut-être devenue orpheline, une fois de plus. My-Kim, graffeuse de lumière, poète gothique. Kim, ça veut dire « or » en vietnamien et My, c'est la beauté. My-Kim c'est plus prosaïquement le dollar. Kimi, c'est l'envers de My-Kim, le contraire du dollar ? Les My-Kim ont du caractère et savent encaisser les coups. Leur désir de réussite et de revanche les conduit à des choix extrêmes. Elles sont allergiques à l'ordre établi, aux conventions, à l'autorité. Ça colle trop bien avec Kimi.

Il se souvient de la première expo de Muriel. C'était il y a longtemps. Une jolie petite galerie au milieu de nulle part tenue

par une copine à elle. C'était une de ces expos comme il s'en pond une centaine à Paris chaque année. Poussée par personne, son bruit n'atteint pas les milieux branchouilles et on peut lui garantir le casse-pipe. Muriel a quand même eu droit à un article élogieux dans un magazine d'art. Mais ça n'a rien changé. Son expo est passée à la poubelle.

La fille aux cheveux d'or



Un autre article paraît dans *Le Courrier du Vietnam* quelques jours plus tard :

« Le mystère s'épaissit autour de la disparition de M. Sebastian Chabbe. On a retrouvé le corps d'un policier et d'un gangster à proximité d'une boîte de nuit où M. Chabbe avait ses habitudes. M. Chabbe est soupçonné de les avoir éliminés. On ignore le mobile. La police refuse de commenter. »

Le groupe Série noire obtient quelques informations supplémentaires sur les morts de la boîte de nuit :

« M. Chabbe avait réuni quelques amis dans un club privé de Nha Trang pour une soirée d'adieu. Ils ont beaucoup bu et ils ont aussi sacrifié à la passion de Mme BÉBÉ, la patronne, le karaoké. Sebastian a quitté la boîte vers deux heures du matin. Il était attendu dans le parking par Ngoc-Rao, le chef de la police, à la réputation sulfureuse, et par un jeune voyou local. C'est ce dernier qui aurait vu M. Chabbe entrer dans la boîte et qui aurait prévenu le policier. Le jeune voyou a attaqué M. Chabbe et l'a blessé d'un coup de couteau. Mais celui-ci a réussi à retourner l'arme contre son agresseur. Il lui a porté un coup au cœur, qui a été fatal au jeune homme. Une lame de vingt centimètres bien placée, ça ne pardonne pas. Ngoc-Rao a alors sorti son pistolet.

Il s'apprêtait à tirer quand une des filles de la boîte, une fille aux cheveux d'or, la petite Luu, l'a descendu d'un coup de révolver en pleine tête. Deux morts. La police refuse de commenter l'affaire. »

Les « amis » du réseau Série noire se montrent toujours aussi efficaces. Ils obtiennent d'autres informations malgré le *blackout* de la police :

« Après la mort du chef de la police locale, le gangster français a été arrêté puis relâché très rapidement. Trop rapidement. Un officier de police a été relevé de ses fonctions pour cela. On a aussi appris que les deux cadavres ont été retrouvés dans un fossé à quelques kilomètres du club de BéBé. C'est elle qui aurait organisé le ménage pour éviter de la mauvaise pub. Un xê om qui dormait au coin de la rue, sans doute affalé sur son scooter, a assisté à tout. Et comme Ngoc-Rao était mort, il a accepté de nous parler. Après la tuerie, M. Chabbe l'a appelé en criant « Hello moto bike ? ». C'est la phrase de prédilection des xê om, qu'ils peuvent crier des dizaines de fois par jour pour inviter le client. Le xê om a embarqué M. Chabbe et la petite Luu sur son scooter. Il a déposé la jeune fille chez le frère de BéBé. On ne sait pas ce qu'elle est devenue depuis. Elle travaille peut-être maintenant dans un institut de massage de Saigon, ou à Phnom Penh, qui héberge un grand nombre de jeunes prostituées vietnamiennes. Selon une rumeur impossible à vérifier, M. Chabbe l'aurait rachetée pour plusieurs dizaines de milliers de dollars à BéBé et elle serait retournée dans sa famille. Quant à M. Chabbe, après avoir déposé la petite, il s'est fait conduire dans une petite crique où il amarre sa jonque. D'après le xê om, il avait une sale blessure à l'épaule qui saignait. Le matin,

Kimi Chabbe l'a rejoint. Ils ont pris un petit-déjeuner ensemble. Ensuite, il est parti et il a disparu en mer. On a beaucoup parlé de cette disparition et des recherches en mer. »

On imagine la gamine écrasée sur le scooter entre un vietnamien tout maigre et Sebastian avec ses presque cent kilos. Ils traversent la campagne déserte au milieu de la nuit, prenant des raccourcis surréalistes. Le xê om fume un vieux mégot d'une main et maîtrise son tigre pétaradant de l'autre.

Plan suivant, elle fait de l'abattage dans un bouge cambodgien sordide.

Le lendemain, un membre de Série noire publie une photo de la gamine. Elle a peut-être une douzaine d'années. C'est une poupée aux longs cheveux raides, teints en or, au timide sourire enfantin, un petit ange innocent qui descend les salauds à coup de Smith & Wesson 360 « AirLite Sc », plutôt que de jouer avec des Barbie.

Le temps passe. Sebastian Chabbe semble bel et bien avoir disparu en mer même si son corps n'a pas été retrouvé. Une difficulté pour les proches. Le deuil impossible. Le doute qui subsiste.

SIXIÈME PARTIE

Betty Biche



BB comme Betty Biche



Antoine Biche a pris sa retraite. Betty Biche, sa belle-fille, est la nouvelle directrice de la galerie. Elle prépare une grande exposition commune à Sebastian et Kimi Chabbe.

C'est une très grande et très belle noire d'un âge indéfinissable, au maquillage impeccable, habillée super chic dans une robe hyper courte qui met en valeur des jambes bien sûr interminables. Avec son accent anglais prononcé, et un éclat de rire ravageur, elle plaît beaucoup.

Antoine Biche lui a raconté :

– Au début, Kimi a pris des cours avec Sebastian. Puis, elle a habité chez les Chabbe. Elle a vécu deux ou trois ans chez eux. Mais elle était trop indépendante. C'est devenu difficile entre Sebastian et elle. Alors, elle est partie. Elle a squatté un atelier aux Abbesses avec un collectif de gauchos.

– Les Chabbe l'ont adoptée ?

– Oui. Je ne comprends pas pourquoi c'était un secret.

– On dit qu'il aurait arrêté de peindre. Selon une rumeur, les tableaux récents signés par Chabbe seraient d'elle. C'est vrai ? interroge Betty.

– On dit beaucoup de choses. Pour nous, c'est délicat comme question. Nous sommes leurs agents à tous les deux. Son style à elle est plus acide, agressif, plutôt proche du Sebastian de

la période Gaïa. Mais elle a travaillé avec lui et si elle voulait faire du Sebastian Chabbe, j'ai peur que lui seul soit capable de voir la différence. Ceci dit, elle n'a pas besoin de ça. Elle hérite d'Arlette. Et si la mort de Sebastian est confirmée, elle hérite aussi de toute leur collection. Quelques beaux tableaux de ses amis, et une quarantaine de toiles de lui. Il laisse Gaïa au village ou à la région, je ne sais plus. Ça ne vaut d'ailleurs peut-être pas plus que le prix du terrain.

– Les toiles de Sebastian Chabbe ? Ça se vend bien ?

– Pas trop, même si depuis sa disparition, la cote frémit un peu.

Antoine Biche poursuit :

– Il y a deux ans, Muriel est partie au Vietnam. C'est à ce moment-là d'ailleurs qu'elle a changé de nom, qu'elle est devenue Kimi. Elle a construit un hôtel là-bas, un petit paradis au bord d'une des plus belles plages du monde, un bijou d'art et de tranquillité. Elle y a tout conçu, l'architecture des bungalows, la décoration intérieure, le jardin, jusqu'à la cuisine qu'ils servent. Un rêve qui habite longtemps après l'avoir quitté. Un de mes amis qui y est allé en vacances a payé son séjour avec une série de portraits d'elle. Ça n'aidera pas Kimi à payer ses travaux, mais dans une dizaine d'années, ça vaudra peut-être autant que tout son complexe. De toute façon, avec l'héritage, elle n'a plus à s'inquiéter de payer les factures.

– Qu'est-ce que vous pensez de son travail ? interroge Betty. J'aimerais l'avis de l'amateur d'art, pas de son agent.

– Kimi a peint quelques fresques pour des villes de banlieue. Elle a aussi fait une expo en solo l'an dernier qui n'a pas laissé

un souvenir impérissable. Elle a du talent mais si cela suffisait, ça se saurait.

Il sort quelques toiles de Kimi d'une armoire. Comme chaque fois, Betty est surprise par la violence, l'absence de compromis. Ensemble, ces toiles offrent une musique acide, un début d'incohérence. Elle interroge :

– Vous croyez que j'arriverai à en faire une star ?

– Ils arrivent à rendre célèbres des barbouilleurs avec moins de talent qu'un bonobo.

– Je parle d'une vraie carrière, insiste-t-elle.

– Elle est bosseuse. C'est énorme dans le métier. Il y a des légions d'artistes trop hantés par leur passion pour se satisfaire de la discipline et de l'effort. Elle, c'est une forcenée ; elle est perfectionniste à un niveau démentiel. C'est un atout. Mais ça non plus, ça ne suffit pas.

– C'est bien ce qu'elle fait ? demande Betty.

– Ta question me déçoit. Si tu parles de technique, elle a une grosse marge de progression. Pour ce qui est du contenu, des histoires que racontent ses tableaux, pour l'instant, j'aime bien. Mais le reste ?

– Donc ça ne vaut pas pipette ?

– Tu parles d'argent ? Ça ne vaut rien aujourd'hui. Qui sait ce que ça vaudra demain ?

Des hésitations, des vibrations dans la voix, ont persuadé Betty que sous la froideur professionnelle se cachait autre chose. Alors elle insiste :

– J'aurais dû vous demander si vous aimez ce qu'elle fait.

Le visage de Biche se ferme. Il se concentre, évitant le regard de Betty. Après quelques instants de silence, il répond avec hésitation :

– Aimer ou pas. C’est la question ? Ou pas. Et pourtant, tout est dit. Vibrer ou pas. Je possède des Kimi Chabbe que je ne veux pas vendre. C’est ça ma réponse ?

Long silence que Betty Biche rompt pour interroger son beau-père sur les liens entre Sebastian et Kimi. Antoine Biche :

– Deux peintres de mon écurie. Le père et la fille. Un vieil obsédé et une gosse détraquée. Les deux personnes les plus attachantes au monde. J’ai vraiment essayé de comprendre ce qui les liait. Il faudrait raconter leur rencontre...

La graffeuse de blues



Un matin d'été, Sebastian revenait d'une fête. Son crâne explosait d'avoir bu et fumé jusqu'à pas d'heure. Son corps souffrait d'un épisode monnayé à une inconnue trop jeune, trop consciencieuse. Au fil du temps, le plaisir qu'il tirait de ces nuits s'émoussait ; l'excitation s'estompait. Pourtant il n'aurait pas imaginé y renoncer. Il ne savait pas résister à leur appel.

Il aperçoit une jeune fille occupée à graffer le mur brut d'une impasse déserte et glauque. Il s'arrête pour admirer le charme de ses mouvements. Le corps s'égare dans une danse, une cérémonie secrète, une chorégraphie d'où émerge le mural, par petites touches inattendues. Les cheveux très noirs accompagnent les mouvements amples de la tête dans une caricature de spectacle de mime. Le geste est sûr, précis, rageur, révolté. Les traits se rejoignent ; les formes se dessinent. Elle graffe sans accorder la moindre attention au monde qui l'entoure.

Elle est la graffeuse de blues qui bombe sa route à coups d'aérosol.

Elle peint en ténèbres. Soleil noir de carbone. Absorption des ondes du visible. Dans toute une gamme de gris, elle dessine des ombres sur la musique silencieuse d'un piano noir.

Sur le mur, un supermarché. La caissière est ailleurs. Une vieille dame, penchée sur son portefeuille, cherche des pièces

de monnaie pour payer un litre de lait et une boîte de gâteaux. Sous la lumière crue des néons, dans les plages de pubs, on sent son affolement à l'idée de ralentir la file d'attente. Les rides profondes de son corps quasi nu trahissent l'âge. Sur la droite, en premier plan aussi, debout, de dos, une jeune fille attend. On reconnaît le visage vietnamien de la graffeuse. Son corps diaphane partage l'espace, se superpose, triomphe par endroit, disparaît ailleurs, ses cheveux se fondent dans la scène. On imagine l'instant de répit pour la caissière, une masse sombre, imprécise. On devine les autres personnes dans la queue, des formes à peine esquissées, gris foncé, noires, qui se déforment, dont l'irritation est presque palpable. La solitude de la vieille dame s'étale sur le mur, en épouse les irrégularités, navigue ses aspérités, se perd dans les crevasses, se fond dans des taches. La jeune fille de dos est peinte sur une plage moins abîmée, sur un pan d'enduit qui a mieux résisté au temps. Malgré ses traits plus précis, elle reste irréelle. Son visage flotte comme dans le rêve qu'elle hante. Un homme grand et mince assiste à la scène. De lui, on voit un visage très net. Il est le passager qui partage autant le rêve de la jeune femme que le cauchemar de la vieille.

La graffeuse attrape une bombe rouge et rajoute ici ou là une ombre de fond de teint tragique, deux traits de couleurs sur le galbe d'une jambe, les lignes de lumière des spots, une tache sur la boîte de gâteaux. Touche finale, elle signe son œuvre d'un dessin de main avec un mot presque illisible au milieu, un *K*, un *i*, des courbes. Un prénom ? Le nom de son gang ? Puis presque sans transition, elle commence à ranger son matériel dans un minuscule sac à dos.

Il l'interpelle :

– Tu es la diseuse de détresse ?

– Je préfère dealeuse de blues.

Elle continue à ranger. Il finit par interrompre le silence :

– On a envie de l'aider.

– Qui ?

– Le grand maigre.

– Pourquoi ?

– Sa mine inspire la pitié.

Elle hausse les épaules. La jeune fille a repris un pinceau pour corriger quelques détails. Elle peint quelques instants, soigneusement. Puis, satisfaite de son travail, elle se remet à ranger. Sebastian se souvient d'une vieille histoire talmudiste :

– Pour expliquer à un goy ce qu'est le Talmud, un vieux sage lui pose une devinette : « Deux graffeurs viennent de finir un mural. L'un a de la peinture sur le visage et l'autre est parfaitement propre. Lequel va se laver ? »

– Le propre voit le visage sale de l'autre ; mais comme il connaît ta blague à la con, il ne va pas se laver.

– C'est pourtant ce que répond le goy.

– Il ne faut pas prendre tous les goys pour des cons. T'as déjà vu un graffeur propre ?

– C'est la réponse talmudique.

– Les graffs existaient du temps du Talmud ? interroge la jeune graffeuse.

– Tu as entendu parler de Lascaux ?

– Oups !

Long silence pendant qu'elle finit de remballer. Il l'interrompt :

– Dans le désert, quand un biloute est trop branché par une ragazza, il va dans une caverne et il imprime sa main sur un mur. S’il la branche aussi, elle imprime sa main à côté. Deux mains, c’est une affaire qui tourne, des polichinelles qui pointent leurs nez au fond du tiroir. Tu te cherches un biloute ?

– On cherche toujours quelque chose.

– C’est quoi ton rêve ?

Elle ne répondra vraiment à sa question que des années plus tard. En attendant, elle esquivé :

– D’après toi ?

– Un chéri pour le chic, une chatte pour le choc, et un cheikh pour le chèque.

Elle hausse encore les épaules. Elle n’est pas sensible à l’humour de Sebastian.

Il l’interroge :

– Le jeune type du mural. Si c’était un peintre, il s’appellerait Sebastian ?

– Toute ressemblance avec des individus sortis de ton imagination pourrie serait hasardeuse.

– C’est lui !

– Jette de la peinture sur un mur vérolé et laisse-la vivre sa vie. C’est qui Sebastian ?

– Un ami trop proche que je n’ai pas vu depuis des lustres, explique-t-il.

– Tu ne devrais pas laisser le temps te voler tes amis.

– Je te montrerai une photo de moi à vingt ans, explique Sebastian. Tu comprendras. Je m’appelle Sebastian. J’étais ce grand keum tout maigre.

– Ne parle pas comme un jeune. T’es pathétique !

Elle commente :

– Tu jettes quelques traits sur un mur de passage et ton dessin devient une histoire, avec ses approximations. Ce type est un psychopathe qui a étranglé une gamine. Ou bien c’est un mec trop sympa qui a cédé au charme d’une Lolita entreprenante. Je ne sais pas. Je peins et d’autres racontent.

Il insiste :

– Tu as vu une vieille photo de moi ?

– Non. J’ai peint un client que j’ai eu quand je tapinai à Vincennes.

– Dis-moi la vraie histoire de ce type.

– Le graff est taiseux.

Il change le sujet :

– Et la vieille du graff, c’est qui ?

– C’est vous qui racontez, pas moi, retourne-t-elle.

– Une clocharde céleste, suggère Sebastian.

– La dame de cœur, préfère-t-elle. Sur un plateau d’argent, elle te sert du thé au gingembre.

– Au jasmin, corrige-t-il.

– Au gingembre, insiste-t-elle.

Le vent pousse un nuage. Le soleil surgit. La jeune fille sourit. Elle trempe un pinceau dans un pot de peinture noire et inscrit le contour de l’ombre de Sebastian sur le mural. Il l’interroge :

– Je retourne dans mon passé ?

– La bohémienne. C’est elle, le lien avec ton passé. C’est ta princesse. Tu sais qu’elle est à moitié folle. Tu lui tiendras le miroir quand elle s’envolera pour rejoindre le trou noir de sa destinée.

– Tu es voyante ?

– Je suis diseuse de blues.

Il lui propose :

– Tu veux prendre des cours de dessin avec moi ?

– Tu es prof ?

– Je suis peintre et je prends des élèves.

– Et avec quel fric je les paye tes cours ?

– C'est pas ton fric qui m'intéresse.

– Tu veux me sauter ?

– Ton cul ne m'intéresse pas.

– Tu cherches quoi alors ? De la tendresse ?

– J'en ai rien à foutre de la tendresse.

– Alors quoi ?

– C'est ta peinture qui m'intéresse.

Il laisse s'écouler quelques instants de silence et propose :

– On peut commencer par un café.

– Le croissant est en supplément ?

– Il est inclus.

– Alors on bouge !

S'est-il arrêté pour le graff ou parce qu'il s'est reconnu sur le mural ? Non ! Ne rêvez pas les filles ! C'est le string qui dépassait qui a accroché son regard. Ensuite il s'est attardé pour mater le bout d'un sein de la graffeuse qui glissait hors du tee-shirt. Il aurait pu passer son chemin. La question qu'il faut poser, c'est pourquoi il est resté.

Quand Antoine Biche a fini de raconter, Betty reste silencieuse.

Pendant qu'il lui sert un café, elle lui demande de lui parler encore de Sebastian et Muriel.

She's touched your perfect body



Quand Muriel est née, son père était en déplacement et pour sa mère, l'arrivée d'un bébé était un événement imprévu vaguement désagréable. Muriel a vite appris à se passer des autres, en particulier des nounous interchangeables qui s'occupaient d'elle. Un trou noir, la maternelle ; un autre, le primaire. C'est au collège qu'on a commencé à lui coller des étiquettes : têtue, rebelle, dingue. Et puis, un voyage de fin d'année. Un grand escogriffe qui s'intéresse à son corps pubère. Elle hurle. En classe, au moins, elle se croyait tranquille. Elle le roue de coups. Ils ont du mal à l'empêcher de l'achever. Le lycée. Des notes qui plongent. « On » dit d'elle qu'elle est limitée. « On » l'oriente vers des classes parking pour qu'elle attende sans déranger sa rupture conventionnelle avec l'éducation nationale. Elle s'arrête de manger. Sa mère avec sa vie sociale trop riche et l'alcool trop présent n'a pas le temps de l'aimer. Elle préférerait son père ailleurs quand de loin en loin, il s'intéresse à elle de trop près. Une mère pour être aimée, un père pour être protégée. Elle a tout faux. Elle n'a pas quatorze ans quand elle fugue pour la première fois. Avec l'enfance qu'elle a eue, elle n'est pas surprise de découvrir que la rue est rude. Elle y fait des rencontres. Une

filles au regard de lumière. Un garçon aux doigts de bonheur. La fille s'est pendue. Le garçon a disparu. Puis, la maladie a détruit le corps de la mère. Elle revoit le père à l'enterrement, pendu au bras d'une poule trop jeune pour lui. Comment un être aussi pitoyable, pathétique a-t-il pu la terroriser ? Muriel hait la famille. Quelques jours plus tard, elle rencontre Sebastian.

Elle entre dans l'atelier. Il refuse de lui répondre. On se tait quand un Cohen chante. Elle trouve la musique sirupeuse.

And you want to travel with her

And you want to travel blind

And you know that you can trust her

For she's touched your perfect body with her mind

Il entre dans sa chambre. Les yeux fermés, elle déguste « *The biggest fucking band of all the world* ». Si Sebastian doit aimer ça, ce n'est pas gagné !

Master of Puppets I'm pulling your strings

Twisting your mind, smashing your dreams

Blinded by me, you can't see a thing

Just call my name, 'cause I'll hear you scream

Elle est celle qui est trop concentrée, celle qui s'est perdue au fond de la mezzanine, celle qui refuse un traitement de faveur. Il est celui qui veut séduire, convaincre, qui veut qu'on l'admire et qu'on l'aime. Il ne voit qu'elle, qui danse devant la toile, parsemant le tableau de touches de musique.

Elle a annoncé qu'elle sortait. Et comme il s'entêtait à négocier l'heure de son retour, elle a crié : « J'ai payé pour ne pas avoir à supporter ces conneries. »

Il la saoule avec Florin qui vient de rejoindre le groupe, avec sa gentillesse, son talent, sa beauté. Comme elle répond du

bout des lèvres, il finit par la croire jalouse. Quand il se fait trop insistant, elle finit par répondre que « les hommes ne l'intéressent pas ». Elle rit, heureuse, soulagée de s'être enfin révélée. Il n'est pas sûr d'avoir bien compris.

À la fin du cours, ils profitent du beau temps pour une balade à pied dans le quartier. La conversation glisse du dernier tableau de la jeune femme à sa future carrière, à ses attentes de la vie. Il est devenu plus qu'un prof, plus qu'un ami, un peu un père.

Les Chabbe invitent Muriel et Éva dans un petit resto italien des Abbesses. Les jeunes femmes se couvent des yeux. Muriel est ravie du bonheur d'exhiber, de présenter sa compagne.

Aujourd'hui elle n'est pas concentrée ; sa peinture pue la merde. Quand il le fait remarquer, ses yeux se remplissent de larmes. Elle lui dit la maladie d'Éva. Quel idiot ! Il n'avait rien remarqué. *Mala suerte!* Bêtement, il est heureux. Le sort est tombé sur une autre.

Les jours ont passé et les semaines. Elle met un point final à la dernière toile qu'elle a décidé de présenter à sa première exposition. De la sueur perle de son front. Une touche finale. Une larme. Et c'est tout ! Elle peut plonger dans ses rêves de succès.

On a sorti le vieil expert de sa tanière. On lui présente le travail de la jeune femme. Sa moue habituelle s'efface devant un sourire ambigu. Il faut se contenter d'interpréter ses déplacements chaloupés entre les tableaux.

Elle boude. Elle refuse de se mêler à la foule. Elle plonge dans le champagne. Est-ce si difficile d'accepter le regard des autres ?

Elle n'habite plus ici. Elle s'est envolée vers des contrées exotiques. Il doit se contenter de ses mots aux vents de longs courriels ou de chats désordonnés, du son de sa voix de loin

en loin et de son visage plus ou moins pixelisé qui se fige à l'écran. De nouveau seul, il retrouve des habitudes dont elle ne fait plus partie.

La plus belle couleur, c'est le gris



Betty est dans le bureau de Biche. Elle contemple un tableau de Sebastian Chabbe qui la met toujours mal à l'aise. Elle finit par demander à Biche : « C'est quoi l'histoire de cette toile ? »

Sur le tableau, deux chevalets, deux peintres. Un vieil homme et une jeune femme. Ils sont presque de dos pour qu'on puisse admirer ce qu'ils peignent. L'atelier est construit à coup de grands rectangles, avec des lignes de fuite qui traversent l'espace, un peu comme dans un tableau de Hopper. Il la peint nue dans une pose obscène. On admire la chute de reins vertigineuse de la jeune artiste, ses fesses démesurées. Elle le peint en satyre lubrique et libidineux avec un sexe minuscule, une petite queue et de longues oreilles. La puissance des bras, le cou de taureau, toute l'énergie du peintre est tendue vers la main qui caresse la toile.

Antoine Biche raconte :

– J'avais proposé à Sebastian d'exposer les travaux de ses élèves. Nous avons choisi le thème un peu bateau du peintre et de son modèle. Erzulie, une de ses élèves, n'avait

rien fait de potable et Sebastian a décidé qu'elle n'exposerait pas. Alors tout est parti en vrille.

... Elle l'a accusé de harcèlement sexuel. Sebastian tombait des nues.

Betty l'interroge :

– Selon vous ? Il faut croire qui ? Le vieux cochon ou la jeune mythomane ?

– Erzulie est sûrement mytho et Sebastian aussi sûrement un vieux cochon. Mais il n'a jamais été un harceleur. Pour moi, ce n'étaient que les délires d'une jeune femme manipulatrice et mal dans sa peau.

– Alors pourquoi ce tableau ?

– Il s'est vraiment demandé si sans le vouloir, sans le savoir, il avait pu passer du côté des salauds. Elle a pourri un coin de son paradis.

Betty revient à ce qui l'intéresse :

– Alors il a peint ce tableau pour exorciser Erzulie ?

– Il a commencé par pisser une croûte, une guimauve insoutenable, avec Erzulie en sorcière perfide, moche comme un pou, enfonçant son pinceau dans l'œil d'un vieux peintre tout en tendresse qui lui ressemblait beaucoup. Je n'ai même pas eu besoin de lui rappeler que la plus belle couleur, ce n'était ni le blanc ni le noir, mais le gris le plus inquiétant.

– Et il a peint le tableau que je regarde en ce moment ?

– Par-dessus l'autre. La vérité est enfouie ou ailleurs, derrière une histoire plus universelle.

On entre par la ruelle aux bœufs



Le temps a passé. Le jour de l'exposition commune à Sebastian et Kimi au Lafab est arrivé. Plus d'une centaine de toiles du père et de sa fille adoptive se répondent dans la féerie de la grande halle.

Lafab a du mal à se faire une place dans l'intérêt général très relatif pour l'art contemporain. Le nouveau lieu unique n'est pas sorti des limbes en douceur. Son histoire n'a été qu'une suite de combats plus ou moins perdus. L'association à l'origine de tout ça s'est battue pour arracher la dernière usine de Boudon à sa démolition programmée. La mairie était bien décidée à raser gratis, s'entêtant à imposer dans la sournoiserie son absence d'alternative. L'issue du combat a longtemps été indécise.

Le nouveau maire de Boudon préfère oublier qu'il a fait partie de ce groupe de conseillers municipaux venus admirer ensemble, un petit matin d'hiver, la démolition de la vieille usine dans la danse macabre des bulldozers. Il ne veut pas se souvenir qu'il est le dauphin de ce cacique qui au hasard de ses humeurs, traitait les dirigeants de l'association, de gauchistes, d'étrangers, de bobos ou d'illuminés. Il est vrai que c'était avant que les dingues ne réunissent l'argent pour construire ailleurs leur lieu de culture.

Si l'usine a été détruite, ces fous ont sorti des limbes un projet presque aussi délirant.

On peut trouver le récit de leur saga sur le site du Lafab et en particulier une vidéo d'amateur prise au lancement de l'aventure, montrant les fondateurs de l'association escaladant le toit de l'usine pour s'y introduire par le chemin des « squatteurs ».

La lutte continue au jour le jour pour réaliser le rêve du début, en attirant des artistes, en persuadant le public de venir dans ce nouveau lieu les aider à équilibrer les comptes. Les rapaces sont à l'affût, qui rêvent de trouver une utilisation plus rentable des mètres carrés dont le prix a explosé dans ce coin du 92, paradis des promoteurs immobiliers.

Le nouveau maire de Boudon parade à l'inauguration du Lafab, ravi de grappiller quelques onces de notoriété. Il serre des mains et joue au guide. Il laisse discrètement sous-entendre qu'il a été l'un des premiers et des plus fervents supporters du projet, qu'il a œuvré dans l'ombre à son succès. Il faut le féliciter pour sa discrétion car on cherchera en vain une trace de son soutien. Il était même absent le jour du vote du conseil municipal qui entérinait Lafab. Le dauphin préférait éviter de bénir, même sur le tard, une opération dont on doutait encore des chances de succès. Oubliant sa très grande prudence, il se rallie aujourd'hui au camp de la victoire.

Les fondateurs de l'association n'ont pas réalisé leurs rêves. L'usine a été démolie. Ils ont dû négocier, accepter des compromis. Ils n'ont pu que réaliser un projet au rabais ; il leur a fallu privilégier les activités les plus rentables. Surtout, ils doivent transiger au jour le jour avec l'esprit du Lafab pour continuer à exister.

Le directeur du Lafab :

– Nous vous donnons rendez-vous régulièrement autour d’artistes reconnus comme Sebastian Chabbe. Nous espérons ainsi les faire découvrir à un public plus large, peu habitué à courir les expositions. Le lieu, fidèle à l’esprit des fondateurs de l’association, est bien sûr aussi destiné à la découverte de jeunes talents. Cette fois, en symbiose avec Sebastian, nous exposons une artiste encore inconnue, sa fille adoptive Kimi. Il est passionnant de voir les liens que le père et la fille ont tissés, comment la révolte de Kimi répond au désespoir de Sebastian. Notre lieu unique expose donc ce dialogue extraordinaire entre deux êtres uniques.

Il oublie de mentionner les artistes plus renommés à qui ils ont proposé une exposition au Lafab et qui ont refusé : lieu encore trop confidentiel, difficulté de s’y rendre pour les Parisiens, coût exorbitant des assurances, etc.

Le lieu est intéressant, avec ses sheds qui luisent dans le soleil couchant, ses poutrelles métalliques bleues, sa décoration brute qui l’enracine dans son origine industrielle.

Les peintures sombres de Sebastian explosent de leurs cadres. Ses variations en noirs se fondent dans les perspectives du lieu, en soulignent les mystères. Les couleurs des tableaux de Kimi violent l’espace, dérangent, interpellent. Aux refus teintés de résignation de l’homme touché par la vieillesse, répondent l’exubérance de bonheur et la révolte de la jeune femme. Elle va jusqu’à reprendre d’anciennes toiles de Sebastian pour en offrir des variations aux limites de la caricature, des pastiches qui moquent l’original, qui le nient. Parfois c’est lui qui reprend

sur des toiles minuscules, des murals de la jeune peintre pour les déconstruire, en décortiquer un détail. Le clou de l'exposition, un tableau commun de plus de cinq mètres de haut, d'où on ne sait séparer les touches du maître de celles de l'élève. Ils ont peint le travail à l'usine. Un ouvrier est enchaîné à une machine-outil ; près de lui, une femme s'ouvre le ventre avec un pinceau. Ce sont des autoportraits de Sebastian et Kimi. Les traits asiatiques de la jeune femme ont été accentués. Ses yeux bridés percent la toile. Elle peint et danse comme en transe. Elle est petite, fine, toute en maîtrise des mouvements, de l'espace. Sebastian est le vieil ouvrier brisé par la répétition du geste. On le reconnaît à son cou de taureau et ses larges épaules. On pourrait croire qu'il a perdu ses révoltes, si le « A » d'anarchie, tracé à la craie, ne décorait le mur à côté de lui.

Le personnel du Lafab est nombreux, discret, aimable. Ils sont pour la plupart « en insertion », d'anciens chômeurs, clochards, taulards, que l'association s'efforce de ramener à la société.

Avec la disparition de Sebastian, sa mort annoncée, on aurait pu s'attendre à une veillée funèbre en guise de vernissage. En réalité, la soirée frétille dans un mix surprenant entre branchés parisiens troublés d'avoir passé le périphérique et locaux déconcertés par l'invasion de cette faune exotique. Quelques peintres altoséquanais se prennent à rêver à leur prochaine expo. Les investisseurs ont en tête les bénéfices qu'ils pourraient réaliser ; la disparition de l'artiste a fait monter sa cote. Ils hésitent devant ceux de Kimi, impossibles à évaluer.

Betty n'adore pas ces pince-fesses. C'est seule qu'elle préfère visiter les expositions. Elle aime glisser à travers des salles presque désertes pour s'arrêter sur une œuvre, se laisser séduire,

faire semblant de s'éloigner, revenir. Ce qu'elle recherche est à l'opposé d'une soirée mondaine. Mais là, elle est la grande organisatrice de l'événement. Elle sort sur la terrasse qui domine la Seine pour griller une cigarette.

Quelques amis de Sebastian discutent du point final qui manque à la vie de l'artiste :

- Il voulait être incinéré.
- C'est contraire à la religion juive.
- Il était catholique.
- Il était juif.
- On pourrait disperser ses cendres du pont des Arts.
- Si on avait ses cendres.
- Ou depuis la tour Eiffel.
- Ou sur Gaïa.
- Au Père-Lachaise, près de sa famille ?
- Est-on certain qu'il est mort ? interroge un inconnu.

Une jeune femme regrette :

– On aurait aimé un testament de Sebastian, quelque chose comme « Soleil dans une chambre vide » d'Edward Hopper ou « La face des étoiles » du Douanier Rousseau.

– Ou « La fosse aux dieux », murmure un jeune homme.

Personne n'a compris sa remarque.

Le groupe se disperse, on ne sait trop pourquoi.

La soirée aurait pu rendre plus concrète une mort indécise dans l'absence de lieu et de temps. L'exposition aurait pu être le rituel culturel en lieu de rituel cultuel. On ne le ressent pas ainsi.

À l'extrémité de la terrasse, près du bar, Kimi, jeans percés et débardeur bleu délavé, se descend au champagne avec quelques amis indifférents à la fête qui les accueille.

Betty discute vaguement avec un inconnu sans vraiment l'écouter, profitant du calme à peine troublé par le bruit incessant des voitures sur la route au-dessous d'eux. Quel malade a pu laisser une quatre-voies s'installer ici ? Elle l'interrompt :

– C'est un tableau de Sebastian « La fosse aux dieux ? »

Le type ne comprend pas la question.

La soirée avance, c'est-à-dire que de moins en moins d'amateurs admirent les tableaux et qu'ils sont de plus en plus nombreux à profiter sur la terrasse d'un vague début de fraîcheur. Un groupe d'anciens amis de Sebastian se forme. Ils ne se connaissaient pas mais prennent plaisir à parler du peintre disparu, à raconter ses délires, à reprendre ses histoires drôles. Une inconnue verse une larme. Finalement, un peu de veillée funèbre s'est glissée dans la soirée.

La soirée s'effiloche. La bouche de Betty est sèche d'avoir trop fumé. Elle traîne à discuter avec une vague conservatrice de musée dont elle ne se souvient plus du nom. Elle écrase une énième cigarette.

Elle se souvient de sa rencontre avec Sebastian. Elle avait été embauchée par Biche pour démarrer la branche londonienne de la galerie. Tout avait bien fonctionné sauf son mariage avec le fils Biche, bien sûr. Une bêtise. Biche ne lui en a pas voulu. Elle voulait se faire admettre des artistes sous contrat. Elle a commencé par Chabbe et ça s'est mal passé. Il ne voulait pas qu'une pétasse tout juste bonne à vendre du *pop art* touche à ses chefs-d'œuvre. Ce n'était pas tellement pour le fric qu'elle voulait représenter Chabbe à Londres. Il ne rapportait pas tant que ça. Mais plutôt par superstition. C'était le plus ancien peintre de la galerie. Elle sentait que s'il acceptait de la suivre, les autres

suivraient. Elle lui a proposé de rencontrer un de ses clients, un banquier de la *City*. Le type a flashé sur un tableau. Elle l'a discrètement guidé vers un triptyque sur bois un peu plus facile, un peu bâclé, bien plus cher. Le client est reparti avec.

Sebastian l'a adorée et ils sont devenus amis ?

Tu parles. Il l'a traitée de marchande de savon. Quelques semaines plus tard, elle le croisait à une expo. Il était fin saoul. Il la draguait grave et finissait par lui mettre une main aux fesses dans l'ascenseur qui conduisait au parking. Il s'est pris une claque. Le lendemain, il lui envoyait une petite aquarelle pour s'excuser. Elle lui faisait livrer des fleurs. Il l'invitait à déjeuner dans son restau préféré, Pho 14, un boui-boui de Chinatown. Ensuite, il la traînait dans son atelier et la forçait à commenter les derniers travaux de ses élèves. Flippant grave. L'examen d'entrée aux Beaux-Arts, c'était du pipi de chat à côté de ça. Elle a eu droit à la bise en partant ; elle était acceptée. Après, ils se sont souvent engueulés. Mais comme il disait : on ne s'engueule bien qu'avec ses amis.

Que la fête commence



Avec son demi-succès, l'exposition du Lafab n'a pas été l'événement médiatique dont les amis de Sebastian rêvaient. Quelques articles dans les revues spécialisées. Quelques rares critiques enthousiastes, partageant équitablement les compliments entre le père et sa fille. L'exposition a surtout servi à faire basculer la mort de Sebastian dans la réalité, à lui faire passer un palier dans sa trajectoire à travers un domaine dense où si des bouts de probabilités ne s'additionnent pas pour construire une certitude, ils permettent à l'artiste de mourir chaque jour un peu plus, de sombrer lentement dans l'oubli.

Cet oubli se serait définitivement installé sans Geb, le double virtuel de Gaïa.

Une rumeur s'insinue en entrefilets dans la presse : les fêlés de Geb organisent les funérailles de Sebastian sur le Web. La publicité virale propage la nouvelle et le buzz sur Facebook crée l'événement. À grand renfort d'explications approximatives sur le concept de funérailles virtuelles, la vieille presse suit : « Des internautes vont se connecter sur le monde virtuel de Geb. Leurs avatars vont se retrouver pour se rendre en cortèges jusqu'au forum central, le jardin des délices. Plat de résistance. On ignore quoi. Puis ils se disperseront sans avoir à connaître les affres des dispersions des manifestants, place de la Bastille. »

Un peu avant l'heure annoncée, on se connecte à Geb et on se choisit une bonne place, à l'intersection des avenues Alan Turing et Charles Baudelaire, au pied du jardin des délices, avec une excellente vue sur le podium d'où des amis de Sebastian, des webdesigners et des célébrités de Geb, doivent prendre la parole.

La qualité technique médiocre est compensée par l'accompagnement musical. Une série de rocks sublimes de Johnny Halliday reprennent des classiques américains. Le rocker encore jeune est accompagné de musiciens extraordinaires. Au risque du mépris de certains, on affirme que Johnny dépasse ici ses maîtres dans l'interprétation de leurs chansons. Mais que peut-on dire d'autre de « Rien que huit jours », traduction hasardeuse des « Forty days » de Chuck Berry ? Après ce vrai petit bijou, comment les milieux branchés peuvent-ils continuer à snober notre rocker national ? Ils devraient oublier Optique 2000 et aller écouter ses vieux vinyles.

Une post-doctorante népalaise qui étudie la linguistique à Paris découvre l'idole des jeunes. Elle s'appelle Bhuti ; ça signifie « nous voulons un garçon » en Népalais. On lui explique que parmi les musiciens qui jouaient avec le rocker, il y avait entre autres Joe Gréco à la guitare et Bobby Clack à la batterie. Respect !

La cérémonie prend du retard. Après un passage à vide sur des Johnny moins bons comme « La musique que j'aime », le DJ reprend la situation en main avec du Noir Dez. Juste pour la musique, cela valait le coup de venir.

Puis, la cérémonie démarre vraiment, avec une longue intervention du webmestre de Geb. Le nombre de participants

monte lentement mais sûrement et on sent les vieilles articulations du système informatique à la peine.

Le silence se fait pour écouter le Pape de Nord Sveslie. On remarque assez vite que les réponses de la foule sont trop rapides, trop uniformes, trop bien organisées. Visiblement les prêtres de la secte sont passés maîtres dans la manipulation de foule virtuelle. Le clone du Pape par contre gagnerait à être affiné. Son design est grossier. L'orateur ne raconte que des conneries. Sebastian était bien trop ancré dans le monde réel pour mettre les pieds dans un monastère virtuel ; ces rituels, ces croyances, cet endoctrinement, étaient l'exact opposé de l'artiste.

La foule continue de grossir et le compteur annonce des chiffres astronomiques avant de se mettre à boguer. Il est devenu quasi impossible de se déplacer sans que son avatar ne traverse celui d'un autre spectateur malgré plusieurs redimensionnements de Geb. Bhuti n'a jamais vu de foule virtuelle d'une telle densité. Malgré la masse, la pub fonctionne encore. Qu'Exu les bénisse, le cours en bourse de Geb va exploser !

Sebastian aurait aimé ce bordel, sans doute rôlé contre l'omniprésence de la pub.

La fête se déroule dans le calme jusqu'à l'intervention de manifestants Ouïgours venus protester contre la répression chinoise féroce à Urumqi. Bhuti qui a passé quelques semaines au Xinjiang dans le cadre d'un échange universitaire n'est pas surprise par la violence de leur discours. Les Ouïgours se font expulser.

Le commissaire général de Geb :

– D'aussi loin que je me souviens, Gaïa, ses montagnes violettes, ses rivières pourpres, ont fait partie de ma vie, ont

fait partie de Geb. J'ai visité l'atelier de Sebastian en Sologne. C'était intense ! On était dans Geb mais on était ailleurs, dans un lieu où il était possible de toucher. Vous, les dingues de Geb, vous, les accrocs de ses univers emmêlés, allez visiter Gaïa et découvrez ce que notre monde doit à Sebastian Chabbe.

Une ovation s'élève de la foule.

Bhuti découvre un site Web qui a réuni des textes sur Sebastian. Certains parlent de Gaïa, d'autres de peinture, d'art. Les mêmes commentaires sont copiés, plagiés, répétés parfois jusqu'à la nausée. Des interviews. Des ragots. Des agacements. Du vide.

Brèves de toile



*Souvent je baise bourré,
uniquement pour retrouver l'ivresse amoureuse.*

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Paraphilies

Posté par José

Sebastian Chabbe se déclarait expert en paraphilies, les comportements sexuels déviants. La définition même de ce terme pose problème. L'homosexualité était encore considérée comme déviante il n'y a pas si longtemps. Où est la normalité ? Baiser sans capote pour se reproduire comme des lapins, pour faire plaisir au Pape et mourir du sida ?

Chabbe s'amusait des déviances sexuelles même les plus tristes, décevantes de ne finalement pas révolutionner bien plus loin que le bout du caleçon. Il préférerait glisser sur les références morales. Quant à l'esthétisme, dans la sexualité comme dans l'art, il n'y voyait qu'un gros mot, une excuse, un prétexte, un alibi. Et tout cela balayé, que restait-il ? Le romantisme de ses jeunes années, avant qu'il ne comprenne qu'il ne s'agissait que de céder à de bêtes pulsions. Et de vagues illusions qu'il s'est dépêché de perdre.

Je lui ai demandé, parmi ses expériences sexuelles, quelle était celle qu'il avait préférée. Il m'a répondu que c'était l'exobiophilie. Vous connaissez ? La sexualité avec des extraterrestres.

Web sémantique

Posté par Lucie

Il était un temps où le sexe était simple. Hétéro ou homo, on choisissait son camp. Les bannières du Web sémantique ont redéfini les lignes de la pornographie. Poilu, rasé, gros, petit, jeune, vieux, tous les genres, toutes les ethnies, tous les métisages, tous les objets, tous les actes, tous les fétichismes et le reste. Tout ce que vous auriez voulu essayer dans le sexe et des trucs auxquels vous n'auriez même pas pensé. Avec quelques mots-clés, de nouvelles catégories surgissent dans des variantes infinies et un brouillage absolu des bannières même.

Poppers

Posté par Franck

S'il arrivait à Sebastian Chabbe d'avaler quelques produits aphrodisiaques, notamment des poppers, il ne se droguait pas. Il se rattrapait sur l'alcool qu'il consommait en quantité déraisonnable. Et il se cachait pour avaler des pilules de Viagra.

Le grand amour de Sebastian

Posté par José

Une nuit de biture, Sebastian, alors simple apprenti verrier, s'est retrouvé seul à la sortie d'un bar, avec la petite amie de son meilleur copain. Tout s'est joué dans quelques pressions de main. Ils ont fait l'amour dans la cour d'un immeuble voisin.

Sans dire un mot, elle l'a quitté, et il s'est retrouvé seul à rêver d'une suite à leur aventure. Il était amoureux d'elle depuis leur premier baiser, un baiser sur la bouche, lèvres fermées, un seul baiser froid échangé après l'amour. Il a attendu toute sa vie qu'elle lui revienne.

Il a peint dix tableaux pour raconter cet instant. La femme n'a jamais de visage.

Commentaires :

> Posté par Nadine :

Je suis la femme sans visage, la femme de ses rêves. J'ai été belle. Les années ont massacré ma fraîcheur. Le « meilleur ami » de Sebastian, ce connard gigantesque à l'esprit aussi serré que le cul d'une mouche, m'a fait deux enfants, puis m'a quittée pour une collègue de bureau, ni jeune, ni jolie, ni même intéressante. J'abomine les années d'ennui passées près de lui. Je le maudis pour avoir pourri mes rêves. Il m'a laissée deux monstres qui ne viennent plus me voir, enfermés dans des univers mesquins dont je suis exclue. Pendant toutes ces années, j'ai vécu pour mon boulot. On m'a exploitée jusqu'à la corde. Et comme je ne supportais plus les brimades, l'ennui, les mesquineries de ces petits nazillons, l'ambiance à mourir de haine, ils m'ont jetée comme une vieille chaussette. J'ai envie de me suicider mais je me suis promise avant de le faire, de prendre une Kalachnikov et de tirer dans le tas.

> Posté par Guylaine :

Mytho !

Je suis son grand amour,

La femme de la cour sombre.

Celle qu'il a peinte tant de fois.

La petite amie de son meilleur copain.

Celle qu'il a toujours aimée.

Je suis la femme de ses rêves.

> Posté par Suzette :

Conneries ! Je suis la femme sans visage. Pourquoi n'ai-je jamais cherché à retrouver Sebastian ? Parce qu'entre lui et moi, il n'y a jamais eu qu'un épisode sexuel furtif sans valeur. Ces instants magiques qu'il a peints n'ont jamais existé que dans son imagination. Sebastian n'a été pour moi qu'un instant d'abandon, un coup médiocre.

Le bobo

Posté par Pierrette

J'ai passé un après-midi dans le Marais avec Sebastian. Nous avons visité plusieurs expos. Nous avons comparé nos goûts et dégoûts pour les œuvres que nous croisions. C'est dingue ! Je me souviens qu'il faisait beau et que j'ai pris un Coca, mais je suis incapable de me rappeler quelles galeries nous avons visitées, quels artistes nous avons admirés. Du côté des Enfants Rouges, nous sommes passés devant un agent immobilier et il a regardé les annonces. Il m'a expliqué : « J'en ai marre de mon grand atelier. J'aimerais un petit coin à moi par ici, pour travailler le week-end. » Je lui ai demandé si ce ne serait pas abuser d'avoir

deux ateliers. Il a ri : « Trois ! Tu oublies celui de Sologne. » Et comme je faisais la grimace, il a ajouté : « Je n'ai pas honte de mon fric. Je l'ai gagné. Et si je ne le mérite pas, ce n'est pas mon problème mais celui des cons qui se paient mes tableaux. »

Il n'a pas peint beaucoup de tableaux dans son atelier des Enfants Rouges. Il l'utilisait surtout comme baisodrome, loin du regard inquisiteur d'Arlette. Quand on y était invitée, on savait que ce n'était pas pour admirer les dernières œuvres du maître.

Le calinodrôme

Posté par Kajébé

N'allez pas imaginer chez Sebastian d'horribles débauches. Son royaume hébergeait plus d'inélégances et d'entorses médiocres aux bonnes mœurs que de crimes ou de délits. Il ne savait pas résister à la tentation. Et il dressait toute une jungle de secrets autour des hontes qu'il préférerait cacher.

Un soir, il m'a traîné dans un calinodrôme de luxe et a insisté pour qu'on lui mette du Led Zeppelin.

Been Dazed and Confused for so long it's not true.

Wanted a woman, never bargained for you.

Lots of people talk and few of them know,

Soul of a woman was created below.

Je me souviens d'un chubby qui jouait une partie d'échecs tout seul dans son coin. Une dame plus très jeune l'a rejoint pour parler littérature, écriture, style surtout. Sebastian s'est approché d'eux. Il n'est pas entré dans leur conversation ; l'air de rien, il écoutait intensément. Quand ils lui ont demandé pourquoi il ne participait pas, il a répondu en faisant une grimace : « Je ne saurais pas. » Et plus tard, il m'a confié : « Je ne sais pas si je les

admire pour l'étendue de leur culture ou si je les méprise parce que ça leur a refroidi le cœur. »

Et puis il a sorti des feutres et s'est mis à dessiner des scènes érotiques sur les murs d'un couloir. C'était une de ces boîtes pour gens friqués, moquettes épaisses, lumière tamisée, musique discrète et baise à tous les étages. Ils se sont mis à trois pour le virer. Nous nous sommes retrouvés sur le trottoir avec la kinder qu'il avait traîné là et le chubby qui avait pris sa défense.

Si tu ne le sais pas, un kinder, c'est noir dehors et jaune à l'intérieur. C'est une brune qui aurait mérité d'être blonde. Il faut tout t'expliquer. Pour chubby, t'as qu'à googler !

De l'avatar dans les chemins



Les discours épuisés, la musique et la danse reviennent en force. Le nouveau DJ est techno. Une foule d'avatars danse dans les chemins, dans les vallées de Geb, autour du lac. D'autres, peut-être plus nombreux encore, se sont installés sur les flancs de collines et les observent en papotant. La foule frémit sous le vent de Geb. Les gens se cherchent, s'évitent, se manquent, se trouvent, se retrouvent. Les groupes se forment et se dissolvent. La réalité des mots se substitue à la virtualité des lieux.

SEPTIÈME PARTIE

La vieille aux herbes



Le terminus des dieux



Parmi les tableaux de l'exposition du Lafab, un tableau de Sebastian retient l'attention. Si on croit la date affichée, il est récent, contredisant la rumeur qui dit que Sebastian s'est arrêté de peindre à la mort de Nadia. Exceptionnellement, il lui a donné un titre : « Autoportrait de ma mort ». Le visage de l'artiste s'expose en transparence sur la partie droite du tableau au-dessus d'une chute d'eau monumentale. S'il s'agit de la mort de l'artiste comme l'énonce le titre, le tableau propose un autre épilogue que les fins annoncées au Vietnam ou dans un lit d'hôpital.

Le récit de Betty :

– Le tableau est arrivé à la galerie un matin de bonne heure. Le jeune homme qui l'apportait n'a pas laissé son nom. Si on croit la date du tableau, Sebastian peignait donc l'an dernier. Le tableau est intéressant même s'il est peut-être un peu approximatif, peut-être parce qu'il est aussi approximatif. Sebastian ne fait pas là dans la guimauve. Il a la niaque. Il s'agit de dieux. L'épée, le luth, le parapluie, le dragon. On reconnaît les serviteurs, les serpents et cette mangouste qui crache des pierres précieuses. On est dans les divinités bouddhistes. Ces dieux d'ordinaire exubérants, féroces avec des ors et des rouges sanglants, sont ici misérables presque en noir et blanc, pitoyables, et leur chute fracture la terre dans un crépuscule éclairé par le magma noir qui brille de

la faille d'où s'échappent des hordes de bêtes sauvages. Selon un linguiste, ces inscriptions veulent dire *Daniel* en araméen. Une référence explicite à l'Apocalypse. Le paysage déclame la fin minable de notre monde. Mais on est bien loin du Vietnam où Sebastian est censé avoir disparu. Le noir de la lave, la faille, le blanc de la neige. Le lieu est sismique, lunaire. Si les dieux sont asiatiques, le paysage est carrément nordique. Le tableau mélange volontairement les géographies, les cultures. Pour des tas de petits détails, on peut penser à l'Islande. Un rift traverse l'île. La partie ouest fait partie de la plaque américaine et l'est de la plaque eurasienne, d'où les activités volcaniques et géothermiques. Le magma est tout proche. Des runes qui s'animent, s'envolent dans les nuages, chantent les dieux déchus et avec eux toute l'humanité qui s'enfonce dans les entrailles du rift. Une barque en forme de drakkar. Elle jaillit de la chute d'eau pour voguer sur la mer. Un glacier qui fuit dans la mer. Un soleil qui se traîne à l'horizon incapable de dépasser sa propre dérision. Le silence des solitudes. Un ciel si bas qu'il explique le chaos d'une île indécise. Islande. Rien et tout à la fois, la géographie d'un cauchemar.

Plus grand qu'une deux-chevaux



Le destin de Sebastian Chabbe intéresse des fans du groupe Série noire de Facebook un peu partout dans le monde. Ils ont été attirés par l'énigme policière, par les recherches que des Français ont lancées après la mort de Nadia. Ils ont suivi les révélations des membres vietnamiens du groupe, ravis que Série noire arrive à la pointe de l'actualité.

Sigurður a reçu une photo du tableau d'un membre français du groupe. S'il n'a pas d'intérêt particulier pour l'art contemporain, ce tableau le touche. Il y retrouve un peu de l'âme islandaise.

Un de ses articles de blog, traduit de l'islandais :

« Sebastian Chabbe a été mêlé à un trafic de tableaux. Il est soupçonné des assassinats de sa femme, d'une bohémienne, d'un truand en France, et d'un autre au Vietnam. Pour son goût de la picole et sa braguette facile, en Islande, on lui dresserait une statue. Observez ce tableau, il pourrait représenter l'Islande, ou pas. Je me suis mis à rechercher ce type sur l'île. L'indice est léger, pour que dans un pays en pleine merde économique d'au moins 7 sur l'échelle de Paulson, je perde du temps à ça. Mais, de toute façon, ce que je pourrais faire ne va rien changer

à cette putain de crise. Alors plutôt que de peigner la girafe, je cherche Chabbe. »

Ce n'est pas la peine de lui faire remarquer qu'il cause trop pour un Islandais et qu'il est prêt à mettre l'île sens dessus dessous pour retrouver Chabbe.

Si le peintre est encore vivant, il se pourrait qu'il ait des types à ses trousses, pas très bienveillants, des porte-flingues, les copains du truand que Chabbe a dessoudés. Donc ça risque en plus d'être dangereux. Un argument convaincant.

Sigurður téléphone à sa copine pour lui annoncer que leurs vacances en amoureux prévues dans un chalet sans eau ni électricité de l'Islande profonde, sont annulées. Il s'embrouille dans ses explications. Cherchant à comprendre, sa copine l'interroge :

– Tu es en train de m'expliquer que tu annules nos vacances pour te lancer à la poursuite d'un fantôme ? Et pour faire quoi si tu le retrouves ?

– Pour lui offrir une biture au Brennivin au pub du coin.

Elle finit par l'envoyer promener. Il a confirmé une fois encore qu'il ne faut pas attendre grand-chose de l'Islandais de base.

Sigurður a la barbe rousse bien fournie d'un Viking. Mais la ressemblance s'arrête là. Il est petit, sec et brun de peau malgré ses racines islandaises pur jus. Il planque avec un crâne rasé de près, un début de calvitie précoce pour ses trente balais. Que peut-on dire encore de lui ? Il est devenu prof parce qu'il n'a pas trouvé quoi faire d'autre de son goût pour les maths. Il a connu sa compagne dans un cours de samba. Ils dansent ensemble deux fois par semaine. Il trouve qu'elle fait trop de shopping.

Elle pense qu'il regarde trop la télévision. C'est vrai, il regarde trop la télévision et elle achète n'importe quoi.

Le prof islandais mène son enquête depuis sa cuisine avec l'aide du noyau dur des membres islandais de Série noire, une petite vingtaine de personnes. Ils se sont organisés depuis plusieurs années à l'initiative d'un boulanger fanatique de polars américains. Si Sigurður n'en a rencontré aucun IRL, il a échangé des courriels avec la plupart d'entre eux. Ils acceptent de filer un coup de main. Pourquoi refuser un coup de main à Sigurður.

De façon assez surprenante, l'enquête avance très vite. Un des membres vit avec une hôtesse de l'air d'Icelandair. Elle consulte sans complexe les bases de données de sa compagnie et découvre que le peintre est entré sur l'île sous son vrai nom, Marcel Chabbe, sur un vol en provenance d'Orlando en Floride, le 12 janvier, longtemps après sa disparition supposée au Vietnam. C'est la première preuve indiscutable : Sebastian n'est pas mort ! Indiscutable ? Quelqu'un d'autre pourrait aussi bien utiliser maintenant son passeport, un passeport européen pas mal valorisé à la bourse de l'immigration illégale. Et s'il est vraiment entré en Islande en janvier, il se peut qu'il en soit reparti le jour même, ou qu'il soit mort depuis.

Sigurður en est convaincu : « Si Sebastian est encore en Islande, un pays aussi minuscule, on doit retrouver sa trace. » Il passe la journée à appeler les hôtels. Il organise aussi un quadrillage du pays par les membres du groupe. Ses volontaires distribuent des photos de Sebastian dans les cafés.

Évidemment, une telle enquête parallèle ne peut se réaliser sans que les autorités en entendent parler. Sigurður est convoqué au commissariat principal de Reykjavik. On lui précise qu'il

est à la limite de l'illégalité. Il demande qu'on lui foute la paix tant qu'il ne déborde pas. On lui explique qu'en l'absence de demande officielle du gouvernement français, la police ne fera rien. Il répond qu'il n'a rien demandé. On insiste : il doit éviter les vagues. Il évite de mentionner que le *Morgunbladid* de demain inclura une demi-page sur Sebastian Chabbe, histoire de donner un peu relief à leurs recherches. De toute façon, il est bien décidé à plonger dans le marigot.

Comme prévu, le journal parle de la présence possible de Sebastian en Islande, raconte son histoire, parle des recherches de quelques allumés, publie même une photo de l'artiste, une du fameux tableau, et demande à des témoins éventuels de contacter Sigurður. Cela génère quelques courriels. L'information est reprise dans le *Reykjavik Grapevine*, le journal islandais en anglais.

Après les avancées inattendues du début, l'enquête bloque.

Sigurður se découragerait presque s'il n'en profitait pour approfondir des liens moins virtuels que charnels avec une membre du groupe Série noire. Elle est infirmière et totalement dingue de Connely. Après la nuit torride qu'ils passent ensemble, Sigurður a retrouvé la foi en sa bonne étoile. S'il s'est permis une délicieuse infidélité, sa compagne Ævar pratique aussi joyeusement de son côté le hors couple en compagnie d'un collègue de boulot qui a remplacé au pied levé Sigurður dans l'escapade bucolique qu'elle avait organisée. Ces petits accrocs dans une charte de fidélité à géométrie variable arrivent juste à point pour les empêcher de s'échouer sur l'écueil de la routine.

Sigurður recherche les liens que Sebastian a pu tisser en Islande. Il retrouve une galerie qui a exposé ses toiles il y a plus

d'une dizaine d'années. La vieille directrice affirme ne pas avoir revu le peintre depuis l'exposition. Le questionnement discret des voisins de la galerie ne donne rien. Il découvre aussi qu'un Islandais faisait partie avec Sebastian d'un groupe d'artistes qui avaient exposé ensemble dans une grande galerie genevoise. Sólberg Halldórsson est clairement mal à l'aise quand Sigurður vient l'interroger. Il ne tarde pas à avouer que Sebastian est passé et qu'il lui a tapé un peu d'argent. Cette fois, c'est une vraie preuve de vie !

C'est aussi une information importante. Sebastian a des problèmes d'argent. Si le Français est encore sur l'île, de quoi vit-il ? De sa peinture ? Sigurður lâche sa bande d'amateurs sur les galeries islandaises.

C'est à Akureyri, au bord du fjord Eyjafjörður et du fleuve Gler, que la roue tourne. Un retraité découvre la photo du tableau « Autoportrait de ma mort » plusieurs jours après sa parution dans le journal local, dans la salle d'attente de son dentiste. Il réagit instantanément et écrit à Sigurður : « Je peux te garantir qu'il s'agit de l'Islande, et même que la chute d'eau du tableau, c'est Godafoss, la chute des Dieux. »

Des centaines de personnes qui connaissent Godafoss ont vu le tableau. Personne n'a réagi comme ce retraité. Sigurður lui-même comme tous les petits islandais connaît Godafoss. Le vieil homme lui explique au téléphone qu'il n'y a pas deux chutes d'eau identiques et que celle du tableau, stylisée et irréelle, ne peut être que Godafoss, la chute des Dieux ! Sigurður ne trouve pas la ressemblance si évidente mais quand il essaie de comparer la chute d'eau du tableau avec d'autres qu'il connaît,

les dissemblances sont, à chaque fois, incontestables. Comme on ne peut pas écarter Godafoss, en voiture pour Godafoss !

Le lendemain en milieu d'après-midi, Sigurður débarque dans ce haut lieu du tourisme où il n'a pas mis les pieds depuis son adolescence. Il est effaré par les hordes de barbares. Pourtant, à part un bout de chemin goudronné, on ne fait rien pour les accueillir. Il ne faudrait surtout pas abîmer ce paysage sublime.

Il prend une chambre dans un gîte rural local. C'est luxueux, très cher, mais proche de la chute d'eau. Le dîner est une initiation à la gastronomie islandaise :

Kæstur hákarl, le requin du Groenland au goût de vieille semelle. Súrsaðir hrútsþungar, les succulents testicules de mouton cuits dans leur jus et macérés dans du lait aigre. Lifrarpylsa, la saucisse spéciale faite à partir d'abats de mouton. Blóðmör, le pudding de sang. Svið, la tête de mouton calcinée.

Il ne mange jamais ce genre de trucs. Il est plutôt hamburger-frites. Ça vous tenterait, vous ? Il a beau être islandais, lui non. À côté de ces plats proposés plus pour l'exotisme que pour la gastronomie, le buffet décline une cuisine islandaise fusion, avec les touches subtiles du samossa au hákarl, la rencontre étonnante des saveurs du Tiramisu et du Lifrarpylsa. Finalement acceptable.

Le lendemain matin, Sigurður commence à arpenter le coin dans des cercles qui s'élargissent pour l'éloigner peu à peu de Godafoss. Comme partout en Islande, les routes goudronnées sont rares. Les fermes sont situées dans des coins retirés, comme pour protéger leurs occupants de l'ingression de foules improbables. Les résidences secondaires sont des cabanes au confort rudimentaire encore plus loin de tout.

Le deuxième jour de sa quête, un tas de pierres au bord d'une route attire son attention. On trouve des tas de pierres un peu partout dans la campagne islandaise ; ils font partie du paysage. Mais celui-ci est surprenant par sa taille, plus imposante qu'à l'ordinaire, et par sa forme qui s'éloigne des usages. On reconnaît la forme de Gaïa, la sculpture fondatrice de Sebastian, simplifiée, épurée, abstraite. En interrogeant des paysans du coin, Sigurður apprend que d'autres statues semblables ont apparu récemment.

Plus tard, ce même jour, un paysan qui l'a invité pour une bière lui raconte : « Le type qui construit ces tas de pierres est un vieil ermite canadien qui habite au bout de la route du Moulin. »

Quand Sigurður lui montre une photo de Sebastian, le paysan confirme : il reconnaît l'étranger.

Conférence sur Skype entre Sigurður et quelques membres du groupe. Faut-il avertir la police ? Après pas mal d'hésitations, ils décident que non. Le peintre est tout sauf dangereux et ils ne sont pas flics. Sigurður décide qu'il ira seul voir Chabbe. Quelqu'un lui fait remarquer que les types à la recherche de Chabbe ont sûrement des alertes sur le Web et qu'ils ont peut-être lu l'article du *Reykjavik Grapevine*. Sigurður décide qu'il n'hésitera pas à prévenir la police islandaise si ça sent le grillé. Les autres sont inquiets.

La vieille dame aux herbes



Des voisins (quatre kilomètres à vol d'oiseau) reconnaissent aussi Sebastian sur une photo. Ils ont troqué de la nourriture contre le tableau qui trône dans leur garage, une représentation très réaliste de Godafoss. Le tableau ne leur plaît pas. Trop triste. Il s'agissait surtout de charité.

La route du Moulin est goudronnée sur quelques kilomètres, un petit bout d'asphalte défoncé, et puis on passe à la piste qui s'enfonce dans la montagne. Un petit torrent barre le chemin et Sigurður n'ose aventurer son véhicule sur le gué. Il continue à pied dans le paysage désertique. Il n'arrive pas à croire que l'homme qu'il cherche depuis des jours est tout près, qu'il va rencontrer le peintre parisien, le clochard de Godafoss.

Quelques minutes de marche plus loin, Sigurður rencontre une vieille dame qui ramasse des herbes.

Elle vit seule pas loin d'ici. Elle connaît Sebastian :

– J'ai rencontré l'ermite un matin dans la vallée. Il montait un de ses tas de pierres. Il faisait frais malgré un beau soleil. Il portait un short et un tee-shirt noir délavé avec une phrase écrite en blanc « I have AIDS ». Je lui ai demandé s'il avait vraiment *la* maladie. Il m'a répondu que oui, et il s'est excusé de gâcher une si jolie matinée avec ses petits problèmes de santé. Je lui ai dit que j'allais bientôt mourir. Tout le monde meurt un jour.

Pour moi, c'est bientôt. Des professeurs très sérieux pensent que le problème de la mort sera résolu dans les cinquante ans qui viennent, que le premier homme immortel est sans doute déjà né. Trop tard pour moi. De toute façon, je ne vois pas bien ce que je pourrais faire de l'éternité. Sebastian essaie d'apprendre à mourir ; il se dit l'arpète de la mort. Il s'entraîne à écouter battre son cœur, en pensant que chaque battement le rapproche de l'instant où il s'arrêtera de battre. Tu vois. Le pire ce n'est pas d'attendre, mais de rêver qu'on attend pour toujours.

L'homme que Sigurður recherche est un mort en sursis. Cela gâche le plaisir de la quête.

Après quelques secondes d'hésitation et comme il sent que le silence pourrait durer, il lance une autre question :

– Ça doit être déprimant de causer avec Chabbe ?

– Pas du tout ! Je raconte mal. Je l'ai aidé à construire ses tas de pierres. Je lui ai appris des recettes de cuisine islandaise. Il m'a fait découvrir le rock de mon pays, le rock atmosphérique de Sigur Rós. Avec Sebastian, on passe de super bons moments.

L'arpète de Godafoss



Quand le corps d'Arlette sombrait, dans la débâcle de son monde qui s'effondrait, Sebastian a nié le virus qui progressait.

Sur une plage de la mer de Chine méridionale, il s'est persuadé que les doigts des mages et les caresses des jeunes femmes, tiendraient la bête à distance.

Plusieurs fois, on l'a dit mort. Plusieurs fois, il a ressuscité. Et chaque fois, la mort était plus proche.

À Godafoss et dans les eaux de l'Atlantique nord, il a rencontré la solitude glacée.

On entraîne un peuple dans le désert pour le libérer. Lui s'y est rendu pour purifier son âme. Et dans le silence d'un paysage sans fin, dans l'isolement et dans l'exil, ses démons enfin vaincus, il a accepté le temps qui s'égrène, apprentissage ultime avant le grand plongeon.

Les lois de la géométrie



Sigurður a quitté la vieille dame à regret.

Il marche un long moment, s'enfonçant dans la montagne. Quand il commence à se demander s'il est perdu, il aperçoit un 4x4 garé le long d'un amas de roches volcaniques. Écolo dans l'âme, il a honte de son admiration pour la fabrique à pollution. Ce serait si bon de faire la route du centre sur ce bolide. Il scrute les alentours et découvre une cabane perdue plus haut au bout d'un vallon escarpé. Ça doit être celle de Sebastian. La présence du 4x4 est inquiétante. Il est peu probable que son conducteur soit juste passé pour dire bonjour. Sigurður vérifie son téléphone. Pas de porteuse. Il ne pourra pas compter sur le secours de la cavalerie. Putain de pays ! Il vérifie son fusil de chasse. Il est couvert. Il a bien fait d'entendre l'inquiétude de ses amis.

Sigurður se dirige vers la cabane. Il en est encore loin quand il entend des coups de feu.

Il accélère le pas, se cachant du mieux qu'il peut dans la quasi-absence de végétation.

Les assaillants sont trois. Sebastian les a vus arriver. Il n'a pas loupé un détail de la nasse qui se resserrait sur lui. C'est lui qui a ouvert le feu.

Un petit gros est allongé sur le sol, hors-service, peut-être mort.

Les deux autres truands, se couvrant mutuellement, approchent maintenant de la cabane, la prenant en tenaille. Sigurður repère le cocktail Molotov dans la main de l'un d'entre eux. Le plan est simple mais imparable. Sebastian est coincé. Quand ça va flamber, il ne lui restera plus qu'à sortir et à se faire allumer comme au tir aux canards dans une fête foraine ; ici les pétoires tirent de vraies balles. Les deux malfrats doivent déjà rêver de leur prime.

Sigurður évalue rapidement la situation. Le type de gauche a une quarantaine d'années. Un look méditerranéen, pas très grand, avec des épaules de catcheur, casquette de base-ball et lunettes de soleil. C'est sûrement le truand dont la presse française a parlé. Sigurður n'a pas tout compris dans la traduction Google mais ça semble coller. L'autre est un grand blond, très maigre. Sans doute de la main-d'œuvre locale.

Sigurður est un excellent tireur. Il a beaucoup chassé avec son père quand il était ado et il a gagné des championnats de tir. Vague souci moral : les sommations d'usage ? Sigurður décide qu'elles sont superflues. Il hésite. Qui allumer ? Le grand blond en allumant son cocktail Molotov, décide pour lui. Sigurður aurait préféré Wararni mais il pare au plus pressé. Il épaule, vise la jambe. Son coup de feu déchire l'espace.

Il est des jours sans chance. Le grand blond touché à la cuisse a un mauvais réflexe ; il lâche le cocktail Molotov et s'effondre dessus. Il s'enflamme et hurle de douleur dans un embrasement de l'espace. Les cris du blessé sont insupportables. Sigurður ne sait pas ce qu'il pourrait faire. Un coup de feu claque. Les cris se transforment en râle. Wararni n'a pas hésité à faire taire le grand blond.

Un coup de feu venu de nulle part apporte cette douleur fulgurante dans la cuisse. Dans un mouvement, un déséquilibre, une chute ; le gravier, la brûlure intense. La douleur intolérable. Et puis très vite, un second coup de feu, depuis mon propre camp, un « tir ami » qui gomme la douleur, arrête le temps. La cabane s'est figée avec ses volets interrompus au milieu de leur course, ses maigres parterres de fleurs immobiles, l'écrin de montagne qui l'étouffe de son amicale tendresse. Des plages de lumière et de grandes taches d'ombre parsèment sa façade, comme gravées dans la pierre, fixées pour l'éternité. Les bruits se sont tamisés. Où donc sont passés les oiseaux ? Qu'est devenu le murmure du ruisseau pourtant tout proche ? Toute sensation évanouie si ce n'est cette chaude douceur dans la tête qui irradie, j'ai vu disparaître Wararni dans la ouate blanche. Quelque chose dans la cabane me met mal à l'aise. De loin, du bout du chemin, j'ai vu un cube. Maintenant, le pan du côté droit, est beaucoup plus long que l'autre. Murmure : « Putain ! Elle s'allonge sur la droite ? » La cabane poursuit sa transformation. Le toit est aspiré par l'horizon. La montagne se déforme pour accompagner sa mutation. Une partie de l'espace redéfinissant les lois de la géométrie, s'enfuit vers l'infini. Je voudrais dire ma surprise. Mais mes lèvres ne sont plus que ces deux lignes rouges qui se rejoignent ailleurs. Une douce fraîcheur m'enveloppe, plus douce que l'eau d'un torrent au printemps. Et je me fonds dans une lumière blanche jaillie de l'horizon.

Le petit gros descendu par Sebastian. Le grand blond achevé par son propre camp. Il ne reste plus que Wararni.

Un coup de fusil parti de la cabane fait voler une pierre au pied du dernier malfrat. À son tour, Sigurður ajuste la cible et tire

une balle qui le frôle aussi. À découvert, pris entre deux feux, Wararni cède raisonnablement à son instinct de survie et dépose les armes. Il lève les bras en l'air. Dommage !

Et le combat cessa faute de combattant.

Sans dire un mot, Sebastian sort de sa cabane avec son fusil braqué sur le truand. Il le tient constamment en joue pendant que Sigurður attache le truand à un lourd crochet près du puits. Une longue corde qui traînait fait l'affaire.

Le prof vérifie ensuite la situation des deux autres « méchants ». Celui qui a été touché par Sebastian est salement amoché à l'épaule. Lui aussi a déposé les armes. Il s'est fait tout seul un pansement et devrait pouvoir attendre des soins. Prudent, Sigurður récupère l'arme. Le grand blond est tout ce qu'il y a de plus mort, abattu d'une balle en pleine tête.

Quand c'est fait, les vainqueurs se présentent. Sebastian est surpris d'apprendre que Sigurður est à sa recherche à titre personnel.

Sebastian s'approche de Wararni qui ne semble pas particulièrement affecté par la situation et s'est allumé tranquillement une cigarette. Il interroge le gangster :

– C'est toi qui as tué Arlette ?

– Si vous voulez. Émile Louis, Marc Dutroux ou Francis Heaulme sont des rigolos à côté de moi.

Et le truand ajoute en anglais pour Sigurður :

– Vous ne connaissez pas ? Ne cherchez pas ! Ce sont nos gloires locales. Vous avez des tueurs en série dans votre pays de merde ?

– Pourquoi Arlette ? poursuit Sebastian qui passe à son tour à l'anglais.

– Je vais vous raconter une histoire de blonde. Pour vous, qui adorez les histoires de blondes. Le père d’une blonde meurt. Un jeune homme assiste aux funérailles, un canon. Mais il s’esquive avant qu’elle n’ait eut le temps de lui parler. Deux semaines plus tard, la blonde assassine sa mère. Pourquoi ?

C’est Sebastian qui rompt le silence :

– Pour que le beau mec vienne à l’enterrement, pour le revoir. Tu as tué Arlette juste pour que je vienne à ses funérailles ?

– Évidemment. Il faut être psychopathe pour trouver la bonne réponse. Tu es psychopathe ? Ou alors tu connaissais déjà cette blague pourrie. Tu la connaissais ? interroge Wararni en souriant.

– Pourquoi tu l’as torturée ?

– On fait parfois des trucs qu’on regrette. Il fallait que quelqu’un paye pour la colère de mon ami.

– Le Philosophe ? Un contrat. Mais tu as foiré, continue Sebastian. Ta main-d’œuvre locale est décimée. Tu as perdu, Wararni !

– Ce n’est pas toi qui siffles la fin de la partie. J’en fais maintenant une affaire personnelle, répond-il.

– La mort m’aura avant, contredit Sebastian.

– J’ai promis une vie. Alors, si tu m’échappes, ce sera la vie de ta fille pour régler ma dette.

Ils se sont parlés en anglais, pour que Sigurður puisse suivre, pour avoir un témoin. L’Islandais a vu l’éclat de folie dans le regard de Wararni et son reflet dans l’œil de Sebastian. La main du vieil homme s’est crispée sur son fusil.

Sigurður hésite. Le monde serait meilleur sans Wararni. Mais ce n’est pas la loi. Il se glisse entre eux pour être certain que le vieux ne tirera pas. Il demande :

– Et maintenant on fait quoi ?

– Des bières, propose Sebastian. Je hais le Brennivin.

Sigurður se dit qu’avec un peu de chance, les coups de feu ont été entendus de la vallée et la cavalerie va arriver. Sinon ses amis du club doivent prévenir la police s’il ne donne pas signe de vie ; les flics devraient intervenir avant la tombée de la nuit. Cela fait des heures à attendre. Un rapide coup d’œil vers le blessé. Il a l’air de tenir le coup.

Il serait tentant d’emprunter le 4x4 pour rameuter la cavalerie. Mais compliqué. Il vaut mieux attendre.

Devant la cabane, sirotant une bière et fumant une cigarette, ils causent :

– Tu pensais à quoi en venant ici ? demande Sebastian.

– Que j’allais te rencontrer ; que tu n’étais pas plus mort que d’habitude, annonce Sigurður.

– Tu te gourais. À chaque fois, je suis un peu plus mort.

– Que tu allais faire chier encore un bon bout de temps ?

– Tu te gourais encore, contredit Sebastian. Je n’en ai plus pour longtemps. C’est dingue, j’ai la vie sauve à cause d’un mec qui se trompe sur tout.

– Que des connards étaient à tes trousses ?

Sebastian fait un geste qui englobe très large le mort, le blessé et le dernier malfrat qui est attaché, et il ajoute :

– Tu pourras confirmer que ce n’est pas de la paranoïa. J’ai de bonnes raisons de me cacher.

Après la seconde bière, Sigurður pose la question :

– On fait quoi maintenant ?

– Tu surveilles le prisonnier. Je me casse, propose Sebastian.

– Tu ne veux pas attendre la police ? Ils te protégeront.

– Je suis sûr de deux choses. Qu’une chanson de merde va gagner à l’Eurovision et que je ne serai pas plus protégé dans une prison islandaise que dans la mire du Philosophe.

– La seule route pour se barrer d’ici est sans doute déjà surveillée.

– Inch’Allah ! dit Sebastian en souriant. Je prendrai par la montagne.

Sigurður hausse les épaules et pendant que Sebastian prépare un pauvre barda dans un minuscule sac à dos, il en profite pour lui poser quelques questions :

– Tu as fait les trucs pour lesquels tu es recherché ?

– Pas tout. Ils exagèrent, répond Sebastian en riant.

– Le meurtre de La Bastide ?

– Ce type était une fiente, du gratin de couilles d’escargots farcies à la merde de castor. Pire qu’un étron de truie malade.

Il a eu un peu de mal à dire tout ça en anglais. Quand il a fini, Sigurður l’interroge encore :

– Et le meurtre de Nadia. À cause d’une dispute ?

– Non ! Notre dispute, c’était parce que je ne voulais pas l’aider à mourir. Mais je n’ai jamais rien su lui refuser. J’ai couché avec elle quand nous étions jeunes et mon épouse me l’a fait payer toute ma vie. Je l’ai aidée à mourir et depuis, j’ai Wararni accroché à mes basques.

– Et tu as pas tué Arlette ?

– Non. C’est Wararni ! J’ai refusé d’aider Arlette à mourir, parce qu’elle venait de me dire que le seul homme qu’elle ait jamais aimé, c’était un petit con de danseur mondain. Ça m’a gonflé. Une crise de jalousie après près de cinquante ans de vie commune. Aussi ridicule qu’un jogging de Sarko. J’ai voulu

qu'elle souffre jusqu'au bout. Je ne savais pas que Warni allait la torturer. Le type que tu ne veux pas qu'on abatte.

– La loi ne veut pas. À titre personnel, je serais plutôt pour. Je ne comprends pas pourquoi de pareilles vermines existent. Dieu aurait dû créer les femmes et s'arrêter là. Pas d'hommes, pas de Warni.

– Tu sais pourquoi Dieu a inventé les hommes ? interroge Sebastian.

– Ah. Ça manquait !

– Tu sais ?

– Non.

– Parce que les vibromasseurs ne tondent pas le jardin.

Sigurður rit poliment puis il pose la question qui le turlupine :

– Pourquoi tu n'as pas tiré tout à l'heure ?

– Peut-être que je n'avais plus de balle.

Un ange passe. Sigurður sourit. Il se dit que si Sebastian avait eu une balle de plus, cela aurait compliqué les explications qu'il va falloir donner aux autorités.

La conclusion du jeune islandais :

– Ils seront là dans quelques heures. Et ils ne me demanderont pas mon avis pour partir à ta recherche.

– Quelques heures. À la grâce de Dieu.

– Tu crois que Dieu va filer un coup de main à un vieux barbouilleur, questionne Sigurður en souriant.

– Dieu pardonne. Il ne sait rien faire d'autre. Ça et nous mettre dans la merde.

Sigurður a serré la main de Sebastian et il l'a regardé s'éloigner dans la montagne. À le voir grimper péniblement en s'appuyant sur un bâton, il a réalisé les effets de l'âge et de la maladie. Devant

Sebastian, s'ouvraient des kilomètres de solitude. S'ils ne le retrouvaient pas très vite, le vieux allait mourir dans la montagne, et la force étonnante de son regard disparaître à jamais.

Le dos légèrement voûté, la démarche lourde, il s'éloigne vers son destin, avalé par la solitude glacée. La montagne se fait silencieuse pour l'accueillir. Comme il tourne le dos, on rate l'esquisse d'un sourire. Il faudrait s'arrêter sur ce sourire de Sebastian, à la fois maître et dérisoire jouet de son destin. C'est le sourire du joueur d'échec qui a acculé son adversaire dans ses derniers retranchements, du comique qui se lance dans son ultime farce. Sourit-il de la dernière bouffonnerie que lui propose la vie ou de son prochain tour de passe-passe ?

À l'heure prévue, la police a débarqué. Le blessé a été évacué par hélicoptère et Wararni par la route. Ils ont reproché à Sigurður de ne pas les avoir prévenus plus tôt, de n'avoir pas forcé Sebastian à rester. À leurs critiques, il a répondu laconiquement : « Walhalla ! » Et sur le chemin du retour, il a accepté d'expliquer à un jeune flic stagiaire : « Sebastian Chabbe partait rencontrer sa mort. »

Le Français est parti dans la montagne, malade, affaibli. Sa dernière randonnée ressemblait à un suicide. Les vierges de guerre d'Odin le conduisaient à son dernier banquet. Il a disparu dans la montagne.

Sur le chemin de Reykjavik, les deux policiers qui escortaient Wararni se sont arrêtés prendre de l'essence. Le reste était partout dans les journaux du lendemain. Le gangster a étranglé celui qui le gardait pendant que l'autre visitait les toilettes. Il s'est enfui avec la voiture de police. On ne l'a pas retrouvé. Un proxénète

turc, soupçonné de l'avoir aidé à quitter le pays, a été arrêté puis libéré par manque de preuve.

Vague regret pour Sigurður. S'il avait laissé Sebastian s'« occuper » de Wararni comme il le souhaitait, ils n'en seraient pas là. Maintenant, un flic a trouvé une mort idiote. Sebastian, s'il est encore en vie, ne saurait tarder à mourir. Et il faut craindre que Wararni ne s'en prenne ensuite à la fille du peintre, comme il l'a promis.

Sigurður reçoit un texto d'un membre du club qui habite un village du nord : « Le vieux français a passé la montagne. Il est arrivé à Fáskrúðsfjörður. Il a acheté un catamaran et est parti pour Nuuk. » Nuuk au Groenland. La Godthåb danoise. Bon espoir. Espoir de quoi ? A-t-il la moindre chance avec l'aide d'Odin, de voguer jusqu'au Groenland ?

Les autorités groenlandaises discrètement averties sont formelles : Sebastian n'est jamais arrivé. La mer est une seconde fois annoncée comme l'ultime étape de Sebastian. Mer du sud. Mer du nord. Se décidera-t-il à mourir ?

La conception du Viking



Plusieurs jours ont passé. Sebastian et Wararni sont restés introuvables.

Sigurður achète un *six pack* de bières et téléphone à sa copine :

- Je peux passer ?
- Dépêche-toi ! Tu m’as manqué.
- J’arrive.
- Tu as trouvé ton peintre ? interroge Ævar.
- Je l’ai trouvé. Je l’ai perdu.
- Tout ça pour ça.
- Je t’emmène l’été prochain à Paris.
- T’es peut-être moins branque que t’en as l’air !

Les retrouvailles furent torrides, leurs incartades respectives introduisant du piment dans un quotidien qui battait de l’aile.

L’été suivant, ils partaient vraiment en vacances à Paris. Et quelques mois plus tard, un tweet annonçait que Sigurður et Ævar attendaient un petit Viking. Dans un tweet, Sigurður précisait :

« Amélie pour une fille. Sebastian si c’est un garçon. Personnellement, j’aurais préféré un chien. »

HUITIÈME PARTIE

Paris



Nó đã trở thành một vấn đề cá nhân



Le temps passe.

Quelques semaines plus tard, la presse annonce la mort de Wararni :

« Règlement de comptes dans le milieu du grand banditisme. Wararni Chemini, une figure du milieu lyonnais, a été retrouvé mort ce matin dans un parking du centre-ville. Il était recherché par Interpol pour l'assassinat d'un policier islandais. »

Wararni avait dit qu'il se vengerait sur Kimi. Une angoisse de moins. Le monde est meilleur sans lui !

Suite dans la presse :

« Wararni rentrait chez lui au milieu de la nuit, apparemment seul. Quelqu'un l'attendait dans le box de parking qu'il louait près de son appartement, au cœur d'un quartier chic du centre-ville. Il a été neutralisé avec un aérosol, un gaz lacrymogène violent et paralysant. Le détail qui tue : l'agresseur a utilisé une marque qui préserve la couche d'ozone, vendue dans tous les bons magasins d'autodéfense, soucieux de l'environnement. Ensuite, la routine. Wararni a été ficelé et placé dans le coffre de son 4x4. Le meurtrier a laissé le moteur de la voiture tourner. Le gangster a été asphyxié par les gaz d'échappement. C'est le

gardien du parking qui, en faisant sa ronde au matin, a vu de la fumée qui se dégageait du box et a appelé la police. Le meurtrier a pris le temps de taguer en vietnamien le portail du box. Il a écrit « nó đã trở thành một vấn đề cá nhân ». Ce qui veut dire quelque chose comme : « Il est devenu une question personnelle », selon Google traduction. Il n'y a pas de gang vietnamien à Lyon, pas de Vietnamien connu des services de police qui pourrait avoir un lien quelconque avec Wararni. »

La police se mobilise sans excès. On ne va pas se défoncer pour retrouver l'assassin d'un tueur de flics.

Un site publie une photo du tag. Du bel ouvrage. Un graphisme élégant. Du travail d'artiste. On ne peut éviter une idée absurde : Sebastian Chabbe. Il en voulait à Wararni. Wararni lui a dit : « J'en fais maintenant une affaire personnelle. » Ce meurtre est l'œuvre du vieux ? Sebastian serait vivant. Il a pu apprendre le vietnamien pendant son séjour à Nha Trang. Il aurait assassiné Wararni pour protéger Kimi. Un semi-remorque de conditionnels.

Sigurður l'a décrit marchant avec difficulté vers son destin. On l'imagine mal maîtriser un athlète comme Wararni. Certes, il marchait si mal que la police islandaise n'a jamais pu mettre la main dessus. Il aurait joué les mourants pour tromper encore tout le monde ?

Si ce n'est pas Sebastian, qui d'autre ? Un autre peintre. Une peintre ? Une tagueuse vietnamienne ?

Le soir aux informations, quelques images de Lyon. Une vieille voisine parle du monsieur sérieux qui n'oubliait jamais de dire bonjour avec un sourire. « On ne savait pas qu'il avait des ennuis avec la police. » Une jeune femme blonde, les yeux

cachés derrière de grandes lunettes, porte une gamine aussi blonde qu'elle, en larmes. L'épouse de Wararni et sa fille pleurent la disparition du gangster.

On ne peut s'empêcher de voir les cinq ans de l'orpheline. Rien ne justifie la peine d'une petite fille aussi mignonne. Peut-on oublier que le mort était un des gangsters les plus dangereux sur le marché, un tueur de flics.

Le fantôme auto-stoppeur



Le récit suivant d'Antoine Biche est repris sur le Web :

– Je suis sorti de chez moi en voiture ce soir-là pour aller à l'opéra. Sebastian était au coin de la rue, qui m'a fait le signe des auto-stoppeurs. Il a insisté pour monter à l'arrière. Il m'a dit qu'il était venu me dire adieu. Il était formel, sérieux. Mais comme il restait Sebastian, il a tenu à raconter une blague : « Tu connais la définition d'auto-stoppeuse ? C'est une bimbo avec un carénage à t'exploser la braguette et une mini-jupe à damner un saint, qui est là au bord de la route, quand ta femme est dans la voiture. » Ça l'a fait mourir de rire. Il s'est mis ensuite à chanter à tue-tête, « *Blowing in the Wind* » de Dylan. Vous savez : « *How many roads must a man walk down ?* » Et quand je lui ai demandé pourquoi il chantait cette chanson, il m'a dit que personne n'avait approché d'aussi près que Dylan, la vraie question de la Vie, de l'Univers et du Reste. Je lui ai demandé si 42 était la réponse. Il m'a répondu : « Non. 42 est la réponse à combien font 6 fois 9. » Ensuite, il a ajouté qu'on savait bien qu'il n'y avait pas plus de vraies réponses que de vraies questions mais qu'on faisait semblant.

J'ai râlé contre la bimbasse dans la voiture devant moi, qui conduisait n'importe comment et qui avait déjà brûlé deux feux rouges. Je lui ai demandé si la vie de fugitif ne lui pesait pas trop.

Il n'a pas répondu. Je me suis retourné pour l'observer. Il était presque transparent, lui qui avait toujours été une masse, une force, un roc. C'est à cet instant que je suis rentré dans la voiture de devant. Je l'ai entendu qui riait en disant : « Ta bimbo avait peur qu'une autre bimbo ne brûle comme elle les feux rouges. Alors elle s'arrête au vert. » Je suis allé voir si personne n'avait été blessé dans l'accrochage. Quand je suis revenu, le siège arrière était vide : il ne restait que la veste en jeans qu'il portait souvent. Je ne l'ai pas vu descendre. Sebastian est un fantôme.

Au journaliste qui l'interrogeait, Betty Biche a expliqué que son beau-père était « fatigué » et qu'il avait besoin de repos. Et comme il insistait, elle lui a suggéré d'aller se faire cuire deux œufs à la flamme du soldat inconnu et d'arrêter de faire chier.

On peut vouloir se convaincre que comme Elvis, Sebastian vit toujours. Biche l'a bien rencontré. Sebastian le prestidigitateur avait planifié sa fuite d'Islande. Le catamaran pour le Groenland n'était qu'une fausse piste de plus. En réalité, il regagnait Reykjavik au volant de la guimbarde d'une vieille dame qui aimait ramasser des herbes, et de là le continent européen dans la cabine relativement confortable d'un porte-conteneurs.

Qui part en Twingo, rentre en vélo



La prochaine personne qui sortira de ce parking sera elle, elle qui ouvrira la porte pour Sebastian, elle qui conduira le deuil. Kimi sera la prochaine à sortir de ce parking. Ou pas.

Le portail reste désespérément clos.

Le temps passe qui finit par effacer les questions, par épuiser l'envie d'attendre. Qu'importe le sens de tout ça ! La vie est dans l'éventail infini de ce qui pourrait arriver.

Kimi franchira le portail qui le conduira à Sebastian.

Un petit clic déchire le silence. Le portail s'ébranle, puis monte doucement. Une moto peine à grimper la rampe sous le poids d'un éléphant du quatrième âge. La prochaine voiture sera la bonne. Une voiture, pas un putain de deux roues.

Il me faudrait juste un plan cul matinal. Je suis la salope du quatrième ? Un beau mâle à qui je ferais visiter mon gourbi. Dans le temps, les mecs appréciaient mon palais soyeux. Mes soixante balais et mes cent kilos peuvent encore servir. Allez viens, beau ténébreux. Polis-moi les airbags ; taquine-moi la foufoune ; mets-moi le feu à la culasse !

Le ciel lentement s'éclaircit.

Le portail s'ouvre de plus en plus souvent pour laisser filtrer sa cohorte de travailleurs matinaux, des hommes surtout, quelques rares femmes aussi. Une blonde accroche un instant le regard. Celle qu'on attend est brune.

Le type du dîner d'hier. Une occasion de ratée. Beau gosse. Plus tout jeune mais bien foutu. Il m'a regardée. Et s'il m'avait fait signe ? Une occasion de perdue, c'est une de perdue. « La pétasse du quatrième. » C'est comme ça qu'ils m'appellent dans l'immeuble, les culs serrés de la résidence, ou peut-être « La MILF du quatrième ». Ils ne connaissent peut-être même pas ce mot, ces pisse-froid, ces fesse-mathieux. *Mother I'd Like to Fuck*. Je ne sais pas s'il voudrait baiser la mère que je suis, mais moi j'aimerais bien me le faire le père des deux gamines blondes du rez-de-chaussée. Il est craquant quand il les habille dans le hall avant de partir à l'école. *Father I'd Like to Fuck!*

Une deuxième vague : les départs à l'école. Deux très jolies gamines blondes dans une Espace qui font aux passants de grands discours en langue des signes. Au volant, le père a l'air absent.

Elles sont insupportables. Entre le boulot et elles, je ne vois pas le jour. Mon couple bat de l'aile. Je n'en fais jamais assez. Il faudrait que je trouve un truc pour relâcher la pression. La MILF du quatrième ? J'aime bien son petit air coincé avec ses cheveux courts et ses tenues strictes. Elle est étrangère. Un accent anglais ? Ou la grosse de l'autre côté du couloir. Elle me fait du gringue. C'est pas un canon mais au moins, elle ne se fera pas d'illusion. La blonde, ce serait plus frime si ça arrivait à se savoir. Putain ! Ça ne doit surtout pas se savoir !

L'immeuble replonge dans sa torpeur.

Le portail du parking laisse passer une Twingo mauve avec au volant, une jeune vietnamienne. Elle est celle qu'on attend. Le regard sombre perdu dans des mers lointaines. Le visage tissé de sommeil. Elle prend à droite, vers Paris.

Kimi est le fil qui conduit à l'épilogue.

Il embrasse la clocharde à pleine bouche.

Il est parti un matin sur une petite jonque.

Il s'est rendu dans le désert de glace pour se purifier.

Elle est :

La jolie vietnamienne trop pâle.

L'ovale parfait de son visage.

Elle nous conduit à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

Ici on ne soigne pas des grippes



La dame de l'accueil : « Sebastian Chabbe. Service Maladies infectieuses et tropicales. Chambre 7023. »

Défiant tous les pronostiques, Sebastian est encore vivant. Le Groenland n'était bien qu'un autre leurre, un écran de fumée pour lancer flics et truands sur une dernière fausse pisse.

Kimi arrive à coincer dans un couloir l'infirmière de service, une beurette en blouse blanche :

- M. Chabbe du 7023. C'est grave ?
- Ici on ne soigne pas des grippes.
- Il en a encore pour combien de temps ?
- Vous croyez aux miracles ? demande l'infirmière.
- Non !
- Une semaine. Peut-être plus, s'il n'a pas de chance.

Au moins, la jeune femme ne cultive pas la langue de bois.

Kimi entre dans la chambre de Sebastian. Elle embrasse maladroitement son père adoptif en évitant de regarder le corps affaibli. Sans avoir besoin d'échanger un mot, ils choisissent de faire comme si... Comme si Sebastian allait bien... Comme s'ils ne s'étaient quittés que la veille.

Plus tard, elle pose la question idiote qui lui brûle les lèvres :

– Comment tu te sens ?

– Comme quelqu’un qui va mourir, répond Sebastian en éclatant de rire. Et ne fais pas cette tête-là. Dans mon état, la mort est ce qui peut arriver de mieux. Que la fête commence !

C’est cet instant que le rabbin choisit pour faire son entrée. Il demande à Sebastian de répéter sa dernière phrase. L’homme en noir demande :

– Tu es qui toi pour te réjouir de mourir ?

– Celui qui a mis du temps à comprendre que tout ça n’avait aucun sens, répond Sebastian.

– Laisse à Dieu – Barouh Hachem – la tâche de trouver un sens à ta vie. En attendant, si on ne va pas pleurer la mort d’un vieux mécréant comme toi, il n’y a pas non plus de quoi de faire la fête. On va prier, mon ami, propose le rabbin.

– Épargne tes bondieuseries ! Toi le rabbin. Dis-moi. Est-ce que ma fille pourra dire le kaddish sur ma tombe ?

– Non, répond le rabbin. Que les hommes !

– Dieu n’avait qu’à me donner un fils !

– Il faut dix hommes adultes, majeurs et responsables devant la communauté pour dire le kaddish. Mais ne t’inquiète pas ! Je les trouverai.

– J’ai l’air inquiet ? Qu’ils aillent se faire foutre ! Je ne veux pas être prié par une bande d’ayatollahs casher noyés d’obscurantisme moyenâgeux ! Je ne veux pas de tes dix connards. Je veux que ma fille dise les mots, même si ça compte pour du beurre.

Les explications du rabbin à coups de citations talmudiques marmonnées dans un mélange d’hébreu et de français approximatif éparpillé d’arabe, défient tout rationalisme.

Cette obstination à écarter les femmes des rituels. Elles ne peuvent pas dire le kaddish ; elles ne peuvent pas dire la messe ; elles ne sont que tolérées dans les mosquées. Elles sont derrière un rideau, une porte, une grille. Pathétique !

Kimi a du mal à se passionner pour leur discussion. Elle sort prendre un café.

Plus tard, quand elle revient, le rabbin est occupé à déguster des chocolats que Betty Biche a apportés. Puis lui et Sebastian reprennent leur dispute. Le rabbin se fâche à nouveau :

– Une parcelle de Dieu est en chacun de nous. Respecte-la !
Continue à dire tes conneries et je te maudis.

– Je ne t’ai pas attendu pour être maudit, lui répond Sebastian.

– Tu ne sais encore rien de son bras puissant et de sa main tendue, insiste le rabbin.

– Je ne les crains pas. Toute ma vie, j’ai lutté pour accomplir sa volonté aussi impénétrable qu’inatteignable. Et j’ai aussi violé tous ses commandements.

Puis, le rabbin se calme. Comment en vouloir longtemps à un mourant qui passe son temps à raconter des blagues débiles ? Au bout d’un moment, ils rient tous les deux aux larmes.

Puis ils prient et des images de son enfance reviennent à Kimi ; des mots qu’elle croyait oubliés resurgissent du néant. Et les larmes lui viennent aux yeux. Elle revoit les trois baguettes d’encens, et sur l’autel, juste un morceau de tissu d’harmonie, brun de la couleur du Bouddha.

Plus tard. Le rabbin parti, Kimi sort fumer une cigarette. Une aide-soignante passe voir Sebastian, une grosse black chaleureuse et souriante, avec une croix énorme autour du cou.

Le malade insiste pour qu’elle écoute une de ses histoires :

– C’est un curé et un rabbin qui discutent. Le curé demande au rabbin s’il a goûté de la charcuterie. Le rabbin avoue avec gêne que oui. Il demande au curé si lui a goûté aux femmes. Le curé confesse que oui. Le rabbin demande alors au curé : « Ça vaut le jambon. Hein ? »

La jeune femme éclate de rire avant de lui faire remarquer en souriant :

– Vous riez et ensuite vous vous pissiez dessus.

– Je regrette que tu m’aies vu dans cet état pitoyable, répond-il. J’aurais adoré te rencontrer quand j’avais encore la trique. Tu n’aurais pas gardé de moi le souvenir de cette épave dont tu as torché le cul.

– Vous avez beaucoup de gueule mais on vous aime bien quand même, Monsieur Chabbe.

– Alors, accorde-moi juste une petite branlette. Une dernière, pour la route. Je n’ose demander plus. J’aurais trop peur de mourir au cul de la princesse.

– Ou tout bêtement de mourir dans ma main. Comment pouvez-vous penser encore à des cochonneries ? À votre âge et dans votre état.

– Ne t’inquiète pas, beauté, c’est que de la gueule. Je n’arriverais même plus à produire une demi-molle.

Les pissenlits par la racine

Assommé de morphine, Sebastian a fini par plonger dans un sommeil agité. Kimi retrouve Betty Biche dans le couloir. Elle ne perd pas de temps en préliminaires :

– Il a trop mal. Il faut en finir !

Elles ont du mal à trouver la jolie infirmière qui propose gentiment d'augmenter la dose de morphine. La jeune vietnamienne rejette ses cheveux en arrière et lui dit d'une voix mouillée par les larmes :

– T'as pas compris ! Je ne te parle pas de soins palliatifs mais de lui faire bouffer les pissenlits par la racine. Capisco ? Alors tu vas dire à ta lopette de toubib d'arrêter de se branler. Qu'il ramène son cul par ici fissa ! Et qu'il termine ça.

Elles ne savent pas si l'infirmière va en parler au médecin, ou s'il y a même quelqu'un à qui elles pourraient s'adresser. Plus d'une heure passe et rien...

L'infirmière revient. Elle décline avec soin la liste officielle du « comment calmer les proches en sept points et dix leçons ». Elle parle un peu trop mécaniquement. Elle-même ne croit pas en ces phrases trop apprises, trop répétées.

Betty et Kimi se retrouvent devant une machine à café.

– Il a trop mal. Des pilules pour mourir ! décide Kimi.

– Tu es certaine qu'il veut mourir ? interroge Betty.

– Tu as vu. Il souffre. Il veut mourir plus que tu ne veux vivre. Où je pourrais trouver des pilules pour mourir ? À la Samaritaine ?

Kimi s'est retrouvée sur le trottoir de l'hôpital avec une mission très simple : ramener des pilules pour abrégé la vie.

Et comment on trouve des médicaments pour tuer ?

Elle consulte le Web : « ...Du Penthotal, un puissant hypnotique utilisé dans les anesthésies, administré à dose massive. » « Du Norcuron, un paralysant neuromusculaire normalement utilisé pour les anesthésies en milieu hospitalier... » Elle pourrait essayer

une pharmacie : « Je voudrais une boîte d'Effergal... Et puis... Ah oui ! Une boîte de Pentotal et du Norcuron. »

Elle s'est déjà posé la question mais de manière abstraite. Concrètement on fait comment ?

Un aller-retour en Belgique ? Elle se rappelle vaguement qu'on y trouve des kits d'euthanasie en pharmacie. Mais il faut peut-être une ordonnance. De toute façon, elle n'a pas le temps.

Le Web est frustrant avec ses milliers de pages sur le sujet qui ne disent rien. Sans doute, quelque part sur le nuage... Mais elle n'a pas le loisir d'une recherche systématique.

Une copine médecin. Un répondeur. Elle hésite. Elle peut difficilement laisser un message. Elle bafouille : « Urgent ; rappelle-moi ». Elle hésite.

Un copain infirmier. Elle se décide cette fois à laisser un message : « Je cherche des pilules pour mourir... pour un ami... sida en phase terminale. Rappelle-moi. C'est urgent ! »

Un autre médecin, le frère d'une ex, loin dans le temps, répond au coup de fil suivant. Après quelques politesses, Kimi se jette à l'eau : « J'ai un copain en train de mourir. Il souffre. Il faudrait l'aider. Tu pourrais me procurer ce qu'il faut ? »

Long silence et une réponse mal à l'aise :

- Tu déconnes ?
- Il souffre trop ; il en marre de souffrir.
- Et tu veux qu'on le termine ?
- C'est pas moi qui veux. C'est lui !
- Et si demain on découvre un traitement.
- Arrête tes conneries ! Aucun traitement ne le sauvera.
- Des types condamnés par les médecins s'en sont sortis.

– C’est ça. Et un million de mecs vont souffrir leur mère parce que quelques miraculés ont gratté un ticket de Loto.

Nouveau silence et :

– Tu ne comprends pas ce que ça veut dire pour un médecin, murmure le copain.

– Tu sais ce que c’est pour lui ? Et pour moi ?

– Bien sûr, je sais. Je n’ai jamais pu m’y faire.

– Ce n’est pas une raison pour ne pas l’aider, insiste Kimi.

– Je le fais pour mes malades quand il le faut. Ton malade a un médecin qui le suit. C’est à lui de décider. Chacun sa merde. Je ne connais pas le dossier. Il faut discuter avec le malade, sa famille, en parler, réfléchir, prendre son temps. On ne s’improvise pas terminateur.

– Terminateur ? Je te dis qu’il en marre de souffrir. OK. Laisse tomber.

Plusieurs coups de fil plus loin, Kimi a épuisé la liste de ses connaissances au vague goût médical. Peut-être qu’elle pourrait trouver ça sur eBay. Elle n’a pas le temps. Blimee ! Ça doit quand même se trouver quelque part. La Belgique, la Hollande, la Suisse ? Sebastian ne peut pas attendre si longtemps. Une balle dans la tête ?

Elle se souvient d’une copine dont la mère vient de mourir. La vieille dame arrivait en bout de course. Elle a quitté l’hôpital, revu sa maison et est morte dans la nuit. Un timing trop beau pour être légal. Au moins, la copine comprend tout de suite. Une fois déblayées les questions sur les désirs d’en finir du malade, sa condition physique et les pronostiques du médecin, elle pose la question que Kimi n’attendait plus :

– Qui va lui donner la pilule ? Toi-même ?

- Oui. Si je ne trouve rien, je lui plombe une balle dans la tête.
- C'est plus facile de trouver un flingue ? interroge l'amie.
- Un Kalach ou un Colt. C'est pas simple. Un fusil de chasse, sans problème, répond Kimi.
- Tu le ferais ?

Le sourire de Kimi, qu'elle imagine, est une réponse sans ambiguïté.

Comme l'amie est une fille bien, elle propose à Kimi de passer prendre livraison du kit mort-douce.

Quelques phrases gênées. Comment parler d'autre chose ? Comment en parler ? Kimi part avec une boîte pour mourir dans un sac en plastique Auchan.

Un Big Mac et une frite



*Il est mort tranquille dans son sommeil.
Sa passagère hurlait de terreur.*

Les lèvres de Kimi ont effleuré la joue de Sebastian et le parfum de la jeune femme les a enveloppés dans une douceur de fleurs. Il est heureux de mourir avec cette bise comme dernière caresse et ce parfum comme dernier souvenir.

Le temps s'étire. La jolie infirmière, qui préfère sans doute rester en dehors de ce qui va se passer, décide de passer sa pause à la cafétéria avec Betty. Elle raconte :

– Vous connaissez la dernière blague de Monsieur Chabbe ? Une blonde entre dans la chambre et crie « un Big Mac et une frite ». Une infirmière lui reproche : « Vous êtes dans la chambre d'un mourant. » La blonde s'excuse et en chuchotant, redemande « Un Big Mac et une frite ».

– Sa dernière blague ne pouvait être qu'une blague de blonde, conclut Betty en riant.

L'infirmière retourne dans la salle des infirmières.

Betty a perdu le compte du temps quand Kimi ressort de la chambre en larmes.

Plus tard, à un médecin qui n'a pas aidé son père à mourir et qui lui demande une signature sur une paperasserie quelconque,

Kimi refuse en citant Sebastian Chabbe : « Même si c'était le dernier morceau de PQ pour m'essuyer le cul, je ne toucherais pas ton papier. »

FIN

2008-2010

2012-2013

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net

CROSSMEDIA – définition : Utilisation conjointe de plusieurs médias [physiques et dématérialisés] au service d'une publication.

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez **publie.net**, on a choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.



“ profitez de la version numérique,
sans frais supplémentaires ! ”

1

rendez-vous sur le site
publie.net et ajoutez
L'arpète dans
votre panier ;

2

entrez le code **EbXCGPK4**
dans la partie « code
promotionnel » ;

3

c'est tout ! Profitez des
versions multi-formats
et mises à jour, à vie !

Si votre
libraire ou
votre revendeur
le propose,
adrezsez-vous à
ce dernier pour
accéder à la version
numérique depuis
ses services en
ligne. Aimons
nos librairies,
soutenons-les !

publie.net/inscription



Vous
possédez
une tablette
ou un
smartphone ?
Ce QRcode
vous simplifie
la tâche.

publie.net
NOIR

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia